BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XIII
A
48
NAPOLI

LES FAUX PRETEXTES DU PECHEUR, OU LE PECHEUR SANS EXCUSE.

AVENT.

Par le Pere GIROUST, *de la Compagnie de* JESUS.

TOME SECOND.

Ex Bibliotheca SS. Sacramenti de Sorrè

MAISON A.F.M.

B. R. NEAPOLIS

Sur l'Imprimé,
A PARIS,
Chez NICOLAS PEPIE', ruë S. Jacques, à S. Basile.

M. DCCIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

AVERTISSEMENT.

IL auroit été à ſouhaiter que le Pere Girouſt eût pris ſoin lui-même de donner ſes Sermons au public : mais la langueur où le réduiſit une longue maladie dont il fut attaqué, & dont il ſe reſſentit juſques à la mort, le mit hors d'état de ſatisfaire là-deſſus à ce qu'on eût déſiré de lui. Son mal même lui inſpira un tel dégoût pour les choſes de la vie, & pour tout ce qui pouvoit lui conſerver la haute réputation qu'il s'étoit acquiſe, que bien loin de chercher à faire paroître ſes écrits, il ne penſa qu'à les ſuprimer. On a tra-

vaillé à les recueillir autant qu'il étoit poſſible, & l'on a crû qu'il ne falloit pas laiſſer perdre ce qui nous reſtoit d'un ſi célebre Prédicateur.

Le Pere Girouſt a prêché dans Paris durant pluſieurs années; & ſans chercher à ſe diſtinguer, il y a toûjours paru avec diſtinction. Auſſi avoit-il des qualitez rares pour la chaire, un eſprit droit & ſolide, une grande connoiſsance de l'Ecriture & des Peres, beaucoup de pénétration dans les matieres de la Théologie, ſurtout une éloquence naturelle & forte: Enfin une telle autorité en parlant, qu'il donnoit aux choſes, lors qu'elles paſſoient par ſa bouche, un air de verité qui perſuadoit & qui touchoit.

Ce qu'il avoit de plus ſingulier, & en quoi il excelloit davantage, c'étoient certains mouvemens pathétiques où il ſe laiſſoit emporter à ſon zéle. Il ſe concilioit alors une attention que rien n'étoit capable d'interrompre : & c'eſt ce qui ſe fit bien voir une fois, lors que l'heure de finir venant à fraper, tout l'Auditoire émû de ce que diſoit le Prédicateur, lui fit entendre de toutes parts qu'il eût à continuër, & qu'on étoit prêt à l'écouter auſſi long-tems qu'il voudroit. Il ceſſa néanmoins, & il jugea qu'il ne pouvoit laiſſer les cœurs dans une meilleure diſpoſition que celle où ils étoient.

Comme il s'attachoit beaucoup plus aux choſes qu'aux paroles, & qu'il ſe contentoit

quelquefois de tracer legérement ſur le papier les points capitaux ſur leſquels il avoit à parler, & de les bien méditer enſuite dans lui-même; on a trouvé pluſieurs endroits à retoucher, parce que la diction y êtoit un peu trop négligée, & il y en a eu même qu'il a fallu ſupléer tout-à-fait, parce qu'ils manquoient & qu'il êtoit neceſſaire de lier le diſcours. On a taſché à prendre l'eſprit de l'Auteur, & l'on s'eſt particuliérement étudié à ne lui rien ôter de ſa force.

Le deſſein de cet Avent qui paroît ſous ſon nom, & qui ſera ſuivi du Carême, eſt de combattre les faux pretextes dont ſe ſervent communément les pecheurs qui veulent demeurer dans leur peché, & qui refu-

ſent de retourner à Dieu par la penitence. Les plus grands ſujets de la morale Chrêtienne y ſont traitez d'une maniere à produire tout le fruit qu'on en peut attendre; & il eſt difficile, à moins qu'on n'ait perdu les principes du Chriſtianiſme & les lumieres mêmes de la raiſon, de tenir contre des preuves ſi ſenſibles & ſi convaincantes.

On a reſervé le Sermon de l'Immaculée Conception de la Vierge, & ceux des autres Feſtes qui tombent dans l'Avent, pour deux volumes qui contiendront les myſteres & les Panegyriques. On n'a pas cru neanmoins pouvoir ſe diſpenſer de mettre ici le Sermon de la Nativité de Nôtre Seigneur, parce que c'eſt la principale Feſte

de l'Avent ; & celle à quoi tous les Sermons qu'on fait durant ce ſaint tems doivent ſervir de préparation.

Quant aux paſſages de l'Ecriture & à ceux des Peres, on a verifié les premiers avec ſoin, en marquant à la marge l'endroit d'où ils ſont tirez : mais on ne s'eſt pas donné à l'égard des autres la meſme peine, parce que c'euſt été un long travail, & qu'on n'avoit pas tout le loiſir neceſſaire pour cela.

Au reſte, ſi l'on trouve dans les Sermons du Pere Girouſt pluſieurs choſes qu'on a déja entenduës dans la bouche de quelques perſonnes, ou qu'on a leuës dans quelques Livres, le public lui fera aiſément juſtice là-deſſus. Quoi qu'il faille penſer de cette conformité de

deſſeins, de diviſions, de raiſonnemens & de tours, on ne le ſoupçonnera pas ſans doute, de s'eſtre attribué ce qui apartenoit à des Predicateurs venus aprés lui, ou à des Auteurs qui n'ont écrit que depuis ſa mort.

Pour dire quelque choſe de ſes vertus Chrétiennes & Religieuſes, la premiere & la plus eſſentielle dans le ſaint miniſtere auquel la Providence l'avoit apellé, fut un vrai déſir d'avancer la gloire de Dieu, & de procurer le ſalut du prochain. Sa maniere de preſcher aiſée & ſans fard, mais dans ſa ſimplicité meſme, ſi on l'oſe dire, & dans ſa facilité, pleine d'onction, & également propre à éclairer les eſprits & à gagner les cœurs, montroit aſſez la droiture de ſes intentions. Il eſtoit

convaincu qu'il importe peu à un Predicateur Apoſtolique que les auditeurs admirent dans ſes diſcours les ornemens de l'éloquence, s'ils ne ſe ſentent pas plus animez à profiter des impotantes veritez qu'on leur annonce, & à mettre en pratique les divines leçons qu'on leur donne. C'eſt pour cela que dans le choix qu'il faiſoit de ſes matiéres, il prenoit celles qu'il jugeoit les plus capables de faire naître de grands ſentimens de penitence & de Religion.

Durant les huit années qu'il veſcut encore depuis l'apoplexie où il eſtoit tombé, & qui avoit degeneré dans une paraliſie ſur la moitié du corps, ne pouvant plus ſoutenir le travail de la predication, il s'a-

donna à la direction des consciences. On le consultoit de bien des endroits, & l'on suivoit ses décisions avec d'autant plus d'assûrance, qu'il étoit connu pour un homme d'une profonde érudition, d'un sens fort juste, & d'un tres-bon conseil. Les plus habiles mêmes s'adressoient à lui, & y avoient recours sur les difficultez qu'ils ne croyoient pas pouvoir résoudre.

Cependant tout rempli qu'il étoit des connoissances necessaires pour bien conduire les ames, il n'en avoit pas moins de délicatesse & de docilité sur ce qui concernoit sa propre conduite. Dés qu'il s'agissoit de lui-même, il ne prononçoit qu'avec peine, & il se soûmettoit volontiers au jugement de

ceux en qui il avoit confiance.

Il regarda comme un coup de ſalut pour lui & comme une grace, l'infirmitè que la Providence lui avoit envoyèe. Bien loin de ſe plaindre, il ne vouloit pas même que ſes amis le plaigniſſent, & il leur repondoit qu'ils devoient l'eſtimer heureux d'avoir quelque choſe à ſouffrir en ce monde, afin d'obtenir miſericorde en l'autre.

Il l'enviſagea encore comme un avertiſſement du Ciel qui lui faiſoit connoître que ſa fin aprochoit, & qu'il devoit ſe preparer à la mort. Il s'y prepara en effet, & il y employa particulierement les trois dernieres années de ſa vie, ſe confeſſant pluſieurs fois generalement, communiant ſouvent

lors qu'il ne pût plus dire la Meſſe, recitant les Prieres les plus communes de l'Egliſe à l'honneur de la ſainte Vierge, envers laquelle il avoit une devotion tres-tendre ; s'entretenant avec Dieu en de longues meditations ; ayant continuellement dans la bouche certaines Oraiſons courtes, mais affectueuſes, qu'il avoit receüillies des Pſeaumes de David, & qu'il s'étoit rendu familieres ; priant ceux qui avoient plus de commerce avec lui de les lui repeter dans les occaſions : Enfin veillant ſur lui même, ſelon le conſeil de JESUS-CHRIST, pour ſe tenir toujours preſt à paroître devant Dieu, & à lui rendre compte.

Ce fut en ces ſaintes diſpoſitions qu'il mourut le 19. de

Juillet de l'année 1689. âgé de ſoixante-cinq ans, aprés avoir reçu avec une pieté exemplaire les derniers Sacremens de l'Egliſe.

Sa memoire eſt encore vivante dans l'eſprit des perſonnes qui l'ont ſuivi & pratiqué; & l'on eſpere que ces Sermons qui ont été revus avec aſſez d'exactitude, ne diminuëront point l'idée qu'on avoit conçuë de lui.

SERMON

NEUVIE'ME PRE'TEXTE.

J'eſpere en la miſericorde de Dieu, ou j'en deſeſpere.

SERMON

SUR L'ESPERANCE CHRESTIENNE.

Hæc cogitaverunt, & erraverunt: excœcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pecheurs ont penſé; & ils ſe ſont trompez: car leur malice les-a aveuglez. Dans la Sageſſe, chap. 2.

COMME l'iniquité eſt communément accompagnée du menſonge, il n'eſt pas ſurprenant, Meſſieurs, qu'elle ſe contrediſe ſi ſouvent elle même, & que les pécheurs employent tous les jours des raiſons directement opposées, pour ſe diſ-

penſer du ſervice de Dieu, & de la penitence. Les uns pretendent que Dieu leur pardonnera tout : & les autres ſe perſuadent au contraire, que Dieu ne leur pardonnera rien. Les premiers péchent par préſomption, & les ſeconds par puſillanimité : mais les uns & les autres s'éloignent également des voyes de Dieu. Car les préſomptueux abuſent de la fauſſe confiance qu'ils ont dans la miſericorde de Dieu, pour l'offenſer impunément ; & les puſillanimes, deſeſperant de la bonté Divine, tirent de là un pretexte pour demeurer dans leurs mauvaiſes habitudes, & pour s'abandonner à leurs paſſions.

Il me ſemble que je leur pourrois dire d'abord à tous : Pecheurs, accordez-vous enſemble, afin que je vous parle. Si Dieu doit pardonner tout, comment eſt-il vrai qu'il ne pardonnera rien ? & s'il ne doit rien pardonner, comment eſt-il vrai qu'il pardonnera tout ? L'un ou l'autre eſt neceſſairement faux. Diſons mieux, ni l'un ni l'autre n'a nulle aparence

de verité. Dieu pardonnera tout ? ſi cela eſt, il n'y a plus en Dieu de juſtice. Dieu ne pardonnera rien ? ſi cela eſt, il n'y a plus en Dieu de miſericorde. Sur cela, Chrêtiens, quel parti dois je prendre ? Faut-il renverſer toutes vos eſperances ? Faut-il lever toutes vos craintes ? Mais ces deux partis ont chacun leur danger. Trop de bonté relâche les pecheurs, & trop de rigueur les deſeſpere. Prenons le milieu, que nous marque ſaint Gregoire, & qui doit réünir la crainte & l'eſperance, dans un juſte temperament. Car c'eſt en vain, dit ce Pere, que vous craignez la juſtice de Dieu, ſi vous n'eſperez pas en ſa miſericorde : c'eſt en vain que vous eſperez en ſa miſericorde, ſi vous ne craignez pas ſa juſtice. a *Incaſſum ſperas in Dei miſericordiam, niſi metuas ejus juſtitiam; & incaſſum times juſtitiam, niſi ſperes in ejus miſericordiam.* Ainſi ne ſeparez jamais, ni l'eſperance de la crainte, ni la crainte de l'eſperance: & voilà proprement, mes Freres, en

a *Greg.*

quoi conſiſte l'eſperance, & tout le deſſein de ce diſcours. *Nunquam ergo dividatur, nec ſpes à timore, nec timor à ſpe.* Je vais vous aprendre à éviter ces deux extremitez ; la premiere de trop eſperer, & la ſeconde d'eſperer trop peu. Trop eſperer, c'eſt preſumer de la miſericorde de Dieu ; eſperer trop peu, c'eſt s'en défier. Je combattrai cette preſomption dans la premiere partie, & cette défiance dans la ſeconde, aprés que nous aurons imploré le ſecours du Ciel par l'interceſſion de Marie. *Ave Maria.*

Premiere Partie.

Saint Thomas propoſe une queſtion, & demande ſi un homme peut porter trop loin la confiance qu'il a dans la miſericorde de Dieu. Pour réſoudre cette difficulté, ce ſaint Docteur conſidere l'eſperance chrétienne en deux manieres ; premierement, par raport à Dieu, qui en eſt l'objet principal, & comme le premier principe ; ſecondement,

par rapport à nos bonnes œuvres, qui en ſont un autre fondement, & comme un ſecond principe. Or l'eſperance, reprend l'Ange de l'Ecole, conſiderée par rapport à Dieu, eſt une des vertus Theologales : & ces vertus ne ſurpaſſent jamais leur objet, puis qu'il eſt infini, & que c'eſt Dieu même. Ainſi je ne puis trop croire en Dieu par la foi, parce que Dieu eſt infiniment croyable: je ne puis trop aimer Dieu par la charité, parce que Dieu eſt infiniment aimable : & je ne puis trop me confier en Dieu par l'eſperance, parce qu'il eſt infiniment miſericordieux & infiniment bon.

Mais l'eſperance conſiderée par rapport à nos bonnes œuvres, qui doivent ſeconder, pour ainſi dire, la miſericorde Divine, peut aller au delà des bornes, & degenerer dans une criminelle préſomption. Car puiſque le ſalut ne doit pas être ſeulement l'ouvrage de la miſericorde de Dieu, mais encore le prix de nôtre cooperation à ſes graces; nous

ne pouvons vivre dans une parfaite assurance, qu'autant que nous pouvons nous assurer de nôtre fidélité. Or, il n'est que trop facile, & que trop ordinaire de manquer à la grace : & plusieurs qui m'écoutent presentement, & qui sont dans l'état du peché, n'y ont-ils pas en effet manqué, & n'y manquent-ils pas encore tous les jours ?

Concluons, avec saint Thomas, que nous avons donc toûjours un juste sujet de craindre. Et c'étoit la grande leçon que faisoit S. Paul aux Chrétiens de son tems. Mes Freres, travaillez à vôtre salut, mais travaillez-y avec tremblement. a *Cum metu & tremore vestram salutem operamini.* Ne comptez point sur vous-mêmes; ce seroit vous apuyer sur un bras de chair : & malheur, dit le Prophete, à celui qui se fie trop en ses propres forces. C'est un aveugle qui ne se connoît pas, & que son aveuglement conduira dans le precipice. b *Maledictus qui confidit in homine, & ponit carnem brachium suum.*

a *Phil.* 2. 2. b *Jerem.* 17. 5.

Je ne ſçai, Chrêtiens, quels ſont là-deſſus vos ſentimens : mais voulez-vous ſçavoir ce qui me ſaiſit de frayeur toutes les fois que j'y penſe, & ce qui me confond ? Le voici ; & il y a de quoi vous étonner, auſſi bien que moi. Je penſe que toute la miſericorde de Dieu m'eſt inutile, ſi je n'y réponds pas, & ſi je ne ſçais pas de ma part, & avec elle, me ſoûtenir. Delà j'examine qu'elle eſt ma foibleſſe. Et pour en juger, que fais-je ? Je m'éleve d'abord au Ciel. Je conſidere que les Anges ſont tombez ; & je me dis à moi-même, comme le ſaint homme Job, [a] *Ecce in Angelis ſuis reperit pravitatem.* Les plus ſublimes intelligences n'ont pas ſçû ſe maintenir : des eſprits tous celeſtes ne ſont pas trouvez purs devant Dieu : & il a été obligé de condamner même les miniſtres de ſa juſtice. Que deviendrai-je moi, moi, dis-je, abîmé comme je le ſuis dans les ſens, & eſclave de leurs convoitiſes ? moi, pouſſiere & cendre, qui n'ai pas aſſez de

[a] *Job.* 4. 18.

consistance pour resister au moindre souffle de la tentation, & que le premier effort de la tempête peut renverser ? Du Ciel je décends ensuite sur la terre, & je n'aperçois de toutes parts que de funestes exemples de la fragilité humaine. Les plus grands hommes se sont perdus: David a peché ; Salomon a presenté de l'encens à des Idoles ; Judas a vendu JESUS-CHRIST ; saint Pierre l'a publiquement renoncé : un Origene, un Tertullien, sont tombez dans l'erreur. Plein de ces idées je fais un nouveau retour sur moi-même, & je m'applique ces belles paroles d'un Pere, a *Fortibus cadentibus imbecilliores erudiantur* : Que les chûtes des plus forts servent de leçon aux foibles. Si des hommes robustes & pleins de vigueur, ne se sont pas soûtenus ; que faut-il atendre des malades & des enfans ? Si les plus fermes colomnes, si les cedres ont été si aisément abatus ; que sera-ce des plus fragiles roseaux ? *Fortibus cadentibus imbecilliores erudian-*

a *Ambr.*

tur. Il eſt vrai que quelques-uns ſe ſont relevez : mais combien s'en eſt-il trouvé qui ont vêcu dans l'impenitence, & qui y ſont morts ? David s'eſt reconnu : mais ſon fils Salomon a perſeveré juſqu'à la fin de ſa vie dans ſon crime, & il a été reprouvé. Du moins c'eſt un grand problême que la penitence & le ſalut de ce Prince, ſi ſage neanmoins, & ſi favorisé de Dieu. Saint Pierre a pleuré ſon peché, mais Judas s'eſt deſeſperé. Origene, ſelon l'opinion la plus commune, eſt rentré dans le ſein de l'Egliſe : mais l'on n'a que trop de ſujet de douter que Tertullien ſoit jamais revenu de ſon obſtination. *Fortibus cadentibus imbecilliores erudiantur.* Que leur a ſervi la bonté de Dieu, cette bonté ſouveraine, cette bonté toute puiſſante, mais, toute puiſſante qu'elle eſt par elle-même, dépendante neanmoins en quelque maniere, ſi je l'oſe dire, de nôtre correſpondance, pour l'entier accompliſſement de ſes deſſeins ?

Mais, mes Freres, ne cherchons

point hors de nous-mêmes, pour guérir nôtre preſomption, & pour nous humilier. Si nous examinons toute la conduite de nôtre vie, qu'y trouverons-nous autre choſe que des raiſons de trembler ? David a dit un mot, que ſaint Auguſtin explique admirablement, & d'une maniere bien propre à mon ſujet. [a] *Ad me ipſum anima mea conturbata eſt.* Mon ame s'eſt troublée, quand je ſuis venu à me regarder moi-même. Il n'y a point de vûë qui me ſoit moins ſuportable que celle-là. Combien de fois ai-je peché, & peché mortellement ? Voilà ce qui ſe preſente d'abord à mon eſprit. Ai-je fait penitence ? ou ſi je l'ai faite, qui m'a aſſeuré que c'eſt une penitence ſincere & veritable ? Enfin ſi je me ſuis reconcilié avec Dieu, ne retomberai-je peut-être pas bientôt dans ſa diſgrace, & ne ſerai-je point encore dans peu ſon ennemi ? Malheureux que je ſuis ! j'étois déja de moi-même ſi porté au mal : mais combien de vicieuſes habitu-

[a] *Pſ.* 41. 7.

des ai-je ajouté à mes mauvaiſes inclinations ? Compter avec cela ſur la miſericorde de Dieu, comme ſur une reſſource certaine & infaillible, ne ſeroit-ce pas une confiance ſans fonds, & ne faudroit-il pas bien me méconnoître moi-même ? Tout ce qui me reſte à faire, dans la juſte frayeur qui me ſaiſit, c'eſt, mon Dieu, de lever humblement les mains vers vous. Si je ſuis dans le mauvais chemin, vous m'en retirerez : ſi je ſuis ſur le point de ma ruïne, & ſur le bord du precipice, vous me ſoûtiendrez. Plus je me défierai de mon cœur, de ma vigilance, de mes penitences paſſées, de mon état preſent, & de l'avenir ; plus j'attirerai ſur moi vos regards, plus je me rendrai digne de vôtre grace, & de vôtre Divine protection.

Ces penſées, Chrétiens, vous devroient être toûjours preſentes. Servons-nous du peché contre le peché, & de la colere de Dieu contre ſa colere. C'eſt-à-dire, ne perdons jamais le ſouvenir, ni de nos pechez

paſſez, ni des vengeances du Seigneur. La vûë de nos pechez reveillera nôtre zéle pour les expier dans la ſuite, & les éviter; & la vive aprehenſion des vengeances de Dieu nous fera prendre les meſures neceſſaires pour nous en garentir.

Saint Auguſtin nous fait entendre cela par une comparaiſon; & puis qu'elle eſt de ce Pere, je puis bien m'en ſervir aprés lui. Imitons l'Abeille. Que fait-elle, quand au milieu d'un vent impetueux, dont elle eſt tout à coup aſſaillie, & qui commence à l'emporter, elle ne trouve pas dans ſa peſanteur naturelle de quoi reſiſter & ſe ſoûtenir? Elle ſe charge d'un poids étranger, qui la fixe, & qui la retient. Nous avons à craindre qu'une préſomptueuſe confiance ne nous enfle & ne nous éleve: prenons ſur nous, pour nous rabbaiſſer, toute la colere de Dieu. [a] *Iram Domini portabo.* C'eſt à-dire, ayons-en toûjours dans l'eſprit les redoutables arrêts; ne les oublions jamais. Repaſſons-les ſouvent

[a] *Mich.* 7. 9.

vent en nous-mêmes, & les meditons : c'eſt un moyen aſſuré, pour nous contenir dans le devoir.

Au reſte, s'il eſt important, Chrétiens, de regler vôtre eſperance, & d'en moderer l'excés ; je ne le puis mieux faire, qu'en démêlant la fauſſe eſperance de la veritable : & j'ai ſur cela à vous découvrir deux erreurs tres-ordinaires dans le Chriſtianiſme. L'une regarde l'objet, & l'autre, le ſujet de nôtre eſperance. Nouvelle attention, s'il vous plaît.

L'objet de nôtre eſperance, c'eſt la beatitude éternelle. C'eſt là que nous devons aſpirer ſans ceſſe, comme au terme de nôtre courſe aprés la vie, & comme à nôtre fin derniere. Or, l'acquiſition de ce ſouverain bien eſt tout à la fois, & poſſible & difficile. Obſervez, je vous prie, ces deux choſes, & les joignez toûjours enſemble ; puiſque c'eſt en les ſeparant que l'on ruïne toute l'eſperance Chrétienne. L'acquiſition en eſt poſſible : mais parce que les uns ne conſiderent que cette poſſibilité, ils vont au de-là de

l'eſperance, & ils preſument de leur ſalut. L'acquiſition en eſt difficile : mais parce que les autres ne regardent que cette difficulté, ils demeurent dans le découragement, & ils deſeſperent de leur ſalut. Au lieu que la vraye eſperance tient le milieu entre l'une & l'autre extrémité: & c'eſt en cela que conſiſte la vertu. Elle nous fait tellement entrevoir la poſſibilité du ſalut, qu'elle ne nous en laiſſe jamais perdre de vûë la difficulté ; & elle nous en fait tellement apercevoir la difficulté, qu'elle ne nous en laiſſe jamais oublier la poſſibilité. Ainſi nous craignons en eſperant, & nous eſperons en craignant ; & voilà le caractere de la parfaite eſperance.

Le ſujet où le principe de nôtre eſperance, ce ſont les bonnes œuvres : & voici là-deſſus une autre illuſion, ni moins dangereuſe, ni moins commune. Que je vous demande ce que c'eſt que l'eſperance Chrétienne, combien me repondront preciſément, que c'eſt une eſperance ferme & aſſurée, que la mi-

ſericorde de Dieu nous ſauvera? Mais s'en tenir là, ſans parler des bonnes œuvres, n'eſt-ce pas renouveller juſques dans le ſein de l'Egliſe une Hereſie condamnée dans ces derniers ſiecles par l'Egliſe même? Combien d'autres diront, & ſe perſuadent en effet, que l'eſperance n'eſt rien autre choſe que le deſir d'arriver un jour à la gloire qui nous attend dans le Ciel, & où nous ſommes appellez de Dieu?

Mais s'il eſt vrai, dit le Maître de la Theologie, que l'eſperance préſupoſe le deſir, il n'eſt pas moins certain que le deſir eſt préliminaire à l'eſperance: car on n'eſpere que ce que l'on deſire. a *Quæ deſiderantur, ſperantur*: & ce qu'on ne deſire pas, ou bien on le craint, ou bien on le neglige, & on le mépriſe. *Quæ non deſiderantur, vel timentur, vel contemnuntur.* Mais du reſte, l'eſperance paſſe plus avant que le deſir, & elle y ajoûte encore quelque choſe. Ou ſi l'on veut qu'elle conſiſte dans le deſir, c'eſt dans un deſir

a D. Tho.

efficace & pratiqué, lequel n'en demeure pas à une ſimple complaiſance, mais qui cherche, & qui prend tous les moyens d'atteindre au bonheur que l'on eſpere. Telle eſt la Doctrine de S. Thomas.

Nous avons beau croire donc que Dieu nous ſauvera, & que ſa bonté n'a point de bornes; nous avons beau deſirer de parvenir heureuſement à la fin qui nous eſt promiſe, & pour laquelle nous avons tous été formez; ſi cette créance & ce deſir ne ſont ſoûtenus par la ſainteté de nôtre vie, c'eſt une créance vaine, c'eſt un deſir trompeur; & nôtre prétenduë eſperance eſt alors plûtôt un vice qu'une vertu. Il n'y a point de pecheur, pour peu qu'il lui reſte de foi, qui ne ſoit perſuadé, que la miſericorde du Seigneur eſt infinie, & qui ne ſe flatte volontiers que Dieu lui pardonnera. De tous les Démons qui ſouffrent dans l'Enfer, il n'y en a pas un, qui ne deſirât de voir finir ſes peines, & de ſortir de cet état. Cependant, ni les pecheurs, tandis qu'ils demeurent dans leur

péché, dans leur vie molle & inutile, ni les démons n'ont plus de ſalut à prétendre.

Et quelle idée, Chrêtiens, vous formez-vous autrement de la bonté de Dieu? N'eſt-ce pas la corrompre, & par conſequent l'anéantir, en voulant trop l'étendre? Car ſi Dieu eſt bon, il eſt juſte; ce raiſonnement eſt de Tertullien. Il n'y a point de veritable bonté ſans équité & ſans droiture, ni de droiture & d'équité ſans une parfaite juſtice. [a] *Si bonus eſt, & juſtus.* Il doit donc, tout bon qu'il eſt, & même parce qu'il eſt bon, autant haïr le mal, qu'il aime le bien; autant punir le ſerviteur pareſſeux, qu'il recompenſe le ſerviteur fidéle: & tandis que vous vous tiendrez, à l'égard de ſa Loi, dans une lâche indifference, & dans une inaction ſterile & vuide; tandis que vous la violerez, cette Loi Divine; vous ne pouvez avoir qu'une eſperance fauſſe, & même tres-criminelle.

C'eſt cette oiſive eſperance, que

[a] *Tertul.*

je ne puis trop fortement combattre ; puis qu'elle nous fait ſi dangereuſement abuſer de la miſericorde de Dieu. Ah ! ſi vous ne vous ſerviez pas, mon cher Auditeur, de la patience de vôtre Dieu, pour vous autoriſer dans vôtre crime, & dans vos mauvaiſes habitudes : ſi vous en deveniez meilleur, parce que vous ſçavez que Dieu eſt bon : ſi le ſouvenir de tant de perils, dont il vous a délivré, vous attachoit à lui davantage, & vous inſpiroit pour l'avenir une nouvelle vigilance : alors je vous dirois: Rejoüiſſez-vous dans le Seigneur, & aſſeurez-vous qu'il remplira vôtre attente, & tous vos deſirs. a *Delectare in Domino, & dabit tibi petitiones tuas.* Alors je vous dirois ; Ne craignez point de trop eſperer en Dieu : jamais vôtre eſperance n'égalera ſa bonté, qui eſt ſans meſure. b *Spera in Domino.* Alors je vous dirois, Heureuſe l'ame qui s'éleve, comme l'Epouſe des Cantiques, de degré en degré, qui monte de vertu en vertu, s'apuyant

a *Pſ.* 36. 4. b *Ibid.*

ſur ſon Bien-aimé, & ſe confiant en lui ! a *Quæ eſt iſta quæ aſcendit ; deliciis affluens ; innixa ſuper dilectum ſuum ?*

Mais quand je vois, que plus vous comptez ſur la miſericorde de Dieu, plus vous en devenez hardi à l'offenſer ; que l'indulgence dont il a uſé juſqu'à preſent envers vous, & les graces que vous vous promettez encore de ſa part, bien loin de vous toucher d'une juſte reconnoiſſance, & de vous lier étroitement à ſon ſervice, vous font violer ſa Loi avec plus de liberté : quand je m'aperçois que tout le fruit de vôtre eſperance n'eſt qu'une nouvelle obſtination, & de nouvelles chûtes ; je n'ai plus, de la part de Dieu, que des menaces à vous faire, & que des anathêmes à fulminer contre vous. Allez, inſenſible créature, creature deſeſperée, n'attendez que les plus rudes coups du Ciel, aprés un ſi ſacrilege abus de ſes bienfaits. Vous avez bien ſujet de craindre : & plaiſe au Seigneur, que cette crain-

a. *Cantic.* 8, 5.

te vous devienne ſalutaire, & qu'elle vous faſſe prevenir le terrible châtiment, qui vous pend déja ſur la tête !

Dieu eſt patient, dites-vous, il eſt miſericordieux. Je le ſçai, mes Freres ; & vous pouvez bien nous en ſervir de témoins, aprés tant d'outrages qu'il a reçûs de vous juſqu'à preſent, & tant de deſordres qu'il a ſuportez. Mais delà que concluez-vous ? Que vous pouvez vivre & pecher en aſſurance ? Ce n'eſt point ainſi que le Saint-Eſprit m'aprend à conclure. Car au contraire, c'eſt la patience de Dieu qui m'effraye. Pourquoi ? Parce que plus il differe à me punir, plus il laiſſe groſſir ce treſor de colere, qui doit tomber ſur moi pour m'acabler. La meſure de ſa patience devient la meſure de ſa juſtice ; & aprés avoir attendu, il punit au double. a *Altiſſimus eſt enim patiens redditor.*

Que ſera-ce de vous, s'il éclatte tout à coup ? & qui vous repond qu'il n'eſt pas déja ſur le point de le

a *Eccl.* 1. 4.

faire ? Sa juſtice a ſon jour marqué, auſſi-bien que ſa grace. S'il veut vous ſauver, c'eſt en ſon tems, & non pas ſeulement au vôtre. Si Jechonias, dit-il, ſi le pecheur eſt dans ma main droite, comme l'anneau dans le doigt, aprés l'avoir porté quelque tems, je l'en arracherai, je le rejetterai. a *Si fuerit annulus in manu dexterâ meâ, inde evellam eum.* C'eſt la parole du Seigneur ; & aprés qu'elle s'eſt accomplie ſur tant d'autres, & plus vîte qu'ils ne penſoient, quel ſujet avons-nous de croire qu'elle ne s'accomplira pas bien-tôt ſur nous ? Quand un crime a été commis dans le Temple, la Loi ordonne que le temple ne ſervira plus d'azile; parce que ce n'eſt plus un lieu ſaint, depuis qu'il a été violé. Vôtre azile le plus ordinaire, pecheurs, ç'a été la miſericorde de Dieu : mais vous l'avez prophané par un criminel uſage. Ce ne doit donc plus être une place de ſureté, ni une reſſource pour vous.

a *Jerem.* 22. 24.

Ah ! les Saints, mes Freres, les plus grands Saints n'oſoient encore compter ſur la miſericorde Divine. Ils vivoient en Saints, & ils trembloient en pecheurs ; diſons mieux, ils trembloient en Saints : car il n'appartient qu'à des pecheurs aveugles & endurcis de ne craindre pas, & de ne pas trembler. Quel renverſement, mon Dieu, quelle contradiction ! J'entre dans des ſolitudes affreuſes, lieux conſacrez à toute la mortification de l'Evangile, ſaintes retraites du Chriſtianiſme, & de toute ſon auſterité, rochers preſque inacceſſibles, cavernes profondes & tenebreuſes, monaſteres ſanctifiez par un exercice continuel de toutes les vertus, & là je trouve de ſaintes frayeurs ; là je vois des gens conſumez de veilles, de travaux, de jeûnes & d'abſtinences, qui ne penſent toutefois qu'avec horreur aux jugemens de Dieu. Là j'entens des Solitaires au moment de la mort qui implorent la bonté de Dieu, qui lui demandent, comme David, de n'être point jugez à la rigueur, parce

'ils ne ſe croyent pas aſſez innos, & aſſez juſtes pour lui repone. Hilarion, ç'ont été là vos ſenmens; Arſéne, ç'ont été les vôes. Mais d'ailleurs, je vois au mieu du ſiecle, & du ſiecle le plus ophane, des pecheurs preſompieux, des mondains vivans dans le ixe, dans la molleſſe, ſans penitene, ſans bonnes œuvres, & cependant paiſibles & aſſurez, ne doutant as du pardon, aprés une vie toute riminelle eſperant une mort saine, une éternité bien-heureuſe, avec utant & plus de certitude que s'ils 'avoient meritée. N'eſt-ce donc pas e même Dieu qu'on a à ſervir les ns & les autres? N'eſt-ce donc pas levant le même Juge qu'ils doivent aroître? N'eſt-ce donc pas ſur la nême Loi qu'ils doivent être exaninez? Ne ſont-ce donc pas les mênes châtimens dont ils ſont menaez? Diſons mêmes; n'eſt-ce pas à eux-là que toutes les recompenſes le Dieu ſont promiſes, & à ceux-ci ue toutes ſes vengeances ſont reeryées? Concluons: craignons, mes

Freres, & ne donnons point dans ce premier excés, de trop eſperer: mais en même tems eſperons, & ne donnons point dans l'autre excés de trop craindre, & de tomber dans la défiance. C'eſt le ſujet de la ſeconde Partie.

Seconde Partie.

Eſperez en Dieu, c'eſt le Prophete Royal qui vous le dit, Chrêtiens, & je vous le dis aprés lui. Eſperez-y dans tous les états où vous pouvez vous rencontrer. Etes-vous dans l'état de la grace ? Eſperez en Dieu ; afin que vôtre eſperance vous ſoûtienne dans le bien que vous pratiquez, & qu'elle vous ſerve même d'un preſſant motif, pour vous avancer davantage dans le chemin de la perfection. Etes-vous dans l'état du peché ? Eſperez en Dieu ; afin que la confiance que vous aurez en ſa miſericorde vous faſſe prendre une plus prompte reſolution de renoncer à lui, aſſeuré que vous ſerez du pardon, ſi vous le demandez de bonne

bonne foi. Enfin, êtes-vous aſſailli par la tentation, qui eſt comme un état douteux & chancelant entre l'état du peché, & celui de la grace? Eſperez en Dieu; afin que le ſouvenir des ſecours qu'il vous a promis, & dont vous pouvez vous répondre, vous anime à combattre fortement, & à reſiſter. Trois effets de l'eſperance Chrêtienne, que j'explique en trois mots.

Juſtes, que la grace attache au ſervice de Dieu, eſperez. Pourquoi? Afin d'apprendre encore à le mieux ſervir. Car rien ne doit davantage vous encourager que l'eſperance: & elle a même cela de propre, qu'elle nous porte directement à agir; au lieu que la crainte nous inſpire ſeulement de fuir. C'eſt la reflexion de ſaint Thomas. Quand je crains, dit ce ſaint Docteur, le premier ſentiment qui naît dans mon ame, c'eſt de me tenir ſur mes gardes, & de me garentir du mal dont je ſuis menacé. Mais quand on eſpere, que fait-on? Le Prophete va vous l'apprendre. Ceux qui eſperent dans le

Seigneur, dit-il, prendront ſans ceſſe des forces nouvelles pour avancer dans le chemin de la juſtice : a *Qui ſperant in Domino mutabunt fortitudinem.* Ils marcheront ſans ſe laſſer juſqu'à ce qu'ils ſoient arrivez à la perfection où ils aſpirent : leur eſperance les ſoûtiendra par la vûë des biens celeſtes qui leur ſont promis : b *Ambulabunt, & non deficient.* Ils feront plus : ils coureront ; & dans leur courſe la plus prompte, il leur ſemblera qu'ils ne feront pas le moindre effort ; tant ils ſeront animez, & comme tranſportez, par le ſouvenir de la recompenſe où ils veulent atteindre ; c *Current, & non laborabunt.* Ce n'eſt point encore aſſez : ils voleront, ils s'éleveront vers le Ciel avec des aîles auſſi fortes que celles de l'aigle : ils donneront à leur ferveur une pleine carriere, & ils la fourniront : ils s'exerceront dans les plus ſublimes vertus : ils entaſſeront bonnes œuvres ſur bonnes œuvres, merites ſur merites ; vivement perſuadez qu'ils ſervent

a *Iſaye.* 40. 31. b *Ibid.* c *Ibid.*

un Maître en qui ils peuvent ſe confier, & auprés duquel tout a ſon prix : a *Aſſument pennas ut aquilæ.* Il faut donc eſperer dans l'état de la grace, pour pratiquer le bien ; & il faut auſſi eſperer dans l'état du peché, pour en ſortir.

Remarquez, Chrétiens, comment je dis qu'il faut eſperer dans l'état du peché ; ce n'eſt pas pour y demeurer, mais pour s'en relever. Je prétends, que ſans l'eſperance un pecheur ne ſe convertira jamais. Car pour ſortir de l'état du peché, & pour me reconcilier avec Dieu, il faut que Dieu me pardonne. Et ce pardon je ne puis l'avoir, ſi je ne le demande : & jamais je ne le demanderai, ſi je n'eſpere pas de l'obtenir. C'eſt pourquoi le ſaint Concile de Trente, dans la belle explication qu'il a faite du Sacrement de la Penitence, nous marque comme une diſpoſition neceſſaire, & un acte eſſentiel de la part du penitent, l'eſperance en la miſericorde de Dieu : b *Cum ſpe veniæ.* Acte qui doit toû-

a *Ibid.* b *Trid. ſeſſ.* 14. *c* 4.

jours intervenir, ou tacitement, ou expreſſement: ſans cela il n'y a point de retour à Dieu.

Eſt-ce là, Chrétiens, flatter les conſciences? Eſt-ce là fomenter les deſordres, & inſpirer le relâchement? Saint Auguſtin a eû dans ſon tems à ſe juſtifier contre une ſi injuſte accuſation: & je ne puis avoir dans la même cauſe une meilleure défenſe que la ſienne. Je me contente de rapporter fidélement ſes paroles: c'eſt pour moi qu'il parle, en parlant pour lui-même. Vous penſez, mes Freres, dit ce ſçavant homme, que j'ai trop d'indulgence pour les pecheurs; & moi je vous répons qu'à bien examiner ma conduite, je n'y vois rien que de tres-raiſonnable, & de tres-ſalutaire. Vous m'oposez, que l'eſperance du pardon entretient le peché: & moi je crois au contraire, qu'en ruïnant cette eſperance, vous donniez lieu à de nouveaux pechez. Je n'en veux point d'autre preuve, continuë ce Pere, que ce que vous avez pû obſerver ſouvent dans les Gladiateurs. Pour-

quoi cette licence effrenée dans laquelle ils vivent ? C'eſt que ce ſont des gens déterminez à la mort. Sur le point de verſer leur ſang, & de s'égorger les uns les autres, pour donner au peuple, dans un ſi barbare ſpectacle, un divertiſſement plein de cruauté, ils ſe diſent à eux-mêmes qu'ils n'ont plus rien à menager ; & avant que de perdre la vie, ils veulent au moins durant le peu de tems qui leur reſte aſſouvir leurs brutales convoitiſes. Triſte image, mais bien naturelle, d'un pecheur ſans eſperance ! Ah ! ſi vous le découragez, voici comment il raiſonnera : Je ſuis un coupable, je ſuis un impie, je ſuis un homme perdu : a *Impius ſum, peccator ſum.* Pourquoi donc ne ferois-je pas deſormais tout ce que je voudrois, puiſque je n'ai plus rien à attendre de la part de Dieu ? b *Quare ergo non mihi licet quidquid lubet ?* Affreuſe conſequence ! Mais n'eſt-ce pas là que porte le deſeſpoir ? Et n'eſt-il pas mille fois plus avantageux, puiſ-

a *Aug.* b *Idem.*

que le port du pardon eſt ouvert ; (c'eſt l'expreſſion de ſaint Auguſtin) d'y apeller nos Freres égarez, de les y attirer, de les obliger preſque malgré eux à y entrer, & de leur faire pour cela une ſainte violence ? a *Portu indulgentiæ propoſito, compellite intrare.* Ce n'eſt pas pour les confirmer dans leurs déreglemens que nous leur parlons de remiſſion ; puiſque nous ne la leur faiſons eſperer que par la penitence, laquelle détruit le peché. Ce ſont des malades ; ils ont beſoin d'un remede efficace & fort : & pour le leur faire accepter, nous leur promettons une pleine guériſon. Eſt-il une methode plus juſte que celle là, & plus ſolide ?

Ce fut celle de JESUS-CHRIST. C'eſt ainſi qu'il ſe comporta à l'égard de la Samaritaine, & qu'il la convertit. Femme, lui dit-il, ſi vous compreniez le don du Seigneur, b *Si ſcires donum Dei* ; ſi vous ſçaviez, que toute idolâtre & toute criminelle que vous êtes, vous pou-

a *Idem.* b *Joan.* 4. 10.

vez encore venir à la connoiſſance du vrai Dieu, l'adorer en eſprit, en être favorablement reçûë, & avoir part à ſes graces les plus abondantes, auſſi bien qu'à ſes recompenſes éternelles ; ſans doute de ſi hautes eſperances vous toucheroient ; vous prendriez là deſſus les importantes inſtructions que je veux vous donner, vous me les demanderiez vous-même, vous en profiteriez : *Petiſſes ab eo, & dediſſet tibi.* C'eſt ainſi qu'il traita la femme adultere. Il prit ſa défenſe contre les Docteurs de la Loi ; il arrêta les ſaillies trop impetueuſes de leur zêle ; il les obligea à ſe retirer, ſans oſer la condamner, aprés l'avoir accuſée : Allez donc, conclut le Sauveur du monde, en s'adreſſant à cette femme ; puiſque aucun d'eux n'a prononcé contre vous, je ne vous condamnerai pas moi-même : a *Nec ego te condemnabo.* Penſerons-nous que le Fils de Dieu aprouvât en effet le crime qu'elle avoit commis ? Dirons-nous qu'elle devoit prendre de

a *Joan.* 8. 10.

là une plus grande liberté de retourner à ſes premiers engagemens? Non ſans doute: & l'avis que lui donne JESUS-CHRIST en le renvoyant eſt bien contraire: Allez, & ne pechez plus: [a] *Vade, & jam amplius noli peccare.*

C'eſt ainſi que nous en uſons à l'égard des pecheurs; voilà ce que nous leur diſons. Nous les apellons au tribunal de la Penitence; nous les y recevons, mais avec cette condition, qu'ils ſeront penitens. Nous leur demandons par là deux choſes: qu'ils effacent le paſſé par la ſincerité de leur douleur, & qu'ils nous aſſurent, autant qu'il eſt poſſible, de l'avenir par la force & l'efficace de leurs réſolutions. Avec cela, nous leur répondons au nom du Seigneur dont nous ſommes les Miniſtres, d'une reconciliation parfaite. Mais ſans cela, nous leur déclarons que la ſentence d'abſolution, que nous ſemblons prononcer en leur faveur, doit retomber ſur eux avec toute la malediction du Ciel, & ſe chan-

[a] *Ibid.*

ger dans un arrêt de mort.

C'eſt donc une indulgence ſalutaire, qui encourage aſſez le pecheur pour l'attirer dans la voye de la penitence, mais qui l'intimide aſſez pour lui faire prendre auparavant toutes les diſpoſitions neceſſaires. Il eſt vrai que nous vous diſons, que dés que vôtre peché eſt confeſſé, il vous eſt remis : mais nous vous faiſons en même tems connoître dans quel ſens cette promeſſe doit être entenduë ; & nous vous avertiſſons, que Dieu ne pardonnera de la ſorte qu'à ceux qui ſont veritablement contrits, & qui veulent dans la ſuite ſe corriger. Avec de telles précautions, nous ne craignons point de vous faire trop eſperer en Dieu, dans l'état même de vôtre peché, non plus que dans celui de la tentation.

Eſperance encore plus neceſſaire alors que jamais. C'eſt elle qui ſoûtient une ame au milieu des plus violentes attaques de l'ennemi, en lui faiſant compter ſur le ſecours tout-puiſſant de Dieu, qu'elle de-

mande, & qu'elle attend avec confiance. Au lieu qu'elle tombe ſans cela dans le découragement, connoiſſant ſa propre foibleſſe, & ſe croyant délaiſſée du Ciel. Mais auſſi eſperance ſolidement fondée. Car le Seigneur eſt fidéle, dit l'Apôtre: il ne permettra jamais que vous ſoyez tentez au delà de vos forces; au contraire, il combattra avec vous, il vous fera triompher de l'enfer & du monde; & l'effort de la tentation, bien loin de vous abattre, ne ſervira qu'à relever l'éclat & le merite de vôtre victoire.

J'ai donc eu raiſon de dire, que nous devons toûjours eſperer: & je voudrois pouvoir aujourd'hui guerir certaines ames timorées de mille penſées qui les occupent ſans ceſſe, & qui les troublent. Ce ſont des ames timorées; & par conſequent, ce ſont de bonnes ames, mais qui craignent ſans raiſon, & plus qu'elles ne doivent craindre. Je ne veux pas qu'elles eſperent trop; mais je ne veux pas auſſi qu'elles eſperent

trop peu. Combien, par exemple, ne ſont jamais en repos ſur l'état preſent de leur conſcience ? Mille doutes leur viennent à l'eſprit : & tous les doutes qui leur viennent, elles les écoutent. Suis-je en état de grace, ou n'y ſuis-je pas ? Mes pechez m'ont-ils été remis ? les ai-je bien confeſſez, & m'en ſuis-je bien repenti ? Sur cela je vous reponds, mon cher Auditeur, qu'il n'eſt pas d'un homme raiſonnable de vouloir aprendre ce que nul homme dans la vie ne peut ſçavoir. Et puiſqu'il eſt de la foi, que perſonne ne peut connoître avec certitude s'il eſt digne de haine ou d'amour; pourquoi tant chercher inutilement, & tant ſe tourmenter ?

C'eſt à peu prés la réponſe que fit S. Gregoire le Grand à une Dame de pieté. Elle lui avoit écrit pour le prier de faire des vœux à Dieu, afin que Dieu lui revelât, ſi elle avoit obtenu le pardon de ſes pechez, & ſi elle ſeroit ſauvée. Vous me demandez une choſe bien difficile, &

bien inutile, lui répondit ce grand Pape : a *Rem difficilem & inutilem poſtulaſti.* Bien difficile pour moi ; parce que je ne merite pas d'avoir une telle revelation : & bien inutile pour vous ; parce qu'il ne vous ſerviroit à rien, & qu'il vous ſeroit même dommageable d'avoir l'aſſurance que vous ſouhaitez. b *Rem quidem mihi difficilem ; quia non ſum dignus cui revelatio fieri debeat ; rem autem tibi inutilem ; quia ſecura da peccatis tuis fieri non debes.* Si vous étiez aſſurée de la remiſſion de vos pechez, ajoûte ſaint Gregoire, vous tomberiez dans la negligence ; au lieu que l'incertitude où vous êtes, doit vous tenir dans une vigilance, & dans une ferveur continuelle, pour acquitter le paſſé, & pour vous mettre en garde contre l'avenir. Enfin, pourſuit toûjours le même Pere, il y a de la préſomption dans la demande que vous faites : vous en voulez plus ſçavoir que S. Paul. Ce grand Apôtre ſçavoit bien que ſa conſcience ne lui reprochoit rien ; mais

a *Aug.* b *Idem.*

mais il ne ſçavoit pas pour cela s'il étoit juſtifié devant Dieu : & voilà pourquoi il faiſoit penitence, & châtioit rudement ſon corps. Mais vous, vous voulez que Dieu faſſe un miracle pour vous reveler un myſtere, qui a été inconnu aux plus grands Saints. Ainſi parloit ce Pere.

Il faut là-deſſus, mon cher Auditeur, comme ſur toute autre choſe une certaine bonne foi, & ſur cette bonne foi demeurer en repos. Quand je crois avec quelque raiſon, & prudemment, avoir apporté les ſoins neceſſaires pour me mettre bien avec Dieu ; du reſte plus tant d'inquiétudes. Autrement vous ſerez en peine ſur tout, vous douterez de tout. Car ſi vous doutez de vôtre penitence, pourquoi ne doutez-vous pas de vôtre baptême ? Si vous doutez de vos confeſſions, pourquoi ne doutez-vous pas de vos communions ? C'eſt que ma penitence, dites-vous, que mes confeſſions dépendent de la diſpoſition de mon cœur, & que je me défie de

moi-même. Y penſez-vous ? & puis que vôtre penitence a dépendu de vous, n'eſt-ce pas pour cela même que vous en devez moins douter ? Quoi ! vous ne doutez pas des autres Sacremens que vous avez reçûs, & qui dépendoient de l'intention du Prêtre, & vous doutez de vôtre penitence, que vous avez tirée, pour ainſi dire, de vôtre propre fonds, avec la grace de Dieu, & qui a dépendu de vous !

Il y a un autre écüeil & un autre ſujet de défiance : c'eſt le petit nombre des élûs. Il y en aura ſi peu de ſauvez, dit-on ; puis-je eſperer d'être de ceux-là ? Ce point demande encore quelques reflexions: & je ſuis bien aiſe, avant de finir ce diſcours, de vous expliquer là-deſſus ma penſée en quatre propoſitions que je fais, & que je vous prie de bien comprendre.

Premiere propoſition. De tous les hommes en general, y comprenant ſans diſtinction tout ce que la terre contient, & d'infidéles, & de Chrétiens, il eſt hors de doute qu'il y

aura beaucoup plus de damnez que de ſauvez ; puiſque le nombre des Infidéles ſurpaſſe incomparablement celui des Chrétiens ; & que celui-ci à l'égard des autres ne ſont, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture, que comme un petit bouquet. a *In faſciculo viventium.*

Seconde propoſition. De tous les Chrétiens en particulier, y renfermant tous les Heretiques & tous les pecheurs, il eſt encore certain qu'il y aura beaucoup moins de ſauvez que de reprouvez : puiſque dans l'étenduë du Chriſtianiſme les Heretiques & les pecheurs ſont ſans contredit le plus grand nombre.

Troiſiéme propoſition. Si vous ajoûtez à ceux qui ſe ſauvent par une vie Chrétienne & ſainte, les enfans qui meurent aprés le baptême, & avánt l'uſage de la raiſon, il y aura parmi les Catholiques plus de ſauvez que de dámnez : parce qu'il y a un tres-grand nombre de ces enfans qui meurent aprés la grace du baptême, & qui ſont ſauvez par les

a *Reg.* 25. 19.

merites de JESUS-CHRIST.

Quatriéme propoſition. Mais, à parler ſeulement des Chrétiens, qui ſont parvenus juſqu'à l'uſage de la raiſon, & qui ont vêcu dans la Foi, & dans le ſein de la vraye Egliſe, je trouve que les Theologiens ſur ce ſujet ſont partagez. Les uns croyent qu'il y en aura plus de ſauvez que de damnez : d'autres au contraire penſent qu'il y en aura plus de damnez que de ſauvez : & pour moi je ſuis dans ce ſentiment. C'eſt auſſi la penſée de S. Auguſtin, de S. Chryſoſtome, & de S. Ambroiſe : & en voici la raiſon. C'eſt, mes Freres, qu'il y en a tres-peu parmi nous qui vivent en Chrétiens, tres-peu qui pratiquent les bonnes œuvres, tres-peu qui ſe maintiennent dans l'innocence, & tres-peu qui ſe revelent au moins par la penitence.

Mais que dis je ? Et n'eſt-ce pas là vous deſeſperer, mon cher Auditeur ? Non. Pourquoi ? C'eſt que j'ajoûte qu'il ne tient qu'à vous de vivre en Chrétiens, qu'il ne tient qu'à vous de pratiquer les bonnes

œuvres, qu'il ne tient qu'à vous de vous maintenir dans l'innocence, qu'il ne tient enfin qu'à vous de vous reconnoître aprés cette chûte, & de vous relever par la penitence. Je dis même, pour vôtre conſolation, que de ces Chrétiens qui tombent quelquefois, mais qui ne demeurent pas dans leur peché, qui pratiquent les exercices communs du Chriſtianiſme, qui s'acquitent chaque jour de certaines prieres reglées, qui font l'aumône ſelon leur condition, qui aſſiſtent au Sacrifice de la Meſſe, qui aprochent du Tribunal de la Penitence & de la ſainte Table aux Fêtes ſolemnelles, du reſte qui meurent avec les Sacremens de l'Egliſe, & aprés avoir donné les marques ordinaires d'un retour ſincere vers Dieu, la plûpart ſeront ſauvez ; je dis la plûpart, & c'eſt ce qui doit vous animer : mais auſſi je ne dis pas tous : car avec cela on peut encore abſolument être damné ; & c'eſt ce qui vous doit empêcher de vous borner à une certaine vie trop.

aisée, où peut être vous croiriez pouvoir vous arrêter.

Je finis comme j'ai commencé : & je vous renvoye, mes Freres, avec l'avertissement de S. Augustin, & celui du Prophete : c'est de marcher entre la presomption & le desespoir. Peril à esperer trop, peril à n'esperer pas assez. a *Periclitans ergo sperando, & non sperando.* Mais voulez-vous tenir une voye seure & droite ? Craignez le Seigneur, disoit le Prophete Royal, & au même-tems esperez en lui. b *Timete Dominum, & sperate in eo.* Craignez-le, *Timete.* Cette crainte vous tiendra dans une vigilance continuelle. Mais aussi esperez en lui, *Sperate.* Cette esperance bien reglée vous remplira d'une ferveur toûjours nouvelle. Or, comme vôtre misericorde est encore aprés tout, mon Dieu, au dessus de vôtre justice ; ce qui doit particulierement m'animer & me soûtenir dans la vie, c'est l'esperance. En qui espererai-je, si ce n'est pas en

a *Aug.* b *Psal.* 10. 61.

vous que j'eſpere ? Qu'avez-vous oublié pour établir ſolidement ma confiance ? Que ceux-là, Seigneur, n'eſperent point en vous, qui ne vous connoiſſent point, & qui n'ont jamais entendu parler de vos bienfaits. Mais moi, élevé, nourri dans la connoiſſance de vos miſericorde infinies, je ne ceſſerai point de vous reclamer, & de mettre en vous ſeul toute ma conſolation & mon apui. Il eſt vrai que vous frapez quelquefois, que vous exercez ſur les hommes les plus terribles jugemens : mais ce n'eſt qu'envers les preſomptueux que vous uſez de cette rigueur ; ce n'eſt qu'envers les pecheurs obſtinez & endurcis. Mais une ame qui veut de bonne foi vous ſervir, & ſe ſauver en vous ſervant, que ſa foibleſſe rend ſujette à quelques égaremens, mais qui prend ſoin autant de fois, & preſque auſſi tôt, de rentrer dans le bon chemin, & de revenir à vous ; voilà, mon Dieu, ſur qui vous faites décendre vos graces : avec de telles diſpoſitions vous voulez qu'on eſpere tout

de vous. Non, Seigneur, ce ne ſera point une eſperance ſterile & pareſſeuſe que la mienne, mais pratique & agiſſante : ce ſera une eſperance fondée ſur la reformation, ſur la ſanctification de ma vie. J'obſerverai vôtre Loi ; & vous accomplirez vos promeſſes, en me recevant dans la bien-heureuſe éternité, où nous conduiſe, &c.

DIXIE'ME PRE'TEXTE.

J'ai des affaires.

SERMON

SUR LE SOIN DU SALUT.

Hæc cogitaverunt, & erraverunt: excœcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pecheurs ont pensé; & ils ſe ſont trompez : car leur malice les a aveuglez. Dans la Sageſſe, chap. 2.

SI l'ame raiſonnable, ſelon la penſée de Tertullien, eſt ſemblable au feu, & que la nature de l'un & de l'autre conſiſte particulierement dans l'action ; il ne faut pas s'étonner que l'ame, comme le feu, ſoit dans un mouvement continuel, & que lors même que le corps repoſe, celle-ci neanmoins veille toûjours,

& qu'elle agiſſe ſans relâche. Mais ce qui doit paroître bien étrange, c'eſt que ſouvent cette ame ſi vigilante & ſi active s'arrête à de vains amuſemens, dont on ne devroit point s'occuper; & que negligeant la premiere de toutes les affaires, elle s'attache à mille autres, qui doivent nous être, ou indifferentes, où même ſuſpectes. Ce qu'il y a encore de plus ſurprenant, c'eſt que nous pretendons nous ſervir de cet embarras des affaires du ſiecle, comme d'un legitime pretexte pour nous diſpenſer de travailler à l'affaire du ſalut. Je ſuis accablé, dit-on, & la multitude des occupations où je me trouve dans le monde, & qui ſe ſuccedent les unes aux autres, m'empêche de vaquer autant que je le voudrois au ſervice de Dieu, & de penſer ſerieuſement à me ſauver.

Déplorable aveuglement, dont S. Bernard s'eſt plaint long-tems avant moi! Que fait l'homme, dit ce Pere, & avec quel ordre travaille-t'il dans la vie! C'eſt à des choſes inutiles qu'il s'adonne d'abord: & tout

ce qui eſt hors de lui emporte ſes premiers ſoins ; tandis qu'il ſe neglige lui-même, & que dans la diſtribution qu'il fait de ſon tems, il ſe partage le dernier. Cependant, que doit-il eſtimer plus que lui-même ? a *Sibi deberet eſſe primus ; ſed ſibi eſt noviſſimus.* Tâchons à corriger aujourd'hui ce deſordre: & pour entrer d'abord en matiere, je veux vous montrer, Chrétiens, que vous devez avant toutes choſes travailler à l'affaire de vôtre ſalut. Pourquoi ? Pour trois raiſons. Premierement, parce que de toutes les affaires, c'eſt l'affaire du ſalut qui vous touche de plus prés. Secondement, parce qne de toutes les affaires, c'eſt l'affaire du ſalut qui vous importe le plus. Troiſiémement, parce que de toutes les affaires, c'eſt l'affaire du ſalut qui vous regarde uniquement. En trois mots, qui partageront ce diſcours, l'affaire du ſalut c'eſt vôtre affaire, c'eſt vôtre importante affaire, c'eſt vôtre unique affaire. Le ſujet demande toute vôtre attention,

a *Bern.*

aprés que nous aurons imploré le ſecours de Marie, en lui diſant avec l'Ange. *Ave.*

Premiere Partie.

Je dis, Chrétiens, que le ſalut eſt de toutes les affaires celle qui vous touche de plus prés. En voici les preuves.

Premierement, c'eſt l'affaire, dont Dieu vous a tous chargez en particulier. Secondement, c'eſt une affaire, que nul autre ſans vous ne peut faire réüſſir. Troiſiémement, c'eſt une affaire, dont vous devez ſeuls porter la perte ou le gain. Ecoutez-moi.

Oüi, mes Freres, le ſalut eſt vôtre affaire: & je dis en premier lieu, que c'eſt l'affaire dont Dieu vous a tous chargez. Il n'étoit pas neceſſaires que Dieu vous creât. Le monde a été long-tems ſans vous: & le monde ſans vous ne laiſſeroit pas encore de ſubſiſter. Il n'étoit pas plus neceſſaire, que Dieu, en vous créant, vous fit naître dans la richeſſe,

richeſſe, dans la puiſſance, dans la grandeur. Ces qualitez ne ſont pas abſolument attachées à la nature de l'homme. Mais aprés vous avoir créez, il faloit que Dieu vous donnât une fin: & il ne pouvoit vous en donner une autre, que de l'honorer, & en l'honorant, de vous ſauver. Tout ce que vous faites, doit donc aller-là: voilà l'affaire qui vous preſſe, & le matin, & le ſoir, & en tout tems. Penſez-y, mes chers Auditeurs, je ne puis trop fortement vous y exhorter, aprés l'Apôtre. [a] *Rogamus vos, Fratres, ut abundetis magis, & operam detis: ut, quieti ſitis, & ut veſtrum negotium agatis.* Je vous prie, mes Freres, de faire tous les jours de nouveaux efforts, d'avaneer ſans ceſſe de vertus en vertus, & de travailler, ſans vous laſſer, à vôtre propre affaire, c'eſt-à-dire, à vôtre ſalut. Pourquoi? *Ut quieti ſitis*, afin que vous vous mettiez par là en repos. Ce mot eſt remarquable. Comme ſi S. Paul vouloit dire: Ne vous embarraſſez point de toutes les au-

[a] 1. *Theſſ. c.* 4.

tres affaires; elles ne le méritent pas: au moins ne vous en laissez point inquietter; & pourveu que vôtre salut soit à couvert, & que vous ayez lieu de le croire, soyez en paix sur tout le reste, & abandonnez-le à la Divine Providence.

Car en quoi consiste tout l'homme, dit Salomon? C'est à craindre Dieu; à lui obéïr, à garder sa Loy, & à s'assurer de la sorte, le salut éternel.[a] *Deum time, & mandata ejus observa: hoc est enim omnis homo.* Ainsi, qui que vous soyez, reprend saint Ambroise, en quelque état que vous vous trouviez, songez à vous: [b] *Attende tibi.* A vous, dis-je, poursuit ce Pere, & non point à vos revenus ni à vôtre argent. *Tibi, inquam; non pecuniæ tuæ.* A vous, dis-je, & non point à vos terres, ni à tous vos autres héritages: *Tibi, inquam, non possessionibus tuis.* A vous, dis-je, & non point aux aises ni à la santé de vôtre corps: *Tibi, inquam. non viribus corporis.* A vous, dis-je, (Ah Chrêtiens, la

a *Eccles. c.* 12. b *Ambr.*

grande parole, ne l'oubliez jamais) à vous, à vôtre ame, à ce precieux talent que Dieu vous a confié, à cette partie de vous-méme la plus noble, & par conſequent la plus digne de toute vôtre application : *Tibi, inquam, hoc eſt, animæ tuæ, in quâ te potiorem eſſe noſtri.* Vous rendrez compte de ce tréſor à Dieu, qui vous l'a mis entre les mains pour le conſerver. N'y épargnez rien ; c'eſt une affaire perſonnelle pour vous, & dont Dieu même en ſecond lieu vous a tellement impoſé le ſoin, qu'il n'y a que vous qui la puiſſiez faire réüſſir.

Quand nous voyons un homme s'embarquer dans une affaire, dont il n'eſt pas capable ; nous diſons que ce n'eſt pas ſon affaire, & nous jugeons que la ſuite en ſera apparemment malheureuſe : mais ſi au contraire l'entrepriſe n'a rien qui paſſe ſes forces, & qui ne lui convienne ; C'eſt ſon affaire, diſons-nous : il y a ſujet d'eſpérer qu'il en ſortira avec avantage. Or l'affaire du ſalut, Chrêtiens, dépend abſo-

lument de vous ; vous pouvez en y travaillant, vous répondre du ſuccez : mais ſi vous la negligez, elle eſt infailliblement perduë. Car Dieu, dit ſaint Auguſtin, qui vous a créé ſans vous, ne vous ſauvera jamais ſans vous, & quand toute l'Egliſe s'employeroit à vôtre ſanctification ; ſi vous ne faites pas les avances neceſſaires de vôtre part, & que vous ne commenciez pas comme Dieu le veut ; tous les ſecours de l'Egliſe demeureront ſans effet.

Voulez-vous une belle figure de cette verité. Je la trouve dans l'Evangile. La Cananée, cette mere ſi généreuſe & ſi tendre, s'adreſſa à tous les Apôtres, pour demander à Jeſus-Chriſt la guériſon de ſa fille, qui étoit tourmentée du Démon. Les Apôtres furent touchez de ſa priere ; ils en parlerent à leur Maître, ils le conjurerent de ſoulager la peine de cette mere affligée, & de lui accorder ce qu'elle ſouhaittoit ſi ardemment. Auſſi bien, dirent-ils, elle crie aprés nous

jusques à se rendre importune ; [a] *Ecce clamat post nos.* Toutefois les Apôtres ne purent rien obtenir. Que fait cette femme ? Bien loin que ce refus la rebutte, il ne fait que l'encourager davantage. Tout son amour, ou plûtôt toute sa douleur se réveille ; & dans le nouveau sentiment qui l'anime, elle perce la foule, elle se présente elle-même devant le Sauveur du monde, elle se jette à ses pieds ; Seigneur, s'écrie-t'elle, ayez pitié de moi. Chose étrange ! elle est écoutée ; & presque au même moment sa fille est guérie. Quelle conduite de JESUS-CHRIST, demande saint Jean Chrysostome ! il ne donne rien à la priere de ses Apôtres, & il reçoit favorablement celle d'une Payenne, & d'une étrangere ! Que veut dire cela ? Je vais vous l'apprendre. C'est pour vous faire connoître, mes Freres, que Dieu aime mieux vos prieres, je dis les vôtres, tout criminels que vous êtes à ses yeux ; les vôtres, tout engagez

a *Matt.* 15.

que vous êtes dans le vice, que celles que pourroient faire tous les Saints en vôtre faveur. Saint Chryſoſtome s'en eſt expliqué de la ſorte, & je ne le dis qu'aprés lui. [a] *Mavult Deus orationem veſtram, veſtram, inquam, qui rei eſtis, quàm Sanctorum pro vobis.* Tandis que la Cananée fait ſeulement agir les Apôtres, & qu'elle s'en repoſe uniquement ſur eux; elle n'a rien à attendre de Jeſus-Chriſt. Mais dés qu'elle va en perſonne le trouver, qu'elle pleure devant lui; ſes vœux ſont pleinement & promptement accomplis. Ainſi dans l'affaire du ſalut, comptez premierement ſur vous-mêmes, & ſur vos bonnes œuvres, priez, veillez, jeûnez, mortifiez-vous, faites l'aumône, méditez, fréquentez les Sacremens; ſans cela tous les autres ſecours vous ſeront inutiles, & peut-être même préjudiciables. Ils vous ſeront inutiles. Car que peuvent faire les Saints en priant pour nous? Une ſeule choſe: c'eſt que leurs

[a] *Chryſ.*

prieres nous attirent de nouvelles graces. Mais pourquoi ces graces? Eſt-ce afin de nous entretenir dans une molle difference? où n'eſt-ce pas plûtôt afin de renouveller toute nôtre ferveur? D'où il s'enſuit, qu'elles ſupoſent toûjours de nôtre part, pour avoir toute leur efficace, du ſoin & de l'action. Autrement, j'ajoûte que les prieres mêmes de nos plus zélez intercesſeurs auprés de Dieu nous deviendront ſouvent préjudiciables, en nous inſpirant une confiance préſomptueuſe, & nous conduiſant peut-être inſenſiblement par-là à l'impenitence finale. Il eſt donc d'une importance extrême que vous travailliez à l'affaire de vôtre ſalut; non ſeulement parce que c'eſt l'affaire que Dieu a commiſe à vôtre vigilance; non ſeulement parce que Dieu l'en fait dépendre; mais en troiſiéme lieu, parce que, tout le bien qu'il y a à eſperer, & tout le mal qu'il y a à craindre, ſi elle réüſſit ou ne réüſſit pas, vous regarde uniquement & en perſonne.

vôtre peine, en y participant.

Y faites-vous quelquefois reflexion, Chrêtiens ? Mais ſi vous n'y penſez pas, eſt-il une négligence plus criminelle que la vôtre ? Et ſi vous y penſez, eſt-il un endurciſſement pareil à celui de vôtre cœur ? Où eſt vôtre zéle ? où ſont les meſures que vous prenez pour une affaire qui vous regarde auſſi particuliérement que s'il n'y avoit que vous au monde ? De quel œil verriez-vous un homme s'agiter, ſe tourmenter, ſe donner mille mouvemens inquiets, pour une affaire étrangere, & même de nulle conſéquence ; tandis que dans une affaire eſſentielle pour lui, il demeureroit tranquille & indifferent ? L'inſenſé qu'il eſt, diriez-vous ! il abandonne toute ſa fortune, pour s'attacher à une bagatelle ! Tel ſeroit le jugement que vous en porteriez. Mais ce que vous condamneriez, ne le faites-vous pas ? Car hélas ! que n'avez-vous les yeux de la Foy ; ou du moins ceux de la raiſon aſſez épurez pour

pas les autres plus que vous ne vous aimiez. On vous l'avoit dit tant de fois, & vous y deviez bien prendre garde, que l'affaire du ſalut vous touchoit en particulier & en perſonne. Vous n'avez pas vous-mêmes penſez à vous : nul jamais n'y penſera.

Sur cela, il fait beau vous entendre dire, Chrêtiens, que vous prendrez vos précautions, ou que vous les avez déja priſes ; que vous ordonnerez en mourant des aumônes & des priéres pour le ſoulagement de vos ames, & que vous en chargerez ceux qui viendront aprés vous. Je ne prétens pas condamner cette ſainte pratique ; & je loüe même au contraire là-deſſus vôtre piété. Mais le plus ſeur aprés tout, c'eſt de mettre vous-mêmes la main à l'œuvre, & de travailler durant la vie. Car ſi vous êtes ſurpris, ſans avoir le tems, ni les moyens de declarer vos volontez ; ou ſi, en les declarant, vous manquez peut-être à les expliquer aſſez bien, pour n'y rien laiſſer d'incer-

tain

tain & de litigieux ; qu'arrivera-t'il ? ce qui arrive tous les jours : & il eſt important de vous prévenir ſur un point, dont les conſequences peuvent être ſi funeſtes pour vous. Le Barreau ſera rempli des conteſtations de vos heritiers ; ils partageront entr'eux, ils ſe diſputeront les uns aux autres vôtre ſucceſſion. Cependant maîtres de vos biens, ou occupez à les recueillir, au milieu du tumulte & des embarras de la chicane, ſe ſouviendront ils de vous ? où s'ils s'en ſouviennent, ſera-ce pour le repos de vos ames ? Je dis plus : ne meritez-vous pas qu'ils vous oublient tout-à-fait, & que Dieu le permette, puiſque vous avez été les premiers à abandonner le ſoin que vous auriez dû avoir de vous-mêmes ? C'eſt ainſi que Dieu châtie ſouvent un peché par un autre peché. Il punira vôtre negligence par la negligence de ceux qui vous doivent ſuccéder, & ſur qui vous aurez trop fait de fonds. Ils ne ſongeront point à vous ; & ils ſeront en cela criminels, il eſt vrai ;

mais vous n'en ſerez, ni moins condamnez pour cela, ni plus favorablement traittez.

C'eſt donc un conſeil bien ſalutaire que je vous donne, de vous faire vous-mêmes par avance les executeurs de vos dernieres volontez, & d'en accomplir peu à peu tous les articles. Car quand vous auriez ſi bien menagé les choſes, & mis un tel ordre à vos affaires, qu'il n'y eût rien à revoir aprés vôtre mort, ni nulle oppoſition à former; ſeront-ce proprement de bonnes œuvres pour vous, ſeront-ce des charitez recevables, que des charitez, que des bonnes œuvres faites par le miniſtere des autres? N'eſt-ce pas ſur ce que vous aurez fait vous-mêmes que vous devez être jugez? & ſi la ſainteté de la vie n'a pas precedé; à quoi peut ſervir tout ce qui vient aprés la mort?

Ayons la conſolation, mes Freres, au moment de la mort, d'emporter nous-mêmes dans nos mains les gages de nôtre ſalut. Ce que nous faiſons par nous-mêmes dans la vie,

nous profite doublement : nous ſatisfaiſons à la juſtice de Dieu pour le paſſé, & nous attirons ſur nous les graces de ſa miſericorde pour l'avenir. Nous amaſſons un fond de merites, que Dieu ſçaura bien nous repreſenter quand il ſera neceſſaire. Il y a tant d'années, vous dira t'il, que vous avez ſoulagé ce pauvre, que vous avez fait cette Communion, que vous avez pratiqué cet exercice de penitence. Voilà toutes vos actions : reconnoiſſez-les. Ce ſont les vôtres : je n'en ai rien perdu ; vous n'en perdrez auſſi jamais rien. Que ce témoignage ſera doux & conſolant ! Mais au contraire quel ſujet de crainte, ſi vous vous trouvez les mains vuides devant Dieu ! Quel deſeſpoir ; quand vous entendrez ſortir de ſa bouche ces redoutables paroles : a *Redde rationem villicationis tuæ : jam enim non poteris villicare.* O homme, que j'avois chargé de vous-même, & de voſtre ame, penſez preſentement à m'en rendre compte. Vous voila au bout de

a *Lucæ 16.*

vôtre carriere. Le tems en fini pour vous. Je vous deſtinois l'éternité : je voulois que ce fût le prix de vôtre ferveur : mais je ne vois ni priſons ni hôpitaux viſitez, ni larmes que vous ayez répanduës, ni prieres que vous m'ayez adreſſées, ni abſtinences, ni jeûnes, ni mortifications à quoi vous vous ſoyez condamné : vous n'avez rien fait pour vôtre ſalut. Cependant c'étoit vôtre affaire : il y falloit donc travailler vous-même. C'étoit encore vôtre grande affaire, vôtre importante affaire : & par conſequent il y falloit travailler plus qu'à toutes les autres. Nous l'allons voir dans la ſeconde Partie.

Seconde Partie.

Une affaire devient importante, premierement, par la grandeur des biens qu'elle nous procure, ſi elle réüſſit : ſecondement, ſi elle ne réüſſit pas, par la qualité des maux qu'elle nous attire, & qui en ſont les ſuites neceſſaires. Ainſi une affaire qui va à l'établiſſement de toute une

amille, où à ſa ruïne totale, paſſe dans le monde pour une affaire d'une extrême conſequence. Or ſi nous prenons cette régle pour juger de l'importance du ſalut, nous conviendrons bien-tôt que c'eſt la plus grande affaire; & nous conclurons aiſément que nous n'y devons rien negliger.

De quoi s'agit-il dans l'affaire dont je parle? & ſi vous vous ſauvez, Chrêtiens, quel gain faites-vous? Apprenez-le. Vous gagnez des biens infinis, & tels, dit l'Apôtre, que l'œil n'a jamais rien vû, l'oreille n'a jamais rien entendu, ni l'eſprit n'a jamais rien compris qui les égale. a *Nec oculus vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis aſcendit.* Vous gagnez des biens qui ſurpaſſent tous les deſirs de l'homme, ajoûte ſaint Auguſtin. b *Vota & deſideria tranſcendunt.* Des biens, que vous pouvez bien meriter & acquerir, mais que vous ne pouvez ſuffiſamment eſtimer. c *Acquiri poſſunt, æſtimari non poſſunt.*

a 1. *Corinth.* c. 2. b *Aug.* c *Idem.*

Vous gagnez des biens purs, par l'éloignement de tout ce qui les peut alterer ; entiers par l'assemblage de tout ce qui les peut perfectionner ; éternels, par une durée que rien ne doit jamais terminer. Des biens, continuë S. Augustin, si excellens & si relevez, que, quelque chose que vous donniez pour les acheter, on peut dire toûjours qu'ils ne vous coûtent rien ; tant ils sont au dessus de tout ce qu'ils vous coûtent. a *Gratis datur, quando tam grande est quod emitur.* Vous gagnez des biens, qui ont tout l'avantage du desir, sans en avoir le mal, & tous les fruits de la plenitude, sans en ressentir la peine. Je m'explique. Le mal du desir, c'est la privation de ce qu'on souhaite, & la crainte de ne pouvoir l'obtenir : le mal de la plenitude, c'est le dégoût de ce qu'on possede, & dont on se lasse bien tôt. Le bien du desir, c'est l'esperance : le bien de la plenitude, c'est le rassasiement & la paix. Or dans les biens du Ciel, dans ces biens que

a *August.*

vous gagnez en vous ſauvant, il y a de l'eſperance ſans inquiétude, & du raſſaſſiement ſans dégoût. On a toûjours ce que l'on deſire, & l'on deſire toûjours ce que l'on poſſede. a *Non ſatiatur oculus viſu, nec auris impletur auditu.* Que dirai-je davantage ? Vous gagnez des biens, qui ont été le prix même du Sang de Jeſus-Chriſt : des biens, où le Seigneur prend plaiſir à faire éclater ſa magnificence, & où il trouve lui-même, tout Dieu qu'il eſt, toute ſa felicité. b *Intra in gaudium Domini tui.* Tout cela eſt renfermé dans le ſalut.

Encore ſi vôtre malheur, en manquant l'affaire du ſalut, ſe bornoit à la perte de ces biens ! Je ſçais que ce ſeroit toûjours une perte infinie, & que la plus cruelle peine des réprouvez ſera de penſer éternellement à ce qu'ils auront perdu. Mais d'ailleurs, de quels maux êtes vous menacez ? Maux innombrables par leur multitude, maux inſupportables par leur rigueur, maux ſans relâche, &

a *Auguſt.* b *Matth. c.* 25.

ſans fin. Ce ſera dans ce lieu de tourmens, qui doit être vôtre partage, ſi le Ciel n'eſt pas vôtre récompenſe ; ce ſera-là, dis-je, que les pecheurs de la terre, ſelon l'expreſſion du Prophete, boiront juſques à la lie de la fureur & de l'indignation de Dieu, ſans pouvoir jamais l'épuiſer. a *Verumtamen fax ejus non eſt exinanita : bibent omnes peccatores terræ.* Tout contribuera à leur ſupplice ; le paſſé, le preſent, l'avenir. Le paſſé, ſource intariſſable de regrets, les déchirera. Le preſent, accompagné de mille douleurs, les accablera. L'avenir, ſans terme & ſans reſſource, les deſeſperera.

C'eſt donc, mon cher Auditeur, entre deux éternitez, pour ainſi dire, que vous marchez, l'une bienheureuſe, l'autre malheureuſe. Le ſalut conſiſte dans le choix que vous avez à faire de l'une ou de l'autre, & dans les moyens que vous prenez pour meriter celle-là, & pour

a *Pſal.* 74.

éviter celle ci. Choix neceſſaire ! Comprenez, s'il vous plaît, ma penſée. Il y a des affaires dans le monde, où l'on pourroit s'engager, mais où il eſt libre auſſi de n'entrer point, & où les plus ſages en effet demeurent neutres & ſans party. Mais il n'y a point ici de milieu. Il faut ſe déterminer ; il faut gagner, ou perdre. C'eſt une affaire indiſpenſable. La vie ne nous eſt donnée, que pour y penſer. Un marchand peut demeurer tranquille dans le port, & ne pas s'expoſer aux naufrages de la mer. On peut, dans un procez, tellement accommoder enſemble les deux parties, qu'il n'y ait de part & d'autre ni dommage à ſouffrir, ni avantage à retirer. On peut, dans une bataille, laiſſer le ſuccez tellement incertain, qu'il n'y ait ni victorieux, ni vaincu. Mais à l'égard du ſalut, à l'égard de l'ame, point d'accommodement. Il faut être, ou couronné dans le Ciel, ou réprouvé dans l'Enfer. Heureux éternellement, ſi je la garde, cette ame ſi chere, & ſi je la preſerve des pieges & de la

fureur de l'ennemi, qui cherche à me la ravir ! Mais malheureux éternellement, ſi elle m'eſt enlevée ! Je n'ai que celle là ; &, comme dit David, c'eſt mon unique. Aprés une perte de cette nature, je n'ai plus rien à eſperer, ni en cette vie, ni en l'autre.

Cela ſuppoſé, Chrêtiens, eſt-ce trop dire, quand je dis que vôtre plus grand interêt eſt attaché à l'affaire de vôtre ſalut ? Bien loin d'en dire trop, je ne dis pas même encore tout ce qu'il faudroit dire : je n'ai point de termes aſſez forts pour m'exprimer. Je ne puis vous le répeter aſſez ſouvent, ni aſſez hautement m'écrier, aprés JESUS-CHRIST, Que ſert à un homme de gagner tout le monde, s'il perd ſon ame ? a *Quid prodeſt homini, ſi mundum univerſum lucretur, animæ verò ſuæ detrimentum patiatur ?* Que cette leçon eſt ſolide & belle ! Je voudrois vous l'imprimer tellement & dans l'eſprit & dans le cœur, qu'elle de-

a *Matth. c. 16.*

vinſt par tout la régle de vôtre conduite. Il ne faut point d'autre reflexion, pour ſantifier toute vôtre vie.

Il n'en fallut point d'autre pour affermir un grand Pape contre les preſſantes inſtances d'un Prince, qui le faiſoit ſolliciter touchant une affaire où la conſcience ſe trouvoit bleſſée, & qui par là même devenoit dangereuſe pour le ſalut. Si j'avois deux ames, répondit le Souverain Pontife à l'Ambaſſadeur qui lui parloit; peut-être j'en riſquerois une, pour contenter vôtre Maître: mais puiſque je n'en ai qu'une, je la conſerve prétieuſement & je n'ai garde de la perdre par une lâche complaiſance. Tertullien l'avoit déja dit: & nous pouvons prendre à peu prés dans le même ſens ces paroles de ce Pere: a *Non emo capite coronam*: je n'achepte point une couronne au prix de ma tête. Comme s'il vouloit dire: le monde a beau m'offrir biens, honneurs, plaiſirs; s'il faut pour cela donner ſa vie, & livrer ſon ame, je renonce à

a *Tertull.*

tous les biens, à tous les honneurs, & à tous les plaiſirs du monde. Car à quoi toute la fortune du ſiecle, à quoi la plus brillante couronne me pourroit-elle alors ſervir ? *Non emo capite coronam.* C'eſt ainſi que parloit Tertullien, ou plûtôt, c'eſt ainſi que le fait parler le meilleur de ſes Commentateurs.

De-là, Chrêtiens, il eſt aiſé de reconnoître l'illuſion qui vous trompe, quand vous faites vôtre principale étude d'amaſſer, aux dépends de vôtre ſalut, des biens périſſables ; & que vous vous y appliquez avec tant d'ardeur & tant d'avidité. Je n'ai qu'une ame, diſoit ſaint Eucher ; mais j'ai deux vies ; la vie de l'ame, & celle du corps. La premiere ne finira jamais. L'autre finira bien-tôt. Là-deſſus ſi je conſulte la prudence, que doit-elle me dicter ? Ah ! que me ſervira d'avoir été puiſſant, riche, heureux ſur la terre, d'avoir tenu les rangs les plus honorables, & rempli les premieres places ; ſi tout à coup condamné à diſparoître, aprés

après m'être à peine montré un moment, je tombe de ce haut degré d'élevation dans un malheur éternel ? Au contraire, quand je me serois vû dans la vie presente réduit aux plus fâcheuses extremitez, méprisé, délaissé, persecuté, aurai-je lieu de plaindre mon sort, si de cette misere temporelle je passe à un bonheur qui n'aura point pour moi de terme.

Riches & pauvres, écoutez donc ce que je vais vous dire (c'est saint Augustin qui parle) [a] *Audite me divites, audite me pauperes.* Riches, qu'avez-vous, si vous ne possedez pas Dieu ? *Divites quid habetis, si Deum non habetis?* Pauvres, que n'avez vous pas, si vous possedez Dieu, & si vous devez éternellement le posseder ? *Pauperes, quid non habetis, si habetis Deum ?* A quoi devez-vous travailler davantage, qu'à acquerir ce souverain bien ? puisque sans lui vous n'avez rien, fussiez-vous d'ailleurs dans la plus abondante fortune du siecle : au lieu que

[a] *August.*

vous avez tout avec lui, n'y eût-il rien du reſte à attendre pour vous dans le monde ?

Je conclus cette ſeconde Partie par une penſée, dont je vous ai déja inſinué quelque choſe, & que je reprens. Je rapelle dans mon eſprit les ſaints myſteres d'un Dieu fait homme, dont nous devons celebrer dans peu de jours la naiſſance. De ſa Crêche, je le ſuis, pour ainſi dire, pas à pas juſques à ſa Croix. Quelle pauvreté! quels abaiſſemens! que de démarches, de courſes, de fatigues! que d'ignominies, de perſecutions, de ſouffrances! Pourquoi tout cela ? Pour vôtre ſalut, Chrétiens, & pour le mien. Le Dieu que nous adorons, a formé le monde d'une parole ; il le conſerve encore ſans peine ; il le gouverne ſans embarras. Mais quand il a voulu travailler au ſalut de l'homme, il s'eſt humilié & anéanti : il a prié, veillé, jeûné, pleuré, tremblé ; il s'eſt ſoûmis à la mort, & à la mort la plus cruelle. Toutefois quelle eſtime faiſons-nous d'une affaire, qu'un Dieu

a tant eſtimée ? Que voulons-nous qu'elle nous coûte à nous-mêmes ? quels ſoins, quelles veilles, quels jeûnes, quelles mortifications ? Lâches Chrétiens, confondons-nous devant Dieu. Ce Dieu tout-puiſſant s'eſt joüé en quelque ſorte, dans toutes les autres affaires : mais dans l'affaire de nôtre ſalut, il a ſué juſques à du ſang. Et nous, nous nous joüons dans cette grande affaire, tandis que nous nous conſumons en de vaines affaires, qui nous amuſent, que dis-je ? qui nous occupent tous entiers, & qui nous damnent ! Cependant y a-t'il d'autres affaires pour vous que celle du ſalut ? Ce n'eſt pas ſeulement vôtre affaire, vôtre importante affaire ; mais encore vôtre unique affaire. Je vais vous le montrer dans la troiſiéme Partie.

TROISIE'ME PARTIE.

Nous n'avons qu'une affaire au monde : c'eſt le ſalut. Cette propoſition ſe verifie en deux manieres. Premierement, le ſalut eſt, à pro-

prement parler, la ſeule affaire, dont Dieu nous ait donné le ſoin. Secondement, c'eſt auſſi, à le bien prendre, la ſeule affaire, qui merite par elle-même nos ſoins. Il ſemble que je rentre dans les mêmes penſées : mais je vais bien tôt, & en peu de mots, vous en faire connoître la difference.

Je vous ai dit d'abord, Chrétiens, que Dieu vous a tous chargez de l'affaire de vôtre ſalut. Je dis plus maintenant, & j'ajoûte que c'eſt proprement la ſeule affaire dont Dieu vous a chargez. Pourquoi ? C'eſt que le ſalut n'eſt pas ſeulement nôtre fin, ſelon le principe que j'ai établi en commençant ce diſcours, mais nôtre derniere fin. Or, la fin derniere, dit S. Thomas, eſt unique : elle conſiſte en quelque choſe de ſimple. En ſorte que tous les moyens particuliers, quoique pluſieurs en nombre & en eſpece, ſe réduiſent là ; comme les lignes de la circonference vont toutes aboutir à leur centre. Un Capitaine forme le ſiege d'une Place. Pour cela il faut

ouvrir la terre, poſter des troupes, battre des murailles. Voilà bien des affaires : cependant nous diſons qu'il n'en a qu'une; parce qu'il n'a qu'une fin, qui eſt la reduction de la Place qu'il attaque. Ceci eſt encore plus vrai dans l'affaire du ſalut; parce que c'eſt tellement la fin de toutes choſes, qu'on ne peut rien ſe propoſer au delà. Je ſçai qu'il y a dans le monde bien des emplois, tous differens; qu'il y a divers états, divers exercices. L'éducation des enfans, l'entretien d'une famille, les fonctions d'une Charge, ce ſont en aparence autant d'affaires. Toutefois ce n'en eſt qu'une; parce que tout cela dans le deſſein de Dieu, & dans l'intention même, ou actuelle, ou habituelle que nous devons tous avoir, n'a de raport qu'à un même terme, qui eſt le ſalut.

Auſſi eſt-il vrai, que le ſalut eſt la ſeule affaire qui ſoit digne par elle-même de nos ſoins. Toutes les autres dans leur ſuccés le plus heureux nous donnent des eſperances trop bornées, trop paſſageres, trop mê-

lées d'amertumes, trop peu proportionnées à la nobleſſe de nôtre eſtre. Ce ne ſont donc point de veritables affaires, auprés d'une affaire en quelque ſorte infinie, & telle que je vous l'ai déja repreſentée ; d'une affaire de tous les lieux, de tous les peuples, de toutes les conditions, de tous les âges, & comme quelques Peres l'appellent, de tous les ſiecles. *Negotium omnium ſæculorum.* Ce n'a point été aſſez de lui donner, pour ſon importance, le premier rang parmi les affaires des hommes. Les hommes n'en ont point d'autre que celle-là. Saint-Eucher le diſoit : Je ne ſuis en peine que d'une affaire ; tout le reſte aprés elle ne m'eſt rien. a *Unum mihi negotium eſt ; & præter illud nihil curo.* Il avoit bien raiſon de le dire ; puiſqu'il avoit apris de JESUS-CHRIST, qu'il n'y a qu'une choſe neceſſaire, & que c'eſt le ſalut. b *Porrò unum eſt neceſſarium.*

Le Fils de Dieu ne nous donne pas moins à connoître cette verité, par ſon exemple, que par ſes paro-

a *Eucher.* b *Luca. c.* 10.

les, puiſque tout ce qu'il a fait ſur la terre, & tout ce qu'il a ſouffert, il ne l'a ſouffert, il ne l'a fait, que pour nôtre ſalut. Prenez bien garde, que je ne vous dis plus ſeulement, comme je l'ai dit, qu'il a travaillé & qu'il a ſouffert pour nôtre ſalut; mais qu'il n'a travaillé que pour cela, qu'il n'a ſouffert que pour cela: qu'il a donc regardé le ſalut comme une affaire unique, & en comparaiſon de laquelle toutes les autres ne ſont rien. Non, mes Freres, ſi le Sauveur du monde s'eſt revêtu de nôtre chair, s'il a vêcu parmi les hommes, & s'il eſt mort; ce n'a été, ni pour nous enrichir, pour groſſir nos revenus, pour accroître nos heritages, pour rendre nos campagnes plus fertiles, & nos moiſſons plus abondantes; ni pour nous aggrandir, pour nous ouvrir le chemin aux dignitez & aux emplois, pour nous maintenir dans l'eſtime, dans la reputation, dans l'autorité, dans l'éclat; ni pour nous procurer les douceurs, les plaiſirs de la vie, & pour nous y faire un ſort tran-

quille & heureux : mais ç'a été pour nous ſauver. Point d'autre vûë que celle-là, par rapport à nous. L'ouvrage du ſalut de l'homme acompli, il ne lui reſtoit plus rien à faire ſur la terre. Tout étoit conſommé; parce que c'étoit le ſeul deſſein, pour lequel il avoit été envoyé, & qu'il ne s'étoit proposé lui-même nulle autre choſe.

Or delà quelle concluſion ? Que nous devons donc nous employer uniquement à l'affaire du ſalut. C'eſt trop peu, que de lui donner nos premiers ſoins, comme à nôtre premiere affaire : c'eſt trop peu que de lui donner nos plus grands ſoins, comme à nôtre plus grande affaire : j'ajoûte que nous lui devons donner tous nos ſoins, comme à nôtre unique affaire. Eſt-ce à dire qu'il faut abandonner toutes les autres affaires ? Non. Mais je veux ſeulement vous faire entendre, que toutes les affaires doivent être réferées au ſalut, & qu'il doit être le centre de toutes nos actions, & le motif prin-

cipal qui les anime & qui les ſanctifie.

Comme ce point eſt important, il eſt neceſſaire de vous le faire bien comprendre. Quand je dis que vous devez vous employer uniquement au ſoin de vôtre ſalut, je ne veux pas dire que vous ne devez plus penſer, ni à vôtre établiſſement temporel, ni à la conſervation de vos biens, ni à vôtre menage, à vôtre negoce, à vôtre emploi. Ce ſeroit renverſer toute l'œconomie du monde. Mais je prétends ſeulement que vous ne devez rien faire en cela, & pour cela, qu'en vûë du ſalut. Ainſi un Prince s'employe uniquement au ſoin de ſon ſalut, lors qu'il s'applique tellement au gouvernement de ſes Etats, qu'il ne ſe propoſe rien autre choſe, que d'executer les volontez du premier Maître, qui l'a fait monter ſur le Trône, & revêtu de l'autorité Royale, pour maintenir l'ordre & la diſcipline parmi ſes peuples. Un Magiſtrat s'employe uniquement au ſoin de ſon ſalut,

lors qu'il s'adonne tellement à diſpenſer la juſtice, qu'il n'a point d'autre but, que de remplir les deſſeins de Dieu, qui lui a mis le pouvoir en main, pour défendre l'innocence, & pour ſoûtenir le bon droit. Un negociant, un marchand s'employe uniquement au ſoin de ſon ſalut, lors qu'il vacque tellement à ſon commerce, qu'il n'a point d'autre deſir, que de ſe conformer au Seigneur, qui l'a placé dans une telle condition. Un pere & une mere s'employent uniquement au ſoin de leur ſalut, lorsqu'ils travaillent tellement dans leur domeſtique, qu'ils n'ont point d'autre motif dans leur travail, que de ſuivre la vocation du Ciel, & d'obéir aux loix de la Providence, qui veut les conduire par là, & les ſauver. J'en dis autant d'un homme d'épée, au milieu du tumulte & du bruit des armes; d'un homme d'affaire, parmi les embarras du ſiecle; d'un homme d'Egliſe, dans les fonctions de ſon miniſtere. Et c'eſt ce qui nous fait bien connoître nôtre folie, lors

que nous nous damnons par les mêmes choſes, à quoi Dieu a attaché nôtre prédeſtination & nôtre ſalut.

Je finis par le ſouhait de Moïſe. Il vous regarde, Chrétiens : & c'eſt un des vœux de mon cœur les plus ſinceres & les plus ardens. a *Utinam ſaperent, & intelligerent, ac noviſſima providerent !* O ſi les hommes ſçavoient bien ce qu'ils ont à faire dans la vie ! *Utinam ſaperent !* S'ils ne ſe contentoient pas là-deſſus d'une connoiſſanee generale & vague : mais s'ils en faiſoient le ſujet ordinaire de leurs reflexions, & de leurs plus profondes reflexions ! *Et intelligerent !* Si au lieu de s'attacher tant au preſent, ils prenoient bien garde à l'avenir ; à cet affreux avenir, s'ils y ſont reprouvez ; à cet heureux avenir, s'ils y ſont couronnez ; à cet avenir éternel, dont on ne revient point, & que les ſiecles ne termineront jamais ! *Ac noviſſima providerent !* Qu'ils ſeroient bien-tôt détrompez de toutes les fauſſes idées qui les joüent, & qui les perdent en

a *Deut. c. 32.*

les joüant & en les trompant. Il n'en a pas fallu davantage, pour convertir les pecheurs les plus endurcis. Il n'en faudroit pas davantage, pour vous toucher vous-même, mon cher auditeur, & pour vous inſpirer un ſoin tout nouveau de vôtre ſalut. *Utinam ſaperent, & intelligerent, ac noviſſima providerent!* Vous y penſerez : mais quand ? lors que la mort venant à ſeparer vôtre ame de vôtre corps, & que vous arrachant de ce monde pour vous faire paſſer à l'autre, vous n'appercevrez plus devant vous que ces deux termes, le ſalut, ou la damnation; que vous les verrez de prés, & que vous n'en pourrez plus détourner vos yeux. Vous y penſerez : mais quand ? lors que porté devant le Tribunal de Dieu, vous attendrez de lui vôtre ſort, ſes benedictions ou ſes anathêmes, ſes recompenſes ou ſes foudres ; & que vous connoîtrez par une épreuve ſenſible, de quelle conſequence il étoit pour vous de meriter l'un, & de vous garantir de l'autre. Vous y penſerez : mais

quand ?

quand ? helas ! peut-être lors que precipité dans l'Enfer, vous ſouffrirez au milieu des flâmes, & que vous apprendrez qu'il n'y a plus de ſalut pour vous. Ah ! mon cher Frere, ſera-t'il tems alors d'y penſer ? & quel deſeſpoir de n'y avoir pas pensé plûtôt ! Plus de ſalut ! C'étoit neanmoins mon affaire : c'étoit ma grande affaire : c'étoit mon unique affaire. Mon affaire ! & je l'ai oubliée, comme ſi ç'eût été l'affaire d'un autre. Ma grande affaire ! & je l'ai méprisée, comme ſi ç'eût été la moindre des affaires. Mon unique affaire ! & de toutes les affaires c'eſt la ſeule que j'ai abandonnée. Plus de ſalut ! Si je pouvois par tous les tourmens que j'endure, aprés un ſiecle, aprés des millions de ſiecles, reparer la perte que j'ai faite ; rien ne me coûteroit, & je ne croirois jamais racheter trop cher un bien, que je ne puis aſſez eſtimer. Hé ! il y a eu un tems, où je pouvois dans le cours de quelques années, dans le cours même d'un ſeul jour bien

employé, me l'aſſurer ! Plus de ſalut ! O illuſion ! ô renverſement ! J'amaſſois des treſors periſſables ; & j'ai perdu des richeſſes immortelles. J'étois idolâtre d'une gloire mondaine ; & j'ai perdu une gloire celeſte. Je voulois me faire un bonheur aparent ; & j'ai perdu la veritable felicité, qui m'étoit reſervée. Revenons-en toûjours, mes Freres, aux mêmes paroles, & au même ſentiment du ſaint Legiſlateur: *Utinam ſaperent, & intelligerent, ac noviſſima providerent* ! Aſſez, & trop de vûës, de deliberations, de conſeils, de meſures, de démarches, pour paroître dans le monde, & pour s'y diſtinguer, pour ſe faire une condition aiſée & opulente, pour accumuler fonds ſur fonds, pour ſoûtenir de groſſes dépenſes en ameublemens, en habillemens, en équipages, en divertiſſemens, en parties, en jeux. Voilà le premier, ou pour mieux dire, l'unique mobile, qui remuë tant de machines, qui fait joüer tant de reſſorts, qui

fait former tant d'entrepriſes, qui fait ſupporter tant de fatigues, qui fait eſſuyer tant de perils, qui fait traverſer tant de mers, qui fait aller, venir, mediter, veiller. Dieu, témoin de tant de mouvemens inutiles, & même nuiſibles, dont tout le fruit eſt de nous laſſer & de nous égarer; Dieu Createur, Dieu Sauveur des ames, qui en connoiſſez tout le prix, & qui les voyez ſe jetter en aveugles dans l'abîme; rompez, Seigneur, rompez le charme, qui nous ſeduit. Ouvrez les yeux à vôtre peuple, & faites-lui connoître ſes vrais interêts. Souvenez-vous que ce ſont des ames créées à vôtre Image, & faites pour vous. Ne permettez pas que l'ennemi vous enleve un heritage, que vous avez acheté ſi cher, & que vous avez tant cultivé. Achevez ce que vous avez commencé. Aidez-nous par vôtre grace à la conſommer nous-mêmes, cette œuvre ſi digne de vous, & qui nous importe tant. Que ce ſoit là toute nôtre ocupation

ſur la terre ; juſqu'à ce que nous ſoyons parvenus à la ſainte patrie, où vous nous appellez, & où nous conduiſe le Pere, le Fils, & le ſaint Eſprit.

ONZIE'ME PRE'TEXTE.

J'ai la Foi.

SERMON

SUR LA FOI.

Hæc cogitaverunt, & erraverunt : excœcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pecheurs ont pensé; & ils se sont trompez : car leur malice les a aveuglez. Dans la Sageſſe, chap. 2.

N'Estes-vous pas ſurpris, comme moi, Meſſieurs, de voir les deſordres, qui ſe répandent tous les jours, & qui regnent avec tant d'impunité dans le Chriſtianiſme ? Et n'aurois-je pas bien lieu de faire ici la même plainte que le Prophete, lorſque conſiderant Jeruſalem ſous l'image d'un corps languiſſant, &

malade, il s'écrioit, que depuis les pieds juſqu'à la tête il n'y avoit pas une partie qui fût ſaine ? [a] *A planta pedis uſque ad verticem non eſt in eo ſanitas.* Ne pouſſons pas la metaphore plus loin, & diſons ſans figure, que dans toutes les conditions, depuis les plus relevées juſques aux plus baſſes, nous ne voyons que des vices qui dominent, & des crimes qui ſe commettent. En voulez-vous ſçavoir la cauſe ? Voici, ce me ſemble, la plus commune : c'eſt qu'il n'y a preſque plus de Foi dans le monde ; ou pour parler plus juſte, c'eſt qu'on ſe flatte trop aiſément d'avoir la Foi, lors qu'on en a que l'aparence & le nom. Or le croyez-vous en effet, mon cher Auditeur, que vous l'ayez, cette Foi ſur laquelle vous appuyez vos eſperances, & qui devroit être le principe de vôtre ſalut ? Comprenez-vous bien ce que vous dites, quand vous tenez ce langage ſi ordinaire aux pecheurs ; Je ſuis Chrétien, & la Religion que je profeſſe eſt ſeure. Si j'étois eng-

[a] *Iſay. c. n. 6.*

gé dans les tenebres de l'idolâtrie ; il faudroit plaindre mon ſort : mais heureuſement j'ai été élevé dans le ſein de l'Egliſe ; je ſuis dans la bonne voye ; je n'ai rien à craindre. Pour moi, je vous répons ſans heſiter, que vous n'avez point la Foi. Vous ne l'avez, ni dans l'eſprit, ni dans le cœur, ni dans la memoire. En premier lieu, vous ne croyez point les veritez de la Foi. En ſecond lieu, vous n'aimez point les veritez de la Foi. En troiſiéme lieu, vous ne penſez point aux veritez de la Foi. Vous ne les croyez point : premiere eſpece d'infidélité, qui regarde l'eſprit. Vous ne les aimez point : ſeconde eſpece d'infidélité, qui regarde le cœur. Vous n'y penſez point : troiſiéme eſpece d'infidélité, (permettez-moi cette application) qui regarde la memoire. Ce ſeront auſſi les trois Parties de ce Diſcours. Je ne viens pas jetter le ſcrupule dans vos ames : mais je ne dois pas non plus ſouffrir, que vous demeuriez dans l'illuſion où vous êtes ; & il eſt neceſſaire de vous faire une fois con-

noître ce que c'eſt que d'être Chrétien. Implorons le ſecours du Ciel, par l'interceſſion de Marie. *Ave.*

Premiere Partie.

En conviendrez-vous avec moi, Meſſieurs? & n'eſt-ce point une propoſition trop hardie que j'avance, quand je dis, qu'outre les Impies déclarez, il y a dans la ſocieté même des fidéles, & au milieu de l'Egliſe, des gens qui ont les dehors de la Religion, qui entendent nos predications, qui aſſiſtent à nos ceremonies, qui profeſſent la même Foi que nous, & qui cependant ne l'ont pas? Je ne dis pas ſeulement, qu'ils n'ont pas cette Foi parfaite, qui opere la charité, comme parle S. Paul: mais je prétends qu'ils n'ont pas cette Foi ſimple & priſe en elle-même, qui conſiſte préciſément à croire les veritez Chrétiennes, & qui nous diſtingue des Athées, & des Idolâtres. Je ne le dirois pas avec une telle aſſeurance, ſi je n'en avois S. Auguſtin pour garant, &

si je n'étois fondé sur des preuves solides & convaincantes.

Je ne veux d'abord que la regle du bon sens. Comment puis-je penser que des gens ont la Foi, lors que je les vois dans toute la conduite de leur vie n'avoir nul égard à ce que la Foi nous enseigne ? Le Ciel n'est pas un bien si peu estimable, qu'on ne travaillât à l'acquerir, si l'on étoit bien persuadé, comme la Foi nous l'aprend, qu'il y a en effet une éternité bien-heureuse, que Dieu destine à ceux qui l'auront meritée. L'Enfer n'est pas un mal si peu à craindre, qu'on ne fist tous ses efforts pour l'éviter, si l'on étoit bien persuadé, comme la Foi nous le fait connoître, qu'il y a un feu éternel, que la justice divine a allumé, pour être l'instrument de ses vengeances, & où brûleront ceux qui n'auront pas pris les soins necessaires pour s'en preserver. Quand donc vous prenez si peu de précautions pour l'avenir, & que vous exposez si aisément vôtre salut ; quand vous en-

trez de vous-même dans la voye de perdition, & que vous y demeurez tranquillement, malgré tous les avis qu'on peut vous donner, & toutes les instances qu'on vous peut faire; la consequence que je tire de-là, c'est que vous ne croyez point d'autre vie que celle-ci; que vous regardez comme des inventions humaines tout ce que nous vous disons des jugemens de Dieu, de ses promesses, & de ses menaces, de ses recompenses & de ses châtimens; que si vous ne parlez pas ouvertement comme l'Impie, vous pensez interieurement comme lui; ou du moins que vous doutez, & que ce doute éteint toutes les lumieres de vôtre Foi, & vous rend absolument incredule. C'est pourquoi l'Apôtre saint Jean ne demandoit point aux premiers fidéles un plus sensible témoignage de leur Foi, que leurs œuvres. Mes Freres, on connoîtra si vous êtes Chrêtiens. A quoi? Si vous gardez bien les Commandemens de Dieu. a *In hoc scimus quo-*

a 1. *Joan.* 2.

riam cognovimus eum, ſi mandata ejus obſervemus. Soyez humbles, ſoûmis, détachez, charitables, vigilans. Fuyez tout ce qui peut en quelque maniere que ce ſoit vous attirer la haine du Ciel. Adonnez-vous à tous les exercices de pieté, qui peuvent vous aprocher de Dieu, & vous maintenir dans ſa grace. Alors je jugerai que la Foi eſt vivante en vous, & que vous vivez vous-même de la Foi. Mais tandis que je vous verrai dans des plaiſirs que la Loi défend, & dans de criminelles habitudes, tout ocupez des ſoins de la terre, & uniquement atachez aux biens temporels; n'ayant d'égard qu'au preſent, & ne portant jamais vos vûës, ni vos deſirs au delà des objets viſibles, qui frappent vos ſens; ne faiſant nulle reflexion à ce que deviendra vôtre ame, quand vôtre corps que vous idolâtrez ſera détruit par la mort; & ne prenant ſur cela aucunes meſures: tandis que vous en ſerez là; je vous mettrai au rang des infidéles, & je vous confondrai

avec les Payens; parce que dans toutes vos actions vous ne montrez pas plus qu'eux de Religion & de Chriſtianiſme. Quand un arbre ne profite plus, & qu'il ne produit, ni feüilles, ni fruits, on dit que la ſeve eſt toute deſſechée : quand un corps demeure ſans reſpiration, & ſans mouvement, on connoît qu'il n'y a plus de principe de vie qui l'anime : & quand un Chrêtien n'agit plus, & ne ſe conduit plus par la Foi, on a lieu de conclure qu'il a laiſſé mourir ce germe ſacré, & qu'il n'eſt plus éclairé de la verité. Car il y a, ſelon ſaint Auguſtin, une telle dépendance, & une liaiſon ſi étroite entre la Foi & les bonnes œuvres, que l'un ne peut preſque ſubſiſter, dés que l'autre manque. Point de Foi : donc point de bonnes œuvres. Mais auſſi point de bonnes œuvres : donc communément point de Foi.

Saint Jean Chryſoſtome uſe là-deſſus d'une comparaiſon, qu'il a tirée de l'Evangile. Il dit que la

Foi

Foi eſt comme la lampe, & les bonnes œuvres comme l'huile. C'eſt Dieu qui nous donne la Foi, ſuivant cette parole de David ; a *Quoniam tu illuminas lucernam meam.* Mais pour conſerver ce don precieux, il faut de bonnes œuvres. Tellement qu'il eſt tres-difficile que la foi ne s'éclipſe pas bien-tôt, faute de bonnes œuvres : de même que la lampe ne peut pas éclairer long-tems, dés que l'huile, dont elle ſe nourriſſoit, eſt conſumée.

C'eſt de quoi les exemples étoient communs dés le tems de ſaint Gregoire : & la maniere dont il en parle, nous doit bien faire tous trembler. b *Divino ſæpe judicio contingit, ut per hoc quòd quis nequiter vivit, perdat quod ſalubriter credit.* Il arrive ſouvent, par un jugement exprés de Dieu, qu'un homme qui vit mal, & qui en vivant de la ſorte, perd la charité, perd auſſi peu à peu la foi, qui devoit être pour lui la ſource de tous les biens. Et c'eſt ainſi, ajoûte ce grand Pape, que s'accom-

a *Pſ.* 17. b *Greg.*

plit l'arrêt du Prophete Royal : a *Exinanite, exinanite uſque ad fundamentum.* Le fondement du Chriſtianiſme, c'eſt la Foi. Oſtez la Foi, toute la Religion eſt détruite & anéantie. Sentez-vous bien, mes Freres, la force de ces paroles? Voulez-vous les repaſſer encore un moment avec moi ? Elles ſont d'autant plus terribles, qu'elles ſont veritables. Saint Gregoire ne dit pas preciſément, que c'eſt en raillant de la Religion, en formant des doutes ſur les veritez Chrétiennes, en les voulant trop aprofondir par une curioſité temeraire, qu'on vient à perdre la Foi; mais que c'eſt par une vie dereglée & crimineile : *Per hoc quòd quis nequiter vivit.* Il ne dit pas ſeulement, que c'eſt un effet naturel de ce dereglement de vie : mais il ajoûte que Dieu s'en mêle, & que c'eſt une vengeance du Ciel : *Divino judicio.* Enfin, il n'en parle pas comme d'un châtiment rare, & peu ordinaire : mais il nous fait entendre que c'eſt le ſort de la plûpart

a *Pſal.* 136.

des pecheurs : & comme il n'y en eût jamais plus que dans nôtre ſiecle, il s'enſuit, par une triſte conſequence, qu'il n'y eût jamais moins de foi : *Sæpè contingit ut perdat quod ſalubriter credit.*

C'eſt donc de-là que vient cette malheureuſe liberté avec laquelle on commet preſentement le crime, & cette aveugle obſtination qui nous y attache. Car je reprends mon premier raiſonnement ; ou plûtôt c'eſt celui de ſaint Cyprien. Il eſt ſolide, & je n'y puis trop revenir. Si une mauvaiſe conſcience croyoit des peines, qui ne finiront jamais ; elle les craindroit : a *Æterna tormenta conſcientia mala ſi crederet, metueret.* Si on les craignoit ; on chercheroit les moyens neceſſaires pour s'en garentir, *caveret* : & ſi on les cherchoit de bonne foi ; on les trouveroit, & l'on ne ſe jetteroit pas comme l'on fait dans le precipice, *vitaret.* Mais on y tombe, parce qu'on s'expoſe volontairement au danger : ou s'y expoſe, parce qu'on ne le

a *Cypr.*

craint pas : on ne le craint pas, parce qu'on ne le connoît pas: enfin on ne le connoît pas, parce qu'on ne le croît pas. Ah ! vous le reconnoissez vous-mêmes, mes Freres, & vous le dites tous les jours, qu'il n'y a point de foi dans le monde. Quand nous voulons vous ramener à Dieu, & que nous nous servons pour cela de tous les motifs, que l'Evangile nous fournit : quand nous vous demandons, comment un cœur peut tenir contre des veritez si fortes & si pressantes ; C'est qu'on n'en est pas bien convaincu, repondez-vous, ou qu'on ne les croît qu'imparfaitement. Or, croire imparfaitement, c'est ne point croire du tout.

Dans cet état, on est bien éloigné de cette plenitude de Foi, & de cette fermeté, qui fait le caractere du Chrétien, & que demandoit l'Apôtre aux premiers fidéles. [a] *Accedamus cum vero corde in plenitudine fidei.* Combien voyons-nous de ces demi-Chrétiens, qui se soumettent à certains articles, & qui osent en

[a] *Hebr.* 10.

conteſter d'autres? qui reçoivent avec reſpect les veritez ſpéculatives de la Foi, mais qui en rejettent les veritez pratiques? Combien trouvons-nous de ces indifferens, qui ne ſont de nul parti, & qui nous diſent de ſang froid, qu'ils ne condamnent perſonne; qu'ils laiſſent à chacun le pouvoir de croire ce qu'il lui plaît: mais que pour eux ils ne ſçavent ni que nier, ni que croire, & que c'eſt une queſtion où ils n'entrent point? Combien découvrons-nous de ces Athées ſecrets & inconnus, qui ne veulent pas ſe déclarer; mais qui dans leurs diſcours & dans leurs termes étudiez, ne nous font que trop entrevoir le poiſon qu'ils cachent, & qu'ils voudroient faire gliſſer dans les eſprits? Combien y a-t'il même de ces eſprits forts, de ces libertins de profeſſion, qui aprés avoir levé le maſque, & ſecoüé le joug de la Foi, ne gardent plus nulles meſures; qui raiſonnent, qui décident à leur gré; qui font le procez à tout ce que l'Antiquité a eû de plus ſçavans hommes, & qui met-

tent le comble à ce libertinage d'eſprit, par un pareil libertinage de mœurs ?

Le dirai-je : helas ! Hé quelle décadence dans le Chriſtianiſme ! Voilà ce qui fait une aſſez grande partie des Villes, des Provinces, & des Royaumes les plus Chrétiens. En êtes-vous là, mon cher Auditeur, ou n'y ſerez-vous pas bien-tôt ? Si le Fils de Dieu revenoit ſur la terre, y trouveroit-il la Foi qu'il y avoit aportée ? le penſez-vous ? [a] *Putas, inveniet Fidem in terrâ ?* Heureux ſiecle de l'Egliſe naiſſante, n'étoit-elle reſervée que pour vous, cette Foi humble, qui ſoûmet la raiſon, & qui en reprime toutes les revoltes ? cette Foi univerſelle, qui ne diſtingue rien, & qui embraſſe ſans partage tout ce que lui preſente la revelation Divine ? cette Foi vigilante, qui cherche à s'inſtruire & à connoître la verité, ſans aller neanmoins juſqu'à une curioſité préſomptueuſe ? cette Foi inébranlable, que les plus ſombres nuages ne

[a] *Luc.* 18.

troublent point, ou qui malgré les troubles involontaires, qui peuvent naître, & qui naiſſent quelquefois dans les eſprits même les plus dociles, s'en tient toûjours au même point de certitude ? cette Foi animée, qui regle, qui ſoutient, qui vivifie les vertus ?

Qu'eſt-ce que la Foi de nôtre ſiecle ? Pour reſoudre cette difficulté, il faut conſiderer la Foi en trois manieres : dans ſon eſtre, dans ſon operation, & dans ſon aparence exterieure. Dans ſon eſtre, elle doit être vivante ; dans ſon operation, elle doit être agiſſante ; & dans ſon aparence exterieure, elle doit être exemplaire & édifiante. Mais quelle eſt maintenant vôtre Foi ? S'il en reſte encore quelques veſtiges parmi nous, ce n'eſt plus qu'une Foi morte, & ſans vie, une Foi ſterile & ſans action, une Foi ſcandaleuſe & ſans édification. Foi morte & ſans vie, du moins Foi mourante, & ſur le point de ſa ruïne. Vivre, ſelon les Philoſophes, c'eſt agir par un principe interieur. Par conſequent,

vivre, ſelon la Foi, c'eſt agir par le Saint-Eſprit, qui la donne, & qui ſe repand dans nos ames. Mais les Chrétiens, tels que nous les voyons preſentement, vivent-ils par le ſaint Eſprit? Foi ſterile & ſans action. Quand il n'eſt queſtion de rien autre choſe que de parler, on trouve toûjours aſſez de Chrétiens: mais dés qu'il faut mettre la main à l'œuvre; ce que l'on a confeſſé de bouche, dit l'Apôtre S. Jude, on le détruit, & l'on y renonce dans la pratique. Foi ſcandaleuſe & ſans édification. Pluſieurs ne voudroient pas paroître aux Autels des faux Dieux avec les Payens, ou dans les Temples des Heretiques: mais cependant on ſe comporte comme ceux qui s'y aſſemblent. On fait gloire d'être au deſſus de tout, de mépriſer tout. Paſſons plus avant. Infidelité de l'eſprit; on ne croit point les veritez de la Foi. Infidélité du cœur; on n'aime point les veritez de la Foi. C'eſt la ſeconde Partie.

SECONDE PARTIE.

La verité eſt comme une Reine, dit Tertullien ; & c'eſt dans le Ciel qu'elle a établi ſon Trône. Il n'y a point de domination plus noble, ni plus étenduë que la ſienne. Les plus ſublimes intelligences en relevent, & toutes les creatures raiſonnables lui doivent hommage. Cependant quand elle eſt ſur la terre, ajoûte le même Pere, il ſemble qu'elle ſoit hors de ſon empire ; & elle éprouve bien-tôt, par les mauvais traitemens qu'elle y reçoit, qu'elle y eſt comme étrangere. [a] *Scit ſe peregrinam in terris.* Quand j'examine pourquoi, & comment elle devient l'objet de nôtre haine ; je remarque, aprés le Docteur Angelique S. Thomas, que ce n'eſt pas precisément en elle-même, & en general, qu'elle nous eſt odieuſe ; mais en certains ſujets particuliers, où elle nous gêne, & où elle s'opoſe à nos inclinations. Nous la haïſſons premierement, en Dieu ;

[a] *Tertul.*

ſecondement, en nous-mêmes ; troiſiémement, dans les autres. En Dieu c'eſt une Loi, & une Loi invariable & éternelle. En nous même, c'eſt un témoin, & un témoin domeſtique, & toûjours preſent. Dans les autres, c'eſt un cenſeur ſevere, & éclairé. Nous ne voulons point de cette Loi, qui nous gouverne : nous ne voulons point de ce témoin, qui nous accuſe : & nous ne voulons point de ce cenſeur, qui nous corrige. Nous cherchons donc à la détruire : & c'eſt en cela que conſiſte l'infidélité du cœur.

Nous la voulons détruire en Dieu. C'eſt un ſentiment naturel au pecheur, de vouloir abolir la Loi, qui lui eſt contraire, & qui le gêne dans ſes plaiſirs. Il voudroit qu'il n'y eût point de Maître ; parce qu'il voudroit qu'il n'y eût point de Juge. Et c'eſt en ce ſens que le Fils de Dieu a dit, que quiconque fait mal, hait la lumiere. a *Qui malè agit, odit lucem.* Jesus-Christ ne veut pas ſeulement dire, que quiconque commet le peché, cherche la ſolitude,

a *Joan.* 3.

& voudroit ſe cacher dans les tenebres; mais encore qu'il haït cette lumiere éternelle, qui éclaire ſes actions, & qui entre malgré lui dans le fond de ſa conſcience, pour en découvrir toute la corruption. Haine inefficace; mais qui rend neanmoins le pecheur coupable à l'égard de Dieu de l'attentat le plus criminel: ſuivant ce principe de S. Jean, que celui qui haït ſon frere, en eſt homicide; parce que la haine eſt une eſpece de meurtre. a *Qui odit fratrem ſuum, homicida eſt.*

Que fait donc l'impie? que dit-il? Il porte ſon audace juſqu'à la Majeſté divine: il l'ataque, la blaſphéme, & ſans heſiter il prononce qu'il n'y a point de Dieu. b *Dixit inſipiens, Non eſt Deus.* Mais comment eſt-ce qu'il le dit? C'eſt dans ſon cœur, pourſuit le Prophete Royal, c *In corde ſuo.* Ce n'eſt pas ſa raiſon qui le dit. Elle ne pourroit là-deſſus ſe démentir elle-même. Mais c'eſt la paſſion qui parle, c'eſt le cœur, un cœur aveuglé par la convoitiſe, un

a 1. *Joan.* 3. b 13. *Pſal.* c *Ibid.*

cœur dominé par l'habitude, un cœur eſclave de ſes apetits, un cœur tout ſenſuel, un cœur idolâtre. C'eſt dans ces diſpoſitions que le pecheur refuſe de ſe ſoûmettre à un premier eſtre, de l'adorer, de le ſervir. S'il n'en peut pas tout-à-fait perdre l'idée; il vit au moins comme s'il l'avoit abſolument perduë; & deſormais il n'y a plus pour lui, ni de Foi, ni de Loi. En voulez-vous une figure bien ſenſible? Je la trouve dans l'Ecriture. Moïſe décendoit de la Montagne, portant les Tables où étoient écrits les Commandemens de Dieu. Cependant un grand bruit s'éleve parmi le peuple: & le ſaint Legiſlateur ſurpris, prête l'oreille, s'avance, examine. Il voit les Iſraëlites proſternez devant un veau d'or; & tout-à-coup tranſporté de zéle, il jette les Tables par terre, & les met en pieces. Pourquoi les briſer de la ſorte? & que n'alloit-il les preſenter à ce Peuple infidéle, pour le faire rentrer dans le devoir, ou pour le confondre? Ah! c'eſt qu'il ne falloit plus de Tables, plus de Loi, depuis

puis qu'on en étoit venu à l'idolâtrie : & Moïſe ſçavoit combien le pecheur eſt opposé à la verité, & combien il y a de peine à la lui faire recevoir. Premierement, elle le choque en Dieu ; il l'y combat. Secondement, elle le bleſſe en lui-même ; & il l'y étouffe, ou l'y corrompt.

La verité n'eſt pas ſeulement en Dieu : mais nous la portons encore au dedans de nous-mêmes. Elle eſt en Dieu par eſſence, & dans nous par communication : ou ſi vous voulez, elle eſt en Dieu, comme dans ſa ſource ; & en nous, comme dans des vaiſſeaux, où Dieu l'a fait couler. C'eſt ſur tout par la Foi que Dieu répand la grace au fond de nos ames ; afin qu'elle guide nos pas, & qu'elle nous conduiſe, ſi nous voulons ſuivre ſes lumieres ; ou qu'elle nous accuſe interieurement, ſi nous refuſons de marcher dans le chemin qu'elle nous marque. Témoin importun au pecheur ; accuſateur, qui ſe fait trop entendre. Elle reveille malgré lui dans ſon cœur les premieres ſemences du Chriſtianiſme,

qu'elle y a jettées. Elle lui oppoſe la pureté de la Foi, l'excellence de ſes devoirs, la fin de ſes plaiſirs, la ſeverité de la Juſtice divine. C'eſt un miroir fidéle, où il ſe voit tel qu'il eſt. Les Peres nous expliquent ce qu'il fait alors, par une comparaiſon bien naturelle. Ils diſent que le pecheur imite ces femmes mondaines, entêtées d'elles-mêmes, & à qui cependant la nature n'a pas donné en partage la beauté. Ou bien elles ne ſe regardent jamais dans le miroir; afin de n'avoir pas le chagrin de voir les défauts de leur viſage: ou ſi quelquefois la neceſſité les oblige à s'approcher de la glace du miroir, pour le conſulter; tout ce qu'elles obſervent en elles de défectueux, elles l'attribuent à la glace même, quelles prétendent être mauvaiſe & infidéle: ou ſi elles ſe trouvent enfin forcées de reconnoître leur difformité; elles ont recours à l'artifice, elles ſe déguiſent, elles prennent de fauſſes couleurs, & ſous mille ornemens étrangers, dont elles ſe parent, elles ſe don-

nent une bonne grace empruntée.

Que ne pouvez-vous, mon cher Auditeur, parler ici ſans prévention, & nous dire de quelle ſorte vous avez coûtume de recevoir les reproches de vôtre Foi? comment vous les repouſſez, quand elle vous preſſe, & qu'elle vient à s'opoſer à vos deſirs? D'abord on détourne les yeux, pour ne point voir la verité, qui ſe preſente. Mais ſi elle devient trop incommode, ſi elle agit trop fortement; c'eſt alors que l'on éclate, & que l'on penſe à ſecoüer le joug. On s'en prend à elle même; on en raille, on s'en divertit, on l'examine avec malignité, & dans cette diſpoſition on ne manque point de trouver bien-tôt ce que l'on cherche, c'eſt-à dire, de vains ſujets de recrimination, ſi je puis ainſi parler, & de fauſſes difficultez à former. Sur tout on l'accuſe de porter trop loin les choſes, & d'aller juſqu'à une rigueur outrée. Enfin, par une ſuite infaillible, on ſe trompe, on s'aveugle peu à peu ſoi-même; on imagine mille raiſons ſpecieuſes.

clairement les choſes, que celle-ci force malgré moi mon eſprit à ſe rendre; au lieu que je ne crois ce que la Foi me propoſe, que parce que je le veux croire. Quand donc la volonté ſe trouve mal diſpoſée à l'égard de la Foi, & qu'elle donne même une impreſſion toute contraire à l'eſprit; il s'enſuit infailliblement de-là, que l'eſprit ſe pervertit avec le cœur, & qu'il juge, qu'il penſe, non pas comme il doit, mais comme la paſſion le fait penſer, & le fait juger.

Deux exemples de l'Ecriture confirment ce que je dis. Moïſe & Joſué s'étoient éloignez du camp, & s'entretenoient enſemble; lorſque tout à coup ils entendirent des cris confus, dont ils ne pouvoient ſçavoir la cauſe. Cependant chacun en jugea ſelon ſon inclination. Joſué crût que c'étoit une allarme, & que les Iſraëlites étoient aux mains avec l'ennemi. Moïſe dit, que c'étoient des chants d'allegreſſe, & que le peuple ſe rejoüiſſoit. Joſué crût que

c'étoit un combat ; parce qu'il aimoit la guerre, & qu'il ſe plaiſoit à donner des batailles. Moïſe dit, que c'étoient des Cantiques de joye ; parce qu'il étoit d'un naturel paiſible & doux, & qu'il prenoit plaiſir à entendre chanter les loüanges du Seigneur. Tant le cœur a d'empire ſur nous, & nous perſuade tout ce qu'il veut.

En voici une nouvelle preuve, plus propre encore à mon ſujet. JESUS-CHRIST avoit gueri un aveugle né, & il lui venoit de rendre la vûë. Les Juifs en furent ſurpris, eux qui l'avoient rencontré à la porte du Temple, qui cent fois lui avoient donné l'aumône, & qui ſçavoient qu'il ne voyoit point. Toutefois aveuglez eux-mêmes par l'envie qui les anime contre le Fils de Dieu, les Phariſiens ne peuvent croire le miracle, dont ils ſont témoins. [a] *Non crediderunt*. On apelle cet homme : on fait venir ſes parens ; on les interroge : tous depoſent la verité.

[a] *Joan. 9.*

Mais quelle concluſion? Point d'autre de la part des ennemis du Sauveur du monde, que des menaces contre ce pauvre, qui publie trop hautement, à la gloire de ſon bienfacteur, le bien-fait qu'il a reçû : point d'autre, que des reproches & des injures. a *Maledixerunt ergo ei .... & ejecerunt eum foras.*

Voilà ce qui arrive tous les jours. C'eſt ainſi, diſoit l'Apôtre, que les Philoſophes, ces faux ſages du monde, livrez à leurs paſſions brutales, & à leurs deſirs dereglez, ſe ſont plongez en mille abominations, ne voulant point connoître la verité, qui ſe découvroit à eux par les ſignes les plus viſibles, & tombant dans un ſens reprouvé, auquel Dieu les avoit abandonnez. C'eſt ainſi que les pecheurs, eſclaves de leurs habitudes vicieuſes, aiment mieux renoncer à leur Foi, que de quitter leur peché. Quand, pour ſortir d'une incertitude cruelle, qui leur cauſe mille troubles, ils viennent enfin à dé-

a *Ibid.*

liberer en eux-mêmes, & à raiſonner ſur le chois qu'ils ont à faire; la paſſion l'emporte bien-tôt, & leur fait franchir le pas. Ce ne ſont point là des diſcours vagues, & ſans fondement. Le monde eſt plein de politiques, qui, à l'exemple de Pilate, ſont prêts à ſacrifier pour Céſar, c'eſt-à-dire, pour leur fortune, JESUS-CHRIST & l'Evangile. Et je puis dire, que c'eſt-là la diſpoſition de tant de riches intereſſez, qui, aprés s'être engagez en des partis injuſtes & illicites, ne peuvent ſe réſoudre à rendre ce qui ne leur apartient pas: de tant d'adulteres, qui, aprés être entrez en de honteux commerces, y veulent perſeverer juſqu'à la mort: de tant d'autres, ou que la vengeance tranſporte, ou que l'ambition anime, & que la Religion ne pourroit pas arrêter un moment dans la pourſuite de leurs deſſeins criminels.

Ce ne ſont, dites-vous, que les deſeſperez, qui portent les choſes à ces extremitez. Mais combien y en

a-t'il de ces deſeſperez ? N'avons-nous pas vû des Royaumes entiers tomber par là dans une apoſtaſie, dont nous avons ſi long-tems gémi devant Dieu, & dont nous gemirons encore durant de longues années? L'Egliſe n'a-t'elle pas ainſi perdu des Provinces, des Empires, que le Schiſme & l'Hereſie lui ont arrachez? N'allons point trop loin chercher des exemples. Helas! l'Angleterre ſeroit ſoûmiſe aux mêmes Chefs que nous ; ſi l'amour du plaiſir n'avoit point commencé à lui inſpirer l'eſprit de révolte. Ce ſeroit toûjours le champ du Seigneur, & un champ enrichi de la plus abondante moiſſon. Ce ſeroit toûjours la terre des Saints. Jamais, ni l'Allemagne, ni la France, n'auroient vû naître dans leur ſein ces guerres inteſtines, que l'erreur y a excitées ; ſi le dépit, l'envie, la molleſſe, & la corruption des mœurs n'avoient pas fait des Hereſiarques. Et pour en venir à des preuves moins generales, un million de libertins changeroient

tout à coup de langage, reſpecteroient la Religion, & ſe rendroient dociles & ſoûmis à ſes oracles ; ſi elle ceſſoit de contredire la paſſion qui les domine, ou que la paſſion commençât à déchoir de ſon empire tyrannique. Mais le cœur eſt pris: tout le mal vient de là. Parlez leur; tâchez de les ramener : ils haïſſent la verité dans Dieu: ils ne ſçauroient la ſouffrir dans eux-mêmes : & ils ne peuvent encore, en troiſiéme lieu, la recevoir des autres. Ils tourneront en railleries toutes vos paroles ; ils vous regarderont comme un importun ; ils vous traiteront d'eſprit foible. Vous même, Seigneur, vous ne ſerez pas mieux écouté, ſi vous voulez vous faire entendre à eux, & les apeller par vôtre grace. Et voilà, mon Dieu, ce qui vous engage ſouvent à vous retirer, à vous taire, à les laiſſer dans une nuit profonde, & dans d'affreuſes tenebres, d'où ils ne ſortent jamais. Achevons. Infidelité de l'eſprit ; on ne croit pas les veritez de

la Foi, Infidelité du cœur ; on n'aime pas les veritez de la Foi. Enfin, infidélité même (ſouffrez toûjours cette maniere de parler) infidélité qui regarde la memoire: je veux dire, qu'au moins on ne penſe point aſſez aux veritez de la Foi. C'eſt la troiſiéme Partie.

TROISIE'ME PARTIE.

Il n'y a rien de plus efficace pour aimer & pour ſoûtenir nôtre ferveur dans les voyes du ſalut, que la penſée & le ſouvenir des veritez de la Foi : mais je puis dire auſſi, que la Foi ſans la reflexion demeure abſolument inutile. Car elle n'a d'effet, qu'autant qu'elle remue, & qu'elle excite le cœur: elle n'excite le cœur, qu'autant qu'elle éclaire l'eſprit : & l'eſprit enfin eût-il les plus belles connoiſſances, dés qu'il les oublie, il n'en reçoit pas plus d'impreſſion, que s'il les avoit tout-à-fait perduës, ou qu'elles ne lui euſſent jamais été communiquées.

Tertullien comparoit la Foi à ces

verres, qui rapprochent les objets éloignez. Elle rappelle le passé ; elle previent l'avenir ; elle nous rend present, & ce qui n'est plus, & ce qui n'est pas encore. Elle nous retrace la memoire des actions, & des souffrances de JESUS-CHRIST : elle nous remet devant les yeux ses miracles, ses mysteres, sa vie, sa Passion, sa mort. Elle nous fait voir par avance les Jugemens de Dieu. Elle nous ouvre tout à la fois, & le Paradis, & l'Enfer. Elle fait, pour ainsi dire, décendre l'un, & monter l'autre dessus la terre, pour les exposer de plus prés à nôtre vûë. Quand nous arrêtons nos regards sur ces grands objets, quels sentimens naissent dans nos ames ! quelle confiance en la misericorde de Dieu ! quelle crainte de sa justice ! quelle haine du peché ! quel amour de la vertu ! C'est pour cela que les Peres, & les Maîtres de la vie Chrétienne nous exhortent tant à avoir continuellement dans l'esprit les principes & les maximes de la Foi. Et c'est encore la raison

pourquoi

pourquoi Salomon nous donne cet avis ſi important : Souvenez-vous des fins dernieres à quoi vous êtes reſervez, & vous ne pecherez jamais. a *Memorare noviſſima tua, & in æternum non peccabis.*

Comment ne pecherai-je plus alors ? C'eſt que l'attachement aux biens ſenſibles du monde eſt la ſource de tous les pechez des hommes. Or, quand on penſe ſouvent qu'il faut mourir, qu'il faut paroître devant Dieu, & lui rendre compte ; qu'il y a des peines éternelles à craindre, & au contraire, une éternité bien-heureuſe à eſperer ; on aprend bien-tôt à mépriſer les choſes preſentes & viſibles, pour ne s'ocuper que des choſes futures, & des biens inviſibles de l'autre vie. Mais que faiſons-nous ? Nous imitons, dit S. Jean Chryſoſtome, ces criminels, qui ſçavent bien qu'ils ne peuvent éviter le ſuplice qui leur eſt dû, s'ils ſont ſurpris ; mais qui en perdent volontiers l'idée, & qui l'oublient. Nous ſçavons aſſez ce qu'il faut ſça-

a *Eccl.* 7.

voir: mais tout ce que nous ſçavons, nous le laiſſons paſſer, ſans l'apercevoir ; & par là nous ne profitons pas plus de nôtre Foi, que d'un treſor caché dans la terre que nous ne voyons, ni ne connoiſſons pas, & que nous ne voulons, ni chercher, ni découvrir.

J'aurois donc bien lieu de faire ici la même plainte, que faiſoit autrefois le Prophete : a *Deſolatione deſolata eſt terra ; quia nullus eſt qui recogitet corde.* Je jette les yeux dans toute l'étenduë du Chriſtianiſme ; & par tout je ne vois que deſolation. Preſque plus de Chrêtiens juſqu'au milieu de l'Egliſe de JESUS-CHRIST! Je dis de vrais Chrêtiens ! Ni aſſiduité à la priere, ni frequentation des Sacremens, ni pratique de bonnes œuvres, ni viſite des Priſons, des Hôpitaux, ni attention à la parole de Dieu, ni pardon des injures, ni paix, ni union des cœurs, ni bonne foi dans le commerce, ni juſtice dans le barreau, ni modeſtie parmi le ſexe, ni retenuë juſques aux pieds

a *Jerem.* 12.

des Autels. Au contraire, pareſſe, langueur, oubli de Dieu & du ſalut; dureté envers les pauvres, amour de ſoi-même, vengeances, émulations ſecretes, guerres inteſtines, diviſions, procez, injuſtices, licence effrenée dans les paroles, dans les actions, attachement au monde, aux biens du monde, aux plaiſirs du monde, vie molle, vie diſſipée, vie libertine & voluptueuſe: voilà où nous en ſommes réduits; voilà les Chrétiens de ce ſiecle. J'en cherche la cauſe, & je l'ai bien-tôt trouvée: c'eſt celle que nous marque le Prophete: c'eſt que perſonne ne reflechit; que perſonne ne s'applique à conſiderer les veritez de la Foi: *Quia nullus eſt qui recogitet.* On penſe à toute autre choſe. Un pere penſe à ſes affaires, une mere à ſon menage, un jeune homme à ſes intrigues, une jeune perſonne à ſes ajuſtemens; un Prince penſe à ſon Etat, un Miniſtre à ſon miniſtere, un Courtiſan à ſa fortune, un Juge à ſes arrêts, un Sçavant à ſon étude, un Ouvrier à ſon travail: mais perſonne, ou preſque

perſonne ne penſe qu'il y a un Dieu, & qu'il veut être ſervi ; qu'il le merite, & qu'il le demande : que c'eſt un Juge également ſevere & liberal ; ſevere, qu'il faut donc craindre ſes châtimens ; liberal, qu'il faut donc travailler à ſe rendre digne de ſes recompenſes : qu'il faut mourir, & mourir bien-tôt, & en mourant, quitter tout, perdre tout : qu'il n'y a qu'une ſeule affaire importante, & que cette importante affaire, c'eſt le ſalut : que la plus grande perte que l'homme puiſſe faire, c'eſt la perte de ſon ame, qu'elle eſt irreparable & ſans reſſource. On ne penſe point à tout cela ; [a] *Quia nullus eſt qui recogitet corde.* Ou ſi l'on y penſe, ce n'eſt point de cœur, ſelon le mot du Prophete ; [b] *Quia nullus eſt qui recogitet corde.* C'eſt-à-dire, qu'on n'y penſe point aſſez meurement, ni avec aſſez d'attention. On ſe contente de croire ces veritez, d'en avoir une vûë generale ; & qui ne ſort point de la ſpéculation ; encore n'eſt-ce pas une vûë frequente, mais paſ-

a *Ibid.* b *Ibid.*

ſagere & volage. Le cœur n'en eſt donc point touché, & l'on vit alors, comme ſi l'on étoit né au milieu du Paganiſme, ou que l'on eût perdu la Foi. Fidéle & Chrétien de nom, l'on eſt infidéle dans la pratique. *Deſolatione deſolata eſt terra; quia nullus eſt qui recogitet corde.*

Trois remedes: le premier, la meditation; le ſecond, la lecture des bons livres; & le troiſiéme, le ſoin d'entendre la parole de Dieu. Je vous demande tous les jours un peu de meditation. Vous meditez tant ſur vos affaires temporelles, ſur les moyens que vous avez à prendre pour faire réüſſir une telle entrepriſe, pour vous inſinuer auprés d'une telle perſonne, pour avancer une famille, pour faire valoir une terre, une charge, un argent. Pourquoi n'en ferez-vous pas autant ſur les choſes de Dieu & du ſalut? Mais je ne ſçai point mediter. Excuſe frivole, mon cher Auditeur! Faut-il une grande étude pour ſe mettre quelquefois, & à certains tems reglez, en la preſence de Dieu, lui deman-

dant les lumieres pour connoître ſa ſainte volonté, ſes forces pour l'executer, & formant là-deſſus des reſolutions. Voilà ce que j'apelle mediter. Ne pouvez-vous pas à quelques momens de la journée vous retirer devant un Oratoire, & faire ces reflexions : Dieu eſt ma fin derniere, & je n'ai été créé que pour lui : je ſuis appellé à d'autres biens que tous les biens de la terre ; puiſque c'eſt à des biens éternels : je me porte bien preſentement, & je vis ; mais peut-être dans un mois, peut-être dans une ſemaine, peut-être dans un jour, demain, ce ſoir, ſerai-je mort : la mort peut me ſurprendre par tout, & en tout tems ; & ſi elle me ſurprend en état de peché mortel, je ſuis damné ; & ſi je ſuis une fois damné, je le ſuis pour toûjours. S'ocuper de telles penſées, ſans qu'il ſoit neceſſaire de beaucoup raiſonner ; en tirer les conſequences, qui ſuivent d'elles-mêmes, touchant le reglement de nos mœurs, le mépris du monde, la fuite du peché, le ſoin du ſalut,

Voilà ce que j'apelle méditer.

Du moins, ſi vous ne pouvez vous aſſujettir à la meditation, prenez un livre de pieté, & le liſez : ſa lecture vous remettra dans l'eſprit les principes de la Foi. C'eſt pour cela que S. Paul la recommandoit à ſon Diſciple Timothée, S. Jerôme à ſainte Paule, & que tous les maîtres de la vie ſpirituelle la recommandent tant encore à ceux qui veulent marcher dans les voyes de Dieu, & ſe ſauver. Saint Bernard reconnoiſſoit qu'il devoit le commencement & l'établiſſement de ſon Ordre à une bonne lecture. Ce fut la lecture de la vie de JESUS-CHRIST qui convertit ſaint Ignace. Liſez peu chaque fois; mais liſez lentement, & attentivement. Ce ne ſont pas les longues lectures qui font plus d'impreſſion. La roſée tombant peu à peu, penetre davantage qu'une grande inondation. Sur tout ne cherchez point de ces livres qui donnent tout à l'eſprit, & qui ne vont point au cœur. Il faut inſtruire l'eſprit, non point par une vaine lueur, qui brille, & qui n'a point

d'autre effet; mais par de ſolides inſtructions, qui nourriſſent l'ame, & qui de l'eſprit décendent au cœur, & le touchent. Vous avez tant de livres pour cela : il ne tient qu'à vous d'en choiſir.

Enfin ajoûtez à la lecture la predication. Rendez-vous également aſſidus & attentifs à la ſainte parole. Ce ſont toutes les veritez de la Foi que nous annonçons, & que nous expliquons dans la chaire de Jeſus-Chriſt. Ne croyez pas que ce ſoit un tems perdu pour vous. Il ne faut qu'un mot pour vous toucher ; & c'eſt-là que les fidéles doivent chercher, & puiſer les connoiſſances neceſſaires. Les Predicateurs ſont des maîtres publics que Dieu vous donne. Ils ſont, pour ainſi dire, les depoſitaires de l'Evangile; & c'eſt par leur organe que Dieu vous en communique l'intelligence. Heureuſe une ame vigilante, qui met tout en œuvre, & qui travaille par tous les moyens à ſe bien remplir de la Foi, qui ſe nourrit de la Foi, qui vit de la Foi. Ce que l'aliment eſt au corps, la Foi

l'eſt à l'ame : c'eſt la Foi qui la fortifie, & la fait croître. C'eſt avec cette nourriture Divine qu'un Abraham, un Iſaac, un Joſeph, un Moïſe, tant de Patriarches & de Prophetes, tant de Saints, dans l'une & dans l'autre Loi ſe ſont ſoûtenus, qu'ils ont marché, & qu'ils ſont enfin arrivez à la gloire, que je vous ſouhaite, &c.

DOUZIE'ME PRE'TEXTE.

J'ai la Foi.

SERMON

SUR LA FOI.

Hæc cogitaverunt, & erraverunt: excœcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pecheurs ont pensé; & ils se sont trompez : car leur malice les a aveuglez. Dans la Sageſſe, chap. 2.

JE vous l'ai dit, Chrêtiens, & il eſt vrai, que la liaiſon eſt ſi étroite entre la Foi & les mœurs, qu'il eſt difficile que la corruption des mœurs ne ſoit pas jointe avec l'infidelité, & que le déreglement du cœur ne ſoit pas, ou la cauſe, ou l'effet de l'aveuglement de l'eſprit. Mais pour achever de convaincre

les pecheurs, & pour renverſer entierement le pretexte qu'ils tirent de leur Foi prétenduë, je viens aujourd'hui leur demander à quoi leur ſert la Foi; ſi c'eſt une Foi ſterile, & s'ils laiſſent ce don précieux ſans en retirer le fruit que Dieu en attend.

Je le veux, mon cher Auditeur, vous avez la Foi. J'ai toûjours lieu neanmoins d'en douter, & j'en douterai toûjours, tandis que je ne la verrai point paroître dans vos œuvres. Mais encore une fois, j'en veux bien convenir avec vous; vous croyez les veritez du Chriſtianiſme. Mais la Foi ſeule vous ſauvera-t'elle? & ne ſera-ce pas au contraire le ſujet de vôtre condamnation, ſi ce n'a pas été une Foi agiſſante, & ſi vous n'en avez pas fait la regle de vôtre conduite? Car c'eſt un principe de S. Paul, que le Juſte, c'eſt-à-dire, celui qui peut ſeul prétendre d'être dans la voye du ſalut, eſt un homme qui vit de la Foi. [a] *Juſtus ex Fide vivit.* Comme ſi l'Apôtre nous diſoit, que c'eſt un homme qui fait

[a] *Rom.* 1.

entrer ſa Foi dans tout le ſyſtême ; & dans toutes les parties de ſa vie ; qui la mêle par tout, pour ainſi parler ; de la même maniere à peu prés que le ſang ſe mêle & ſe répand dans toutes les parties du corps. Cette comparaiſon eſt de S. Clement Alexandrin. Voulez-vous donc ſçavoir, ſi vous faites de vôtre Foi l'uſage ; que vous en pouvez, & que vous en devez faire ? Examinez quelle part vous lui donnez dans vos reſolutions, dans vos actions, & dans vos afflictions. Car remarquez que la vie de l'homme ſe réduit ſur tout à ces trois choſes ; à déliberer, à agir, & à ſouffrir. Ainſi ce qui vous rend inexcuſables, quand vous ne reglez pas tout le plan, & tout l'ordre de vôtre vie ſur vôtre Foi, c'eſt en premier lieu, que la Foi peut & doit être tout vôtre conſeil dans vos déliberations : je vous le montrerai dans la premiere Partie. C'eſt en ſecond lieu, que la Foi peut & doit être toute vôtre force dans vos actions : vous le verrez dans la ſeconde Partie. C'eſt en troiſiéme lieu, que

que la Foi peut & doit être toute vôtre conſolation dans vos afflictions: ce ſera le ſujet de la troiſiéme Partie. Demandons les lumieres au ſaint Eſprit par l'interceſſion de Marie. *Ave*,

PREMIERE PARTIE.

C'a été l'intention de Dieu, en nous donnant la Foi, qu'elle nous ſervît de conſeil dans nos reſolutions. Je ne vois rien de plus formel dans l'Ecriture : & c'eſt un devoir auquel nous ne pouvons manquer, ſans faire outrage à la Foi que nous profeſſons, & ſans démentir la qualité de Chrétiens, dont nous ſommes revêtus.

Quand Dieu eût délivré les Iſraëlites de la captivité de l'Egypte, & que par un miracle de ſa toute-puiſſance, il eût fendu les mers en leur faveur; il leur fit ſignifier ſes volontez en ces termes: *Lex Domini ſemper ſit in ore tuo* : Que ma Loi ſoit toûjours profondément gravée dans vôtre cœur ; que mes commandemens ne s'effacent jamais de vôtre

a *Exod.* 13.

eſprit. Conſultez-les ſans ceſſe ; méditez-les la nuit & le jour ; que ce ſoit le ſujet ordinaire de vos reflexions dans vôtre maiſon, & la matiere de vos entretiens dans vos voyages : [a] *Meditaberis in eis ſedens in domo tuâ, & ambulans in itinere; dormiens, atque conſurgens.* Vous en parlerez à vos enfans : *Narrabis ea filiis tuis.* Vous en ferez comme un monument éternel, que vous aurez toûjours devant les yeux : *Quaſi monumentum ante oculos tuos.* Vous porterez ce ſigne ſacré dans vos mains, vous en couronnerez vôtre front ; ce ſera le plus beau & le plus precieux ornement de vôtre tête : *Ligabis ea quaſi ſignum in manu tuâ, erúntque, & movebuntur ante oculos tuos.* Enfin, imprimez-là cette Loi ſainte ſur toutes les portes ; tellement que vous ne puiſſiez entrer ni ſortir, ſans vous en rappeller la memoire : *Scribéſque ea in limine & oſtiis domus tuæ.*

Que veut dire cela, Chrétiens ? N'eſt-ce pas nous faire entendre, par ces expreſſions ſi fortes & ſi énergi-

[a] *Deut. 6.*

ques, que tout homme qui veut ſe ſauver, doit avoir la loi de Dieu, & la Foi où la Loi eſt contenuë, ſi bien gravée dans ſon cœur, qu'il ne la perde jamais de vûë; qu'il ne doit rien entreprendre ſans la conſulter; qu'il doit regler ſur elle les deſſeins qu'il forme, comme ſur un modéle également infaillible & neceſſaire; & par conſequent, qu'elle doit être le principal reſſort, & l'ame de toutes nos déliberations.

C'eſt ce que Dieu demande de nous: & c'eſt ne pas connoître la nature même de la Foi, que de lui refuſer une deference, qui lui eſt ſi legitimement dûë, & une confiance ſi glorieuſe pour elle, & ſi avantageuſe pour nous. Car pourquoi Dieu nous l'a-t'il donnée, cette Foi ſi droite & ſi ſeure? N'eſt-ce pas pour nous éclairer, & pour nous diriger? Si donc, par exemple, je penſe à revenir de mes premiers égaremens; ſi je veux rentrer dans le devoir, vivre en Chrétien, & me ſauver; je trouve que trois choſes s'opoſent à ce deſſein; l'embarras des affaires,

la difficulté des obſtacles, & une certaine langueur naturelle. L'embarras des affaires ocupe toute nôtre attention : & c'eſt ce que répondent tous les jours tant de gens, quand on veut les faire penſer à eux-mêmes & à leur ſalut. Je n'ai pas le loiſir, dit-on, j'ai tant d'autres ſoins qui me détournent, que tout mon tems va là, & que je ne ſuis preſque plus à moi. La difficulté des obſtacles nous étonne. Mille phantômes ſe preſentent à nos yeux ; le paſſé, le preſent, l'avenir ; mille vûës humaines, ſoit d'interêt, ſoit d'honneur, ſoit d'engagement, ſoit de crainte : tout ſe reveille, & rend une ame incertaine du parti qu'elle doit prendre. C'eſt ce qu'aprouva S. Auguſtin. Mes premieres voluptez, dit-il, me tiroient par ma robe : [a] *Vellicabant veſtem meam* : elles me parloient à l'oreille, & me reprochoient que je les voulois quitter ; *Et muſſitabant, & dicebant mihi, uſque quò dimittis nos ?* Enfin, une certaine langueur naturelle nous retient. On n'aime

[a] *Auguſt.*

pas à ſe faire violence : on ſuit ſon inclination, & l'on fuit la gêne & la contrainte : on n'a pas la force de former une reſolution efficace, & pratique. Mais que faire, pour bien connoître quelle route je dois choiſir, & à quoi il faut me déterminer? C'eſt ſelon l'avis de Tertullien, de faire parler l'eſprit de Dieu avec la chair & la prudence humaine: [a] *Colloquatur ſpiritus cum carne de communi ſalute* : c'eſt-à-dire, de conſulter la Foi, d'oppoſer ſes grandes veritez aux faux raiſonnemens du ſiecle, & aux vains pretextes de nôtre nature corrompuë. Pour peu que je me rende attentif aux divins enſeignemens que la Foi me donne, pour peu que je l'écoute, elle m'aura bien-tôt détrompé de toutes mes illuſions. Elle me fera voir toute l'importance de mon ſalut. Par là je conclurai ſans peine, que toutes les affaires, tous les interêts de cette vie doivent céder aux interêts de l'autre: qu'il n'y a point d'obſtacles ni de difficultez dans la penitence, que je ne doive

a *Tertul.*

ſurmonter, pour ne me pas expoſer à la damnation: que rien ne me doit coûter, ni effort, ni ſacrifice, dés qu'il s'agit de mon ame, de cette ame immortelle. Un cœur rempli, touché de ces penſées, & de mille autres que la Foi lui fournit, ſe rend aux impreſſions de la grace qui l'appelle, & ne balance pas un moment. Si ſa langueur l'a fait quelque tems déliberer; il en ſçait bien deſormais triompher; de cette langueur pareſſeuſe & molle. Il a un guide ſûr, un fidéle conſeiller qui le conduit: c'eſt la Foi. Il entre donc dans la carriere avec courage, avec confiance; & il ne craint point de s'égarer, ni de ſe tromper, en ſe donnant à Dieu, parce que c'eſt la Foi qui lui inſpire le choix qu'il fait, & qui lui montre le chemin qu'il prend: *Colloquatur ſpiritus, cum carne de communi ſalute.*

J'ajoûte, mes Freres, que nous devons d'autant plus nous en raporter à la Foi, & ſuivre ſes conſeils dans toutes les occurrences, & dans tout l'ordre de la vie, que nous ſommes des Chrétiens. Car prenez gar-

de, qu'en qualité de Chrétiens nous ſommes, & les domeſtiques de la Foi, (c'eſt l'expreſſion de S. Paul); & les diſciples de JESUS-CHRIST, & les enfans de Dieu. Comme les domeſtiques de la Foi, nous lui devons à cette Foi dominante, une ſoûmiſſion entiere: c'eſt à elle à nous gouverner, & à nous à l'interroger, pour apprendre d'elle-même ce qu'elle preſcrit, ce qu'elle condamne, ce qu'elle ordonne, ce qu'elle défend, & pour nous y conformer dans toutes nos demandes, & dans toutes nos entrepriſes. Comme diſciples de Jeſus Chriſt, quelle autre regle devons-nous prendre pour juger, pour décider, que ſes principes, ſes maximes, ſes jugemens, ſes déciſions? & n'eſt-ce pas à ce divin maître à reſoudre tous nos doutes, & à prononcer ſes oracles? Enfin comme enfans de Dieu, il ne nous apartient pas de diſpoſer de nous-mêmes; & il eſt de nôtre devoir d'étudier la volonté du Pere qui nous a formez, de nous en inſtruire & de la ſçavoir avant que d'agir, afin de l'executer, & de ne-

gneur, ni l'Evangile. Qui nous conſultons ? C'eſt une prudence toute charnelle, une raiſon aveugle ; qui penſe tout voir, & qui ne voit rien. On ſe fait juge ſoi-même dans ſa propre cauſe ; on n'en veut croire que ſoi-même. On ſe laiſſe ébloüir à certains jours aparens que l'on entrevoit ; & plein de confiance ſur le ſuccez, l'on commence, l'on s'engage, & l'on en prend ſur ſoi tout le hazard. Qui nous conſultons ? Ce ſont des amis auſſi peu clair-voyans que nous, également hardis à parler, & bornez dans leurs connoiſſances, n'ayant pour apuyer leurs raiſonnemens trompeurs que des fondemens auſſi ruïneux que les nôtres. Qui nous conſultons ? C'eſt le monde, ce ſont les idées du monde, les préjugez du monde ; ſources malheureuſes de tant d'illuſions, & ſpecieux enchantemens, qui nous precipitent dans l'erreur. Qui nous conſultons ? C'eſt la paſſion, c'eſt une avarice inſatiable qui nous dévore, & qui nous previent toûjours en faveur de l'interêt ; c'eſt une ambition demeſurée

qui nous pique, & qui nous entraîne toûjours vers la fortune ; c'eſt un reſſentiment amer, qui nous anime & qui ſe tourne toûjours du côté de la vengeance ; c'eſt un attachement criminel qui nous lie, & qui ſe déclare toûjours pour le plaiſir. Voilà nôtre conſeil, voilà nos maîtres. Mais je ſçaurai bien, dit le Seigneur, arrêter, diſſiper des projets ſi mal concertez : ou ce ne ſera qu'à vôtre ruïne, & contre vous-même qu'ils réüſſiront. Je confondrai les prudens du ſiecle ; je les abandonnerai à leur propre ſens ; je les laiſſerai marcher dans les tenebres, & tomber dans des abîmes, d'où ils ne pourront plus ſe retirer. Achab l'éprouva. Au lieu de prendre l'avis du Prophete, le miniſtre du Seigneur & l'interprete de la Loi, il ne ſuivit que ſes penſées particulieres, & ſon inclination. Sur cela il donne une ſanglante bataille ; il y eſt vaincu : le Roi d'Iſraël qui l'accompagnoit y perd la vie ; & les reſtes de l'armée errans & en déroute, ne trouvent leur ſalut que dans la fuite. Saül l'éprouva. Ce

Prince violent & inconſtant n'écouta jamais que ſes caprices & ſes humeurs : & Dieu tout à coup le rejette, lui ôte de deſſus la tête la couronne qu'il portoit, & la fait paſſer dans les mains de l'ennemi même qu'il pourſuivoit. Nous le voyons encore tous les jours, & nous l'éprouvons. On entreprend mal à propos; on intereſſe ſa conſcience : Dieu de ſa part y attache une malediction même temporelle ; il renverſe tout, il détruit tout.

Plus ſage & mille fois plus heureux eſt un Chrétien, qui examine chaque choſe en Chrétien ; ayant recours à Dieu, & recüeillant avec reflexion tout ce qu'il plaît à Dieu de lui dicter ; faiſant parler la Foi ſur tout, & la faiſant entrer dans tout le reglement de ſa vie ; l'apliquant à tout, pour faire toûjours un diſcernement vrai & certain de ce qui manque & de ce qui excede, de ce qui eſt permis & de ce qui doit être interdit, de ce qui convient, & de ce qu'il faut éviter ; cherchant à s'informer, & s'adreſſant pour cela,

comme faiſoit autrefois le peuple de Dieu, aux Docteurs de la Loi; a *Eamus ad vidéntem*; enfin ne s'adonnant à rien, comme David, ſans prendre garde ſi c'eſt l'ordre du Ciel; & ſe ſervant des commandemens du Seigneur comme d'un plan univerſel pour redreſſer tout ce que ſe propoſe ſon eſprit, & pour le pouvoir ſeurement reduire à la pratique: b *Conſilium meum juſtificationes tuæ.* Car c'eſt l'avantage de nôtre Foi, mes Freres, d'avoir des regles qui s'étendent à tous les états, & à toutes les diſpoſitions differentes où nous pouvons nous trouver: tellement qu'il n'y a pas une ſeule conjoncture, pas une ocaſion où l'on ne puiſſe & où l'on ne doive appeller la Foi pour recevoir ſes leçons, & pour aprendre d'elle de quelle maniere il faut ſe comporter.

Ainſi, reprend ſaint Auguſtin, ſecoüons-nous nous-mêmes (c'eſt l'expreſſion de ce Pere) rentrons en nous-mêmes, & tenons toûjours l'oreille de nôtre ame ouverte, pour entendre

a 1. *Reg. c. 9.* b *Pſ.* 118.

entendre la voix de Dieu, & ce que la Foi nous dit. [a] *Excutiat unuſquiſque cor ſuum, & videat quid ſibi fides tenet.* Vous, dans les ſaillies d'un naturel chagrin & emporté, vous voulez ſçavoir s'il faut vous laiſſer aller aux mouvemens de vôtre colere, ou les reprimer? Ecoutez ce que vous dit la Foi? Que dit-elle? Bien-heureux ceux qui ſont pacifiques & doux, parce qu'ils poſſederont tous les cœurs, & qu'ils auront part à l'heritage celeſte. *Videat quid ſibi fides tenet.* Vous, picqué d'une jalouſie ſecrette, & ne voyant qu'à peine l'élevation & la faveur d'un concurrent qui vous paſſe, vous voulez ſçavoir s'il faut faire jouër contre lui telle intrigue, ou le laiſſer joüir paiſiblement de ſa fortune? Ecoutez ce que vous dit la Foi? Que dit-elle? Aidez-vous les uns les autres; aimez-vous, & vous ſuportez les uns les autres. *Videat quid ſibi fides tenet.* Vous, engagé dans une conteſtation, qui diviſe les eſprits, & d'où naiſſent mille procedures &

[a] *Aug.*

mille chicanes, vous voulez ſçavoir ſi vous devez conſentir à un accommodement honnête, & s'il y faut même ſacrifier quelque choſe de vos droits, ou les ſoûtenir opiniâtrement ? Ecoutez ce que dit la Foi ? Que dit-elle ? Ne diſputez point les uns avec les autres. Ayez entre vous une charité mutuelle, & une union parfaite. *Videat quid ſibi fides tenet.* Vous, dans une commiſſion, dans un negoce, où l'on peut aiſément, & par des voyes détournées, mais courtes & promptes, s'enrichir aux dépens du prochain, vous voulez ſçavoir ſi vous devez accepter certains moyens qui ſe preſentent, & certaines offres que l'on vous fait, ou s'il faut les rejetter ? Ecoutez ce que vous dit la Foi ? Que dit-elle ? Malheur à vous, riches, ſur tout à vous, dont les richeſſes ſont les fruits de l'artifice & du menſonge. Vous n'emporterez pas avec vous ces treſors d'iniquité ; & ils ſerviront à vôtre condamnation. *Videat quid ſibi fides tenet,* Vous, né avec des entrailles de fer, pour n'exprimer de la

ſorte, dur pour vos freres, vous voulez ſçavoir ſi vous êtes obligé de ſoulager les pauvres, & de ſecourir ceux qui ſouffrent; ou ſi par une défiance outrée, & par une crainte exceſſive de manquer vous-même, vous pouvez impunément les abandonner? Ecoutez ce que vous dit la Foi? Que dit-Elle? Donnez l'aumône. Si vous faites miſericorde, on vous la fera; & ce que Dieu recevra de vôtre main dans la perſonne de ſes pauvres, il vous le rendra. *Videat quid ſibi fides tenet.* Enfin, vous voulez ſçavoir, ſi vous devez rompre une telle ſocieté, ou l'entretenir, rechercher un tel établiſſement ou le refuſer, demeurer dans un tel emploi, ou en ſortir, faire un tel achat, vendre à un tel prix, & y profiter de telle façon, ou vous contenter d'un gain modique & raiſonnable, courir aprés un tel benefice, ou ne faire nulle avance pour l'avoir: vous voulez, dis-je, être inſtruit ſur tout cela, & ſur mille autres articles dont le détail ſeroit infini? Ecoutez d'abord, & avant toutes choſes ce que

vous dit la Foi ? Que dit-elle? Qu'il faut fuïr toute ſocieté dangereuſe : que tout établiſſement qui ne vient pas de Dieu, & qui ne porte pas à Dieu, eſt à mepriſer : que dés qu'un emploi, quel qu'il ſoit, devient pour vous une occaſion de peché ordinaire & prochaine, vous le devez quitter : que les interêts de la conſcience ſont preferables à tout profit injuſte que l'on pourroit faire dans une vente ou dans un achapt: que ce n'eſt point par des brigues, & par des pourſuites que l'on doit s'introduire dans l'heritage de JESUS-CHRIST, mais qu'il y faut être apellé du Ciel, & n'y avoir d'accez que par le merite & la vertu : en un mot, que l'on doit toûjours, & en tout menager les droits de Dieu, les droits du prochain, & nos avantages propres, non pas ces avantages periſſables, qui concernent la vie preſente, mais ceux de l'éternité. C'eſt ainſi que la Foi s'explique : & de ces principes generaux ſuivent autant de ſolutions pour répondre aux queſtions particulieres. *Excutiat unus quiſque cor-*

suum, & videat qui sibi fides tenet.

Tel étoit l'usage que les premiers Chrétiens faisoient de leur Foi : & de-là cette droiture qui paroissoit dans toute leur conduite, cette justice & cette équité, cette pieté exemplaire, cette douceur, cette modération, cette innocence. La Foi étoit leur conseil dans leurs resolutions ; comme elle doit être encore nôtre force dans nos actions. C'est le sujet de la seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

Il est plus aisé de se proposer le bien que de le faire. On forme assez de bons desirs; on a assez de bonnes intentions : mais quand de la speculation il faut passer à la pratique, c'est là qu'on commence à sentir toute sa foiblesse, & que le cœur se dément lui-même, en abandonnant ses premieres resolutions. Saint Paul l'avoit bien éprouvé, tout Apôtre qu'il fût. Ce n'est pas la volonté qui me manque, disoit-il ; mais tout le bien que je voudrois faire, je ne le

fais pas; parce que j'ai dans moi une loi de peché, qui s'oppoſe à la Loi de Dieu, & qui m'arrête. Nous avons donc beſoin de force pour agir : & cette force ſuperieure nous la devons chercher dans la Foi. C'eſt par la Foi que le monde entier a été vaincu, dit S. Jean ; & ce ſera par la Foi que nous avancerons dans la ſainteté Chrétienne, & que nous ſortirons victorieux de tous les combats qu'il y aura à livrer pour cela, & à ſoûtenir. [a] *Hæc eſt victoria quæ vincit mundum, Fides noſtra.*

En effet, mes Freres, s'il y a quelque choſe qui puiſſe nous exciter, nous animer, nous fortifier, c'eſt la Foi. Ce ſont ces grandes veritez, ces grands objets, qu'elle nous met devant les yeux. Il eſt difficile de les enviſager de prés, & de les bien conſiderer, ſans en être touché, ravi, tranſporté. C'eſt pourquoi le Fils de Dieu diſoit à ſes Apôtres, ayez la Foi ; & avec la Foi, vous commanderez aux montagnes, & vous les ferez paſſer d'un lieu dans

[a] 1. *Joan. c.* 5.

un autre. C'eſt-à dire, que par la Foi, aidée du ſecours de Dieu, tout devient facile, juſqu'aux plus grands miracles, ſoit dans l'ordre de la nature, ſoit dans l'ordre de la grace: que la Foi, quand elle eſt bien imprimée dans une ame, aplanit tout, qu'elle nous donne un courage à l'épreuve de tout, une ardeur que rien ne peut rallantir, une conſtance que rien ne peut laſſer. Comment? Parce que dans les hautes idées dont elle nous remplit, elle a tout ce qu'il faut pour faire naître dans les cœurs les ſentimens les plus genereux, & les plus vifs; & que ce qui affermit l'homme dans l'execution des plus grands deſſeins, c'eſt la generoſité & la vivacité de ſes ſentimens. a *Si habueritis fidem, dicetis monti huic, Tranſi hinc iſtuc; & tranſibit, & nihil impoſſibile erit vobis.*

Tantôt c'eſt par la crainte que la Foi nous arrête & nous retient. Un Dieu ennemi, un Dieu vangeur, une mort reprouvée, un jugement ſevere, une éternité malheureuſe, un

a *Mat.* 17.

enfer. A cette affreuſe peinture, qui ne ſeroit pas ſaiſi de frayeur, & que doit coûter tout le reſte, pour ſe preſerver de telles menaces ? Tantôt c'eſt par l'eſperance que la Foi nous attire, qu'elle nous engage. Un Dieu a poſſeder, un Royaume à gagner, une felicité ſouveraine, une gloire, une couronne immortelle. A de telles promeſſes, on ſent tous ſes deſirs s'enflâmer, & le travail devient doux, quand on y voit une telle recompenſe attachée. Tantôt c'eſt à la douleur & au repentir que la Foi nous porte, & au plus amer repentir, & à la plus ſenſible douleur. Elle nous découvre toute la difformité du peché ; une révolte contre Dieu, un outrage fait à Dieu, ſa bonté mépriſée, & tant de bienfaits oubliez. A cette vûë on s'humilie, on ſe confond, on confeſſe ſon crime, & l'on ne cherche qu'à l'expier. Tantôt c'eſt d'une juſte reconnoiſſance que la Foi nous picque, d'un ſaint amour qu'elle nous embraſe. Un Dieu auteur de nôtre eſtre, un Dieu conſervateur, un Dieu ſan-

ctificateur, un Dieu Sauveur. A ce ſouvenir, le zéle ſe rallume: on voudroit tout faire, & l'on n'eſt plus en diſpoſition de rien épargner.

Miracles de la Foi, d'une Foi pratique & agiſſante! Les voulez-vous bien connoître? Saint Paul en fait le détail; & il met ce point dans un ſi beau jour, que je dois me contenter de raporter fidélement ſes paroles. Il n'y a rien a ajoûter à ce qu'il dit. Suivons-le ſeulement, & dévelopons toute ſa penſée. L'Apôtre écrit aux Hebreux; & il leur fait un plan juſte de la Foi, & de ſa toute-puiſſante vertu. Or qu'eſt-ce que la Foi, demande d'abord le Maître des Gentils? C'eſt une connoiſſance certaine, mais obſcure, des choſes qu'on ne voit point, mais que l'on croit neanmoins, toutes inviſibles qu'elles ſont, & à quoi l'on aſpire comme à ſa fin derniere. Mais cette Foi ſi ſainte, continuë le Docteur des Nations, cette Foi divine eſt-elle abſolument neceſſaire au ſalut? Oüi, dit-il, & nul homme ne peut

aller à Dieu, & par conſequent être ſauvé, s'il ne croit un Dieu, & un remunerateur. Mais à quoi cette créance mene-t'elle dans la pratique, & qu'elles en ſont les conſequences & les effets? C'eſt, répondit-il, qu'il nous vient de là une force ſuperieure, qui nous rend tout poſſible.

Les exemples en ſont infinis; & depuis la naiſſance du monde, tout ce qui s'eſt fait de plus grand, s'eſt fait par la Foi. C'eſt par la Foi qu'Abraham obéit à l'ordre du Ciel le plus rigoureux en apparence, & le plus ſevere. Qui eût jamais penſé, qu'un homme vivant au milieu de l'opulence, pût ſe reſoudre à quitter ſes proches, & ſon païs, pour paſſer dans une terre inconnuë? qu'un pere voulût prendre lui-même le coûteau pour ſacrifier ſon fils unique? Cependant la Foi lui fit rompre tous les liens de la nature & du ſang, elle lui fit dreſſer à lui-même le bucher, elle lui fit lever le bras pour fraper Iſaac, le ſeul heritier de ſon nom, le ſeul apui de ſa maiſon, precieuſe victime que Dieu deman-

doit, & qu'il fût prêt, malgré toute la tendreſſe de ſon cœur, d'immoler à Dieu. C'eſt par la Foi qu'Abel offrit à Dieu une meilleure hoſtie que Caïn ſon frere. Quels reproches n'eût-il point à ſuporter de la part de ce frere jaloux, lequel ne voyoit qu'à regret les benedictions que le Ciel donnoit au ſacrifice d'Abel? Cependant, malgré la haine de Caïn, malgré ſes menaces, il continua toûjours à choiſir ce qu'il y avoit de plus excellent dans ſon troupeau, pour le preſenter à l'Autel. La Foi lui fit connoître toute la grandeur du Dieu qu'il honoroit; & il eût enfin l'avantage de perdre la vie pour les interêts du Seigneur & pour ſa gloire. Ceſt par la Foi que Noë bâtit l'Arche. Il employa cent ans à la conſtruire. Il crût à la parole Divine, qui lui annonçoit un déluge, où toute la terre devoit être noyée, & qui lui fut prédit un ſiecle entier avant qu'il arrivât. A combien d'inſultes fut-il exposé durant ſon travail? On l'accuſa d'une crédulité timide & vaine: on le traita d'eſprit

ſimple & foible. Mais lui ne tenant nul compte des diſcours des hommes, il ne ceſſa point de travailler ſelon les lumieres & les connoiſſances que lui donnoit la Foi. Il avança ſon ouvrage avec une conſtance infatiguable; & il en vint heureuſement à bout. C'eſt par la Foi que Moïſe renonça à toute la pompe d'une Cour idolâtre. Ce fut une tentation bien difficile à vaincre, que les offres d'un Prince puiſſant & riche, qui vouloit l'approcher de ſa perſonne, & l'élever aux premiers rangs. Mais la Foi lui fit enviſager d'un œil de mépris l'opulence mondaine, & fouler aux pieds toutes les eſperances du ſiecle. Elle lui rendit le Maître qu'il ſervoit auſſi preſent que ſi ſes yeux l'euſſent aperçû: & cette preſence lui fit preferer les afflictions du peuple de Dieu, & l'ignominie de JESUS-CHRIST, à la plus abondante fortune, & à toutes les richeſſes de l'Egypte. Que dirai-je? (c'eſt toûjours S. Paul qui parle) que dirai-je d'un Gedeon, d'un Samſon, d'un Jephet, d'un David,

d'un

d'un Samuël, de tant de Prophetes, de tant de grands & de fameux perſonnages, qui ſe ſont ſignalez par la Foi? N'eſt-ce pas par la Foi qu'ils ont ſoûmis les Royaumes, qu'ils ont rempli tous les devoirs de la pieté & de la juſtice, qu'ils ont dompté les bêtes feroces, éteint l'ardeur des flâmes, qu'ils ont fait paroître dans les combats une valeur & une fermeté inébranlable, qu'ils ont défait & chaſſé devant eux les armées des étrangers? S'ils ont refuſé de racheter leurs vies en abandonnant le Dieu de leurs peres; s'ils ont pour ſa cauſe porté leurs têtes aux pieds des bourreaux: s'ils ont été inflexibles au milieu des opprobres & des railleries, dans les fers & dans les priſons: s'ils ont vêcu dans les deſerts & dans les montagnes, dans les antres, & les cavernes de la terre: n'a-ce pas été là le chef-d'œuvre de leur Foi? Rien donc au deſſus de nos forces, dés qu'on agit avec la Foi, & par la Foi.

Ne remontons point ſi haut dans les ſiecles paſſez, & dans l'ancienne

Loi. Dans les tems où la Foi parmi les fidéles a été plus ferme & plus vive, dans ces heureux tems de l'Egliſe naiſſante, n'a-ce pas été alors qu'on a vû plus de zéle, plus d'ardeur, plus de conſtance dans l'exercice des vertus Chrétiennes ? Combien la Foi dans ces ſiecles de benediction fit-elle de ſolitaires & de penitens ? Combien de Martyrs ſoûtint-elle dans les ſupplices les plus rigoureux, ſur les rouës, ſur les croix, ſur les braſiers ardens, & dans les huiles boüillantes ? Combien de perils fit-elle affronter, combien de ruiſſeaux de ſang fit-elle verſer pour la cauſe de Dieu, & pour les interêts de la Religion ? Preſentement même & de nos jours, n'eſt-ce pas dans ces ſaintes retraites, qui ſervent d'azile à la Foi contre la corruption de nos mœurs, n'eſt-ce pas, dis-je, dans le Monaſtere & le Cloître qu'on voit pratiquer toute la perfection de l'Evangile; l'abſtinence, le jeûne, la pauvreté, l'obéiſſance, les mortifications, les humiliations, la lecture, le ſilence, les lon-

gues oraiſons, les confeſſions frequentes, les Communions (fruits précieux de la Foi!) parce que c'eſt là que la Foi trouve une carriere plus libre pour agir, & qu'elle y domine ſouverainement?

Aprés cela, plaignez-vous, Chrétiens de vôtre foibleſſe. Pour moi, je vous répons, que ſi vous êtes foibles, & ſi dans vôtre foibleſſe vous demeurez ſans action, ne faiſant rien pour Dieu & pour vôtre ſalut, vous laiſſant rebuter, & cédant aux moindres obſtacles qui ſe preſentent, ne voulant vous aſſujettir, vous gêner, en quoi que ce ſoit, & negligeant tous vos devoirs; c'eſt que vous ne ſçavez pas vous ſervir de vôtre Foi pour vous fortifier. Mes Freres, écrivoit S. Pierre aux premiers fidéles, vous avez de grandes violences à vous faire, vous avez de rudes aſſauts à ſoûtenir, pour reſiſter aux puiſſances des tenebres déchaînées contre vous, & encore plus à vôtre nature corrompuë & à vos paſſions: mais vous les vaincrez, vous les dompterez par la Foi.

a *Reſiſtite fortes in Fide.* C'eſt une armure toute celeſte que la Foi, diſoit S. Paul aux Epheſiens : c'eſt un bouclier impenetrable : ſi vous en ſçavez faire l'uſage qu'il faut, il n'y a point d'ennemi que vous ne puiſſiez repouſſer : point de victoire que vous ne puiſſiez remporter. Vous n'aurez qu'à commencer ; & vous viendrez à bout de tout. b *Accipite armaturam Dei, in omnibus ſumentes ſcutum Fidei.*

Mais ſi vôtre Foi ne vous ſert pas à animer de la ſorte vos actions, c'eſt une Foi inutile pour vous. Car vous devez bien remarquer, qu'il y a, par rapport au ſalut, une telle union entre la Foi & l'action, que la Foi n'eſt plus qu'une Foi morte, ſi les œuvres ne l'acompagnent pas, comme auſſi les œuvres ne ſont que des œuvres mortes ; ſi elles ne ſont pas faites par la Foi. Ainſi ayez la Foi ; ſi vous n'agiſſez pas, la Foi toute ſeule ne peut vous ſauver. Car ce n'eſt pas ſeulement à la Foi que Dieu a promis ſes recompenſes éternelles,

a 1. *Petr.* 5. b *Eph.* 6.

mais aux bonnes œuvres qui en ſont les fruits. Mais auſſi agiſſez; ſi ce n'eſt pas par la Foi, tout ce que vous faites eſt de nulle valeur ; parce que ce ne ſont point des œuvres Chrétiennes, des œuvres marquées du ſceau de JESUS-CHRIST, des œuvres faites au nom de JESUS-CHRIST, & que Dieu neanmoins n'en canoniſe, & n'en reconnoît point d'autres que celles-là.

Aprenez donc, Chrétiens, & apprenez-le de l'Apôtre, comment vous devez profiter de vôtre Foi. Je vous le diſ, comme il le diſoit aux Romains, par la grace qui lui avoit été donnée. a *Dico enim, per gratiam quæ data eſt mihi, omnibus qui ſunt inter vos.* Je vous le dis à tous en general, & à chacun en particulier ſelon la meſure de vôtre Foi, *Unicuique, ſicut Deus diviſit menſuram Fidei*; ſi vous l'avez, cette Foi divine; qu'elle ſe montre dans toute vôtre conduite, & qu'elle faſſe fleurir en vous toutes les vertus. Une charité ſincere & ſans déguiſement: *Dilectio*

a *Rom.* 12.

ſine ſimulatione. Une ſainte horreur du mal & de tout ce qui y peut porter : *Odientes malum*. Un attachement ſans relâche au bien & à vos obligations : a *Adhærentes bono*. Une ferveur infatigable dans les pratiques du Chriſtianiſme ; *Spiritu ferventes*. Un zéle ardent pour la gloire de vôtre Dieu, le Seigneur de toutes choſes, & vôtre ſouverain Maître : *Domino ſervientes*. Une paix interieure de l'ame, & un plein dégagement de tous les biens ſenſibles, dans l'eſperance des biens inviſibles : b *Spe gaudentes*. Un frequent exercice de la priere : *Orationi inſtantes*. Un amour tendre, & compatiſſant pour le prochain, vous acquittant envers vos freres de tous les devoirs de la miſericorde & de l'hoſpitalité, les prevenant & leur marquant de la déference, les ſoulageant dans leurs beſoins, vous réjoüiſſant avec ceux qui ſont dans la joye, pleurant avec ceux qui pleurent, maintenant par tout l'union, & la concorde, enfin ne manquant à rien devant Dieu & devant les hommes :

a *Ibid.* b *Ibid.*

honore invicem prævenientes, neceſſitatibus Sanctorum communicantes, hoſpitalem ſectantes; gaudere cum gaudentibus, flere cum flentibus; idipſum invicem ſentientes; providentes bona non tantùm coram Deo, ſed etiam coram omnibus hominibus. Eſt-ce là vôtre caractere, Chrétiens? Et ſi ce ne l'eſt pas, à qui devez-vous vous en prendre? Eſt-ce à la Foi? ou n'eſt-ce pas à vous-mêmes? Eſt-ce, dis-je à la Foi? Mais doutez-vous encore de ſon efficace, lors que tant de témoignages vous en convainquent? C'eſt donc de vous-mêmes que vient cette tiedeur lâche & molle, cette oiſiveté, cette indolence pareſſeuſe, & ſi contraire à l'eſprit de la Foi. Or, quand vous avez dans les mains un moyen ſi prompt, ſi preſent, ſi ſeur, pour agir, & pour vous ſanctifier; croyez-vous pouvoir impunement la negliger, & par vôtre negligence, par une negligence affectée en arrêter les ſalutaires effets? Ah! il y a de certains momens, des momens de ſalut, où vous vous re-

a *Ibid.*

humiliations, injures, contradictions de la part des proches & des étrangers, ennuis & dégoûts. Il n'eſt pas neceſſaire d'en faire un long dénombrement. Vous ſçavez auſſi, mes Freres, ce qui vous fait peine; & vous y êtes trop ſenſibles, pour l'oublier. Dieu, ſi je puis ainſi le dire, a partagé ce treſor de ſouffrances entre tous les hommes : chacun en a-t'elle portion qu'il plaît à la Providence de lui donner; mais il n'y a perſonne qui n'ait la ſienne, & depuis le Prince qui eſt élevé ſur le Trône, juſques au pauvre qui eſt couché ſur la pouſſiere, c'eſt une condition commune, que celle de ſouffrir. Cependant admirons la ſageſſe & la bonté toute paternelle de nôtre Dieu. Car tandis qu'il frappe d'une main, il guérit de l'autre : ſi d'une part il donne la mort, d'autre part il reſſuſcite & il rend la vie. Je veux dire, qu'au même tems qu'il vous éprouve par la tribulation, il nous fournit d'ailleurs un fonds inépuiſable de conſolations; & que ce

fonds, cet apui ſolide, c'eſt la Foi.

La preuve de cette verité eſt que la Foi nous fait connoître tout le prix de nos ſouffrances, qu'elle nous les fait eſtimer, & qu'en conſequence de cette eſtime, elle nous les fait aimer juſques à y goûter même de la douceur & du plaiſir. C'eſt pourquoi S. Paul exhortoit les Romains à ſe ſoûtenir dans leurs peines par la lecture des livres ſacrez, à ſe la rendre familiere, & à s'en nourrir; parce qu'ils y trouveroient l'adouciſſement de tous leurs maux. Mes Freres, leur diſoit cet Apôtre, tout ce qui eſt écrit, eſt écrit pour nôtre inſtruction; afin que ces divines Ecritures, en relevant nôtre eſperance, affermiſſent nôtre courage, & qu'elles faſſent nôtre conſolation. *Quæcumque ſcripta ſunt, ad noſtram doctrinam ſcripta ſunt; ut per patientiam & conſolationem ſcripturarum ſpem habeamus.* Or ces ſaintes Ecritures, ſur tout l'Evangile, ne nous conſolent, qu'en nous mettant devant les yeux les veritez de la Foi. Nous y

aprenons, qu'on ne peut être ſauvé que par la Croix ; que Jeſus-Chriſt ne nous a ſauvez que par-là, & qu'il ne nous a point marqué à nous-mêmes d'autre voye pour le ſuivre, & pour monter au Ciel aprés lui : que la Loi qu'il nous a enſeignée, & hors de laquelle il n'y a point de ſalut, eſt une Loi d'abnégation & de mortification : que les afflictions de la vie ſont pour les pecheurs, & des moyens de converſion qui les ramenent à Dieu, & des ſatisfactions qui les acquittent auprés de lui de ce qu'ils doivent à ſa juſtice ; que ce ſont pour les juſtes des épreuves qui les purifient, comme le feu épure l'or dans le creuſet, & qui rendent leurs vertus plus agréables à Dieu & plus meritoires. De-là ſuivent ces concluſions ſi conſolantes, dont la morale Chrétienne eſt composée, & qui ſont pour nous autant d'articles de Foi : que ceux qui ſont perſecutez ſur la terre, haïs, mepriſez, calomniez, ſont heureux ; que la pauvreté eſt un état à deſirer ; que nous

devons compter les adverſitez temporelles parmi les faveurs Divines ; & que Dieu ne nous donne jamais un plus ſenſible témoignage de ſon amour ; que lors qu'il nous châtie en ce monde. a *Beati pauperes . . . Beati eſtis , cùm maledixerint vobis homines , & perſecuti vos fuerint , &c . . .*

Une ame remplie de ces maximes n'eſt-elle pas au deſſus de tous les accidens de la vie ? Car quelle conſolation ! lors que tenant ou l'Evangile ou le Crucifix à la main , on ſe dit à ſoi-même ; Je ſouffre : mais ce que l'Evangile a canonisé , ce qu'un Dieu Sauveur a ſanctifié par ſon exemple, ce ſont les ſouffrances. Je ſouffre ; & c'eſt par là que j'entre dans cette voye étroite , qui eſt le ſeul chemin de l'éternité bien-heureuſe. Sans cela , quel droit aurois-je à l'heritage celeſte ? & la Foi ne m'aprend-t'elle pas , qu'il faut paſſer par le deſert , avant que d'arriver à la terre de promiſſion ; c'eſt-à-dire , qu'il faut paſſer par les tribulations

a *Matth. c. 5.*

bulations, avant que d'arriver à la ſouveraine félicité ? Je ſouffre, & c'eſt par là proprement que je ſuis Chrétien. Le ſigne du Chrétien, c'eſt la Croix, mais la Croix portée avec courage & avec ſoumiſſion. La Foy que je profeſſe ne m'a point promis un bonheur humain, ni les fauſſes douceurs du monde. Je ſouffre : & voilà la pénitence, qui me fait expier mes pechez. Pénitence legére, pénitence paſſagere ; mais ſans quoy je ſuis menacé d'un feu dévorant, & qui ne s'éteindra jamais. Quand avec le flambeau de la Foy on deſcend dans ces gouffres embrazez, dans ces gouffres tenebreux, où ſont tourmentez les pécheurs impénitens ; on enviſage d'une bien autre maniere les maux préſens ; parce qu'on ſçait quels maux ils nous épargnent dans l'avenir. Je ſouffre : mais autant que je ſouffre, ce ſont autant de merites & autant de couronnes, que j'entaſſe les unes ſur les autres, & que je retrouveray un jour dans cette ſainte patrie, où la Foy m'appelle.

Si elle me fait ſupporter maintenant les fatigues du combat, c'eſt pour me recompenſer dans la gloire, & pour réhauſſer l'éclat de mon triomphe. Je ſouffre : hélas, Seigneur, je ne le ſens que trop, & je ne l'ay que trop fait ſentir aux autres par mes plaintes & mes murmures. Quoy qu'il en ſoit, je ſouffre : mais n'eſt ce pas, mon Dieu, par les afflictions que vous nous convertiſſez, que vous nous retirez de nos égaremens, que vous nous forcez en quelque ſorte à retourner à vous ? Et à en juger par la Foy, dois je rien priſer, rien meſme rechercher davantage, que ce qui me remet dans le devoir, & ce qui me fait rentrer en grace avec vous ? Oüy, Seigneur, j'aurois toujours aimé le monde, ſi j'avois toujours joüy de ſes biens : j'aurois toujours eû les meſmes attachemens, ſi vous ne m'y aviez pas fait trouver tant d'amertumes. Dés que je prends la balance de la Foy, je connois de quelle importance il étoit pour moy de ne pas goûter

plus long-temps les charmes d'une trompeuſe proſperité. Ah ! je ſouffre : mais que dis-je? Eſt-ce ſouffrir, Seigneur, que d'en être réduit au méme état que vous ? ou ſi c'eſt en effet ſouffrir : l'image d'un Dieu ſouffrant, que me préſente la Foy, ne doit-elle pas adoucir toutes mes peines ? Je ſuis pauvre comme lui, je ſuis abandonné comme lui, je ſuis outragé comme lui. Je ne dois plus penſer à ce que je ſouffre, dés que je penſe à ce qu'il a ſouffert. On ſe repoſe tranquillement dans ces réflexions, que la Foy fait naiſtre ; on s'y entretient, & l'on s'y nourrit. Dieu cependant fait couler ſa grace avec toute ſa force, & avec toute ſon onction : les épines perdent leur pointes, elles ſe changent en autant de fleurs; & l'on eſt ſurpris de la paix intérieure & du calme inalterable où l'on ſe trouve, lors qu'il ne paroiſt au dehors que des ſujets de trouble & d'ennuy.

Ce fut ainſi que cette Dame Romaine, dont a tant parlé ſaint Jérôme, la vertueuſe & illuſtre Pau-

le, affligée d'une triſte nouvelle qu'on lui venoit d'annoncer, chercha dans la Foy le remede à ſa douleur, & l'y trouva. C'étoit une veuve, à qui il n'étoit reſté qu'un enfant aprés la perte qu'elle avoit faite de ſon mary. Cét enfant mourut : & la mere en apprit la mort, avant d'en avoir ſçû la maladie. Elle y fut ſenſible : mais au lieu de ſe livrer à la ſenſibilité de ſon cœur, que fit-elle ? Elle eût recours à l'Evangile. Elle ſe ſouvint de cette belle parole de Ieſus-Chriſt : Que ſert à un homme de gagner tout le monde, s'il vient à perdre ſon ame ? Hé bien, ſe dit à elle-même cette ſainte veuve, j'ay perdu mon fils : mais faut-il, par des regrets inutiles & peu ſoumis, m'expoſer à perdre encore mon ame ? Ne vaut-il pas mieux profiter de cette diſgrace, pour ma ſanctification, & pour mon ſalut ? Mon fils eſt mort ; Dieu l'a voulu : que ſa volonté ſoit faite, & ſon ſaint nom beni & adoré. Vous m'aviez donné cét enfant, Seigneur. En m'en-

levant le pere, vous m'aviez conſervé le fils. Il vous plait préſentement de me priver de l'un & de l'autre. C'eſt un ordre d'en-haut : la Foy ne me permet pas d'en douter ; & puiſque vous l'avez porté, cét ordre, je l'adore, mon Dieu, & je le reçois avec reconnoiſſance, bien loin de me révolter, & de me plaindre. Tels furent ſes ſentimens, & tels avoient été long-temps auparavant ceux du ſaint homme Job. [a] *Dominus dedit, Dominus abſtulit; ſicut Domino placuit ita factum eſt; ſit nomen Domini benedictum.*

Si ce n'eſt pas là que vous cherchez vôtre conſolation dans vos peines, vous vous privez tout à la fois, mes Freres, de deux grands biens. Premiérement, vous vous oſtez à vous mêmes la plus ſolide douceur, & même la ſeule, je dis la ſeule veritable qui vous reſte dans les adverſitez : puiſque l'expérience nous apprend, combien tous les autres ſoulagemens & tous les remedes humains ſont foibles & impuiſſans. Secondement, vous perdez

a *Iob.* 1.

devant Dieu tout le fruit de vos ſouffrances : puiſque ce n'eſt pas en Chreſtiens que vous ſouffrez. Et quand vous rendez inutile un talent auſſi précieux, & auſſi néceſſaire, que les ſouffrances; ſur quoi pouvez-vous fonder l'éſpérance de voſtre ſalut ? Car raiſonnons, s'il vous plaiſt. Jeſus - Chriſt ne nous a ſauvez que par les ſouffrances ; & il nous a fait entendre , que ſans les ſouffrances nous ne pouvions nous-mêmes nous ſauver. Mais ſans quelles ſouffrances ? Sans des ſouffrances unies aux ſiennes , ſans des ſouffrances ſanctifiées. Or ce qui ſanctifie nos ſouffrances , ce qui les unit à celles de Ieſus - Chriſt , c'eſt la patience , établie ſur la Foy & ſur la grace. Dés là donc que vous n'avez pas recours à la Foy, pour prendre chrêtiennement les ſouffrances que Dieu vous envoye , pour vous y ſoutenir, pour vous y conſoler ; ce ne ſont plus des ſouffrances recevables au Tribunal de Dieu : & par conſéquent , fuſſiez - vous mille fois plus affligez, vous eſtes au ju-

gement de Dieu dans le même rang que ceux qui n'ont rien ſouffert ; ſi toutefois il eſt poſſible de ne rien ſouffrir dans la vie.

Ah ! mes Freres, dans quel trouble quelquefois & dans quel accablement voyons nous ces mondains, qui comptoient tant ou ſur la force de leur raiſon, ou ſur le ſecours de leurs amis, ou ſur les amuſemens du monde, pour s'affermir contre le chagrin, & pour le porter? Ce ſont des gens renverſez au premier orage. Quelles inquiétudes & quelles frayeurs ! ou quels tranſports & quels deſeſpoirs ! Pour nous garantir de ces extrémitez, ſuivons l'avis de ſaint Paul, lors qu'écrivant à ceux de Theſſalonique, & leur ayant expliqué une des plus grandes véritez de la Foy, il conclut en leur diſant : Mes Freres, n'oubliez jamais ce point de vôtre Foy ; retracez vous-en ſouvent la memoire ; que ce ſoit le ſujet ordinaire de vos entretiens ; & ſervez-vous en pour vous conſoler les uns les autres:[a] *Itaque conſolamini invicem*

[a] *Theſſ.* 6.

in verbis iſtis. De là ces ſaintes pratiques, ces pratiques ſi ſalutaires pour les perſonnes que Dieu afflige d'aller à l'écart ſe conſoler avec un bon livre, qui leur rappelle le ſouvenir des principaux articles de leur Foy ; d'aller au Tribunal de la pénitence ſe conſoler avec un Confeſſeur, qui les inſtruit, qui les releve, qui les fortifie : tout cela par les veûës & les principes de la Foy ; d'aller devant un Oratoire, au pied d'un Autel, à la ſainte Table, ſe conſoler avec Ieſus-Chriſt l'auteur & le conſommateur de noſtre Foy ; *Itaque conſolamini invicem in verbis iſtis.* C'eſt ainſi qu'un cœur ſe raſſure au milieu des plus violentes attaques : c'eſt ainſi qu'il s'établit dans une pleine tranquillité. Quoy qu'il arrive, on eſt ſoumis, moderé, docile : on eſt content ; & de ce repos de la vie, la Foy nous mene au repos éternel, que je vous ſouhaitte.

TREIZIE'ME PRE'TEXTE.

Que dira-t-on.

SERMON

SUR LE RESPECT HUMAIN.

Hæc cogitaverunt, & erraverunt : excœcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pécheurs ont penſé; & ils ſe ſont trompez: car leur malice les a aveuglés. Dans la Sageſſe, Ch. 2.

UN des plus dangereux artifices de l'ennemi de nôtre ſalut, ſelon Tertullien ; une des plus grandes foibleſſes où puiſſe tomber un homme, ſelon ſaint Auguſtin ; enfin un des plus grands obſtacles à la perfection Chrétienne, ſelon ſaint Bernard, c'eſt le reſpect humain. Ce prétexte, dit Tertullien,

eſt un des plus ingénieux ſtratagémes du demon ; lequel voyant qu'il ne gagnoit rien à répandre le ſang des Chrétiens ſur les échaffauts, l'a répandu ce même ſang ſur leur viſage par la honte : tellement que ceux, qui dans les plus violentes perſécutions auroient affronté les Tirans & bravé la mort, ſe ſont laiſſé vaincre dans une fauſſe paix, par le deſir de plaire au monde, & par la crainte de ſes jugemens. C'eſt une foibleſſe, dit ſaint Auguſtin, & une grande foibleſſe. Car qu'y a-t-il de plus indigne d'un homme, que d'agir au gré d'une idée populaire contre ce que luy dicte le bon ſens & contre les lumieres de ſa propres raiſon ?

Enfin, c'eſt un obſtacle à la perfection, dit ſaint Bernard, ſoit pour ceux qui commencent, & qui craignent qu'on ne les raille, s'ils changent de conduite, & s'ils s'engagent dans une vie plus réguliere que celle des autres; ſoit pour ceux qui ſon déja avancez, & qui quelquefois ſe relâchent eux-mêmes,

& ſe laiſſent arreſter par cette excuſe imaginaire ? Que penſera-t-on, que dira t on ?

Or pour vous guérir, mes Freres, d'un mal qui n'eſt que trop commun dans toutes les conditions de la vie, j'ay à vous dire trois choſes touchant le reſpect humain. Ie veux vous faire voir, premiérement la honte qui y eſt attachée, ſecondement le trouble qui cauſe, troiſiémement le crime qu'il renferme. Ie le conſidére par rapport aux trois biens, qui nous ſont & qui nous doivent étre les plus précieux, l'honneur, le repos, & la conſcience. Si je le regarde par rapport à l'honneur ; je dis, qu'il n'eſt rien de plus honteux à un homme, que de ſe laiſſer conduire par le reſpect humain. C'eſt la premiere Partie. Si je l'enviſage par rapport au repos ; je dis, que rien ne cauſe un plus cruel tourment à une ame, que le reſpect humain. C'eſt la ſeconde Partie. Enfin ſi nous le prenons par rapport à la conſcience ; je dis, que ce qui la perd abſolu-

ment & ce qui la détruit, c'eſt le reſpect humain. Vous le verrez dans la troiſiéme Partie. De là nous conclurons, que nous ne pouvons trop fortement le combattre, ni travailler avec trop de ſoin à nous mettre au deſſus de cette crainte ſervile, de cette crainte inquiette, de cette crainte criminelle. Nous avons pour cela beſoin de la force du ſaint Eſprit. Demandons la par l'interceſſion de Marie, en lui diſant avec l'Ange, *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

IE découvre dans le reſpect humain trois caracteres également honteux ; caractere d'eſclavage & de ſervitude ; caractere d'inconſtance & de légereté ; enfin caractére d'ingratitude & de perfidie. Qu'eſt-ce qu'un homme qui ſe conduit par le reſpect humain ? C'eſt un eſclave, c'eſt un inconſtant, c'eſt un ingrat & un perfide. Developpons ces trois penſées.

Caractere de ſervitude. De toutes les conditions la plus mépriſable & la plus ville, c'eſt celle d'un eſclave

eſclave. Pourquoy, demande ſaint Jean Chryſoſtome? C'eſt, répond ce Pere, qu'un Eſclave n'eſt point à luy-même, mais à ſon Maiſtre; il n'a, pour ainſi parler, qu'un eſtre dépendant; rien qui luy ſoit propre, rien dont il puiſſe diſpoſer. Or n'eſt ce pas là le véritable caractére d'un homme, qui n'agit que par des conſidérations humaines, Eſt-il un eſclave plus eſclave? Eſt-ce pour luy-même qu'il vit, ou n'eſt-ce pas pour les autres? Obligé en mille rencontres de ſe captiver, de ſe contrefaire, & ne faiſant pas une démarche ſans prendre garde aux diſcours qu'on en pourra tenir & aux jugemens qu'on en pourra former; n'oſant pas contredire un libertin, qui raille des choſes les plus ſaintes, & qui traduit impunément la vertu; gardant le ſilence, lors qu'il faudroit s'expliquer hautement & ſe déclarer; cherchant les ombres & la nuit, & ne marchant que dans les ténebres, lors qu'il s'agit de pratiquer une action de piété; s'accommodant au gouſt

& affectant au dehors tous les airs, toutes les manieres d'une troupe de gens, dont la préſence l'intimide, & dont il redoute la cenſure; adorant tous leurs caprices, & ſouſcrivant en aveugle à toutes leurs déciſions.

Eſclavage d'autant plus honteux, pourſuit ſaint Jean Chryſoſtome, qu'il eſt de nôtre choix, & que c'eſt nous-mêmes qui nous jettons dans les fers. Du moins un eſclave a cette conſolation, qu'il ne l'eſt, ou que par contrainte, ou que par accident, ou que par le malheur de ſa naiſſance & par ſa condition. Une mauviſe rencontre l'a reduit au pouvoir de l'ennemy: il ne s'y eſt pas ſoumis, il n'y eſt pas tombé de luy-même; & il n'y demeure que malgré luy. Ou bien, c'eſt le Ciel qui l'a fait naiſtre dans cette dure néceſſité de ſervir, & qui l'a mis au monde, pour ainſi dire, avec les chaiſnes qu'il porte. Mais un eſclave du reſpect humain ne l'eſt que parce qu'il le veut eſtre, *Electione, non caſu.* Il ne tient

qu'à luy de ſecoüer le joug, & de ſe maintenir dans la ſainte liberté des enfans de Dieu. S'il demeure donc dans la ſervitude; c'eſt par une foibleſſe volontaire & par une timidité, qui ne convient pas à un homme, & encore moins à un Chreſtien; c'eſt qu'il n'a pas aſſez de courage, ni eſſez de fermeté, pour s'élever au deſſus des diſcours du public; c'eſt qu'il n'a pas des ſentimens aſſez nobles, pour connoiſtre l'indignité d'une ſi injuſte tyrannie, à laquelle il s'aſſervit; c'eſt une ame laſche & incapable d'un généreux effort: une parole le fait trembler, & un regard luy fait tomber les armes des mains.

Tellement eſclave, qu'il n'obéit pas ſeulement à un maiſtre, mais à un million de maiſtres. Les eſclaves ne dépendent communément que d'un ſeul homme: mais celuy-cy dépend d'autant de maiſtres, qu'il y a d'hommes qui l'obſervent, ou qui paroiſſent l'obſerver. Je dis, qui le paroiſſent: car ſouvent on ne penſe point à luy, lors qu'il croit

qu'on eſt le plus attentif à étudier ſes actions. Mais c'eſt aſſez qu'il ſe le figure de la ſorte : il prend toutes les idées, tuotes les paſſions de ceux avec qui il a à vivre ; il parle comme ils parlent, il agit comme ils agiſſent ; vil imitateur de tout ce qu'il voit, & idolaſtre d'une vaine eſtime, dont il eſt jaloux, & qu'il craint de perdre, mais qu'il perd en effet par ſes baſſes complaiſances, lors qu'il veut par là meſme la conſerver. Car, ce qui arrive tres ordinairement, c'eſt que les ſoins qu'on ſe donne de plaire au monde, nous aviliſſent dans l'opinion même du monde, & nous en attirent le mépris.

Ah! que l'Apoſtre raiſonnoit bien autrement ! Animé de l'Eſprit de Dieu, & dégagé de toutes veûës humaines, Que m'importe, mes Freres, écrivoit-il aux Corinthiens, ce que vous penſerez de moy? [a] *Mihi autem pro minimo eſt, ut à vobis judicer, aut ab humano die?* Ce n'eſt point à voſtre Tribunal que j'ay à répondre : je ne vous reconnois

a 1. Cor. 4.

point pour mes Juges. Quand vous me condamnerez, que me feront vos arreſts ? & quand vous me loüerez, que me reviendra t-il de vos loüanges? Eloges, ou blaſmes, applaudiſſemens ou railleries, tout de la part des hommes m'eſt égal ; je n'ay proprement qu'un ſeul maiſtre à qui je dois rendre compte. [a] *Qui autem judicat me Dominus eſt.* Il n'y a que luy qui puiſſe prononcer pour moy, ou contre moy ? S'il eſt pour moy, je ſuis content : mais s'il ſe déclare contre moy, qui prendra ma deffenſe ? S'il me condamne, qui me relevera de ſa ſentence ? & s'il me réprouve, qui me ſauvera ?

Voilà, mes Freres, la ſainte fierté que doit avoir un Chreſtien ; voilà les heureuſes diſpoſitions où il doit eſtre. Ayez telle idée de moy qu'il vous plaira, diſoit ſaint Auguſtin, pourveû que je ſois bien avec Dieu, c'eſt aſſez. [b] *Sentite de Auguſtino quidquid libuerit, modò Deo placeam.* Faiſons nôtre devoir & vivons bien. Quand les hom-

[a] *Ibid.* [b] *Auguſt.*

mes alors s'éleveront contre nous, nous ferons voir diſoit un Payen, en ſupportant leurs diſcours, une conſtance & une vertu héroïque. *Regium eſt malè audire, cùm benè egeris.* Taſchons à mériter par la bonne odeur de nôtre vie l'approbation du public : mais s'il nous la refuſe, demeurons en repos & ſans inquiétude : comportons-nous comme n'ayant que Dieu pour ſpectateur de nos actions ; & par là nous nous établirons dans une noble indépendance. Premiérement, caractére d'eſclavage & de ſervitude dans le reſpect humain : & ſecondement, caractére d'incoſtance & de legereté.

Comme dans le commerce du monde on ne ſe rencontre pas toujours avec les mêmes perſonnes, mais avec des gens de toute ſorte d'états, dont les veûës, les penſées, les mœurs ſont toutes contraires, les uns eſtimant ſe que les autres condamnent, & ceux-cy condamnent ce que les autres eſtiment : comme il arrive encore ſou-

vent que les mêmes perſonnes n'ont pas toujours les mêmes inclinations, aimant aujourd'huy ce qui leur cauſera demain de l'ennuy & du dégouſt, ou ſe dégoutant aujourd'hûy de ce qu'ils aimeront demain; il faut qu'un homme, qui veut ſe faire à cette diverſité preſque infinie d'objets, & à ces continuelles variations, prenne, pour ainſi dire autant de figure differentes, & change d'autant de face. C'eſt pour cela que ſaint Ambroiſe les compare à ces nuées qui ſe laiſſent emporter à tout vent. Ils reſſemblent, dit l'Abbé Rupert, à des roſeaux, que le moindre ſouffle tourne de tous les coſtez. Ils ſont, ſelon la penſée de ſaint Maxime, comme cét aſtre qui préſide à la nuit, & qui ſans ceſſes croiſt & décroiſt; & voila ce qui les rend mépriſables.

N'eſt-ce pas cela même auſſi qui décrie dans le monde la devotion de certaines perſonnes? Je ſçais qu'il y a de la malignité dans

ceux qui les cenſurent : mais aprés tout n'y donne-t- on pas quelque occaſion? Vous avez de la conſcience ; & vous voulez vous ſauver : mais auſſi vous voulez vous accommoder au monde autant qu'il eſt poſſible , & vous craignez de le faire parler. Qu'arrive-t-il ? C'eſt que faiſant l'aſſemblage le plus mal aſſorti vous joignez enſemble les plus ſolides pratiques de la piété, & les plus vains amuſemens du monde. Or que peut-on penſer, que peut-on dire, quand on vous voit le matin à l'Egliſe , & le ſoir au jeu ? maintenant viſitant les pauvres , & enſuite aux Spectacles & à la Comédie ? ſemblable à un fébricitant, qui tantoſt eſt tranquille, & tantoſt émeû; tantoſt dans le friſſon, & tantoſt dans la violence de la chaleur. Mais donnez moy un vray Chreſtien, & qui ne cherche qu'à plaire à Dieu. C'eſt comme un arbre profondement enraciné : les orages ont beau gronder au tour de luy ; les tempêtes ont beau s'élever : malgré les tempêtes & les orages,

il demeure ferme, & il ſe ſoutient : & c'eſt-là ce qui imprime de la vénération. Qu'une femme de vertu tienne toujours la même route, marche toujours ſur la méme ligne, ſans ſe relâcher, ſans ſe démentir ; le monde même, & le monde le plus cenſeur, la reſpectera, l'honorera, la canoniſera. Achevons. En premier lieu, caractére d'eſclavage & de ſervitude dans le reſpect humain. En ſecond lieu, caractere d'inconſtance & de légereté. Et en troiſiéme lieu, caractére d'ingratitude & de perfidie.

Je ne puis lire ſans une eſpece d'indignation ce qui eſt marqué dans l'Evangile, que ceux, en faveur de qui le Sauveur du monde avoit operé tant de gueriſons miraculeuſes, n'oſoient deffendre ouvertement ſa cauſe, & entrer dans ſon parti. C'étoient des aveugles, à qui il avoit rendu l'uſage de la veûë ; des ſourds, qu'il avoit fait entendre ; des paralitiques, des boiteux, qu'il avoit fait marcher ; des poſſedez, qu'il avoit délivrez ;

des morts, qu'il avoit reſſuſcitez. Quand ils n'auroient ſuivi que les ſentimens d'une reconnoiſſance naturelle; ne doivent-ils pas, en publiant ſes bienfaits, ſoutenir les intéreſts de leur bienfacteur? Ie m'imagine même, que dans le premier tranſport de leur joye, & ſe voyant tout à coup dans une ſanté parfaite, ils luy avoient fait mille proteſtations d'un attachement ſincére & inviolable. Cependant, quand il eſt attaqué, & qu'il faudroit le juſtifier, & démentir ſes ennemis, ils ſe taiſent tous. [a] *Nemo loquebatur de illo.* D'où vient cela? C'eſt la crainte des Juifs, qui leur ferme la bouche. [b] *Propter metum Iudæorum.* Crainte bien injuſte, & bien cruelle, s'écrie ſaint Maxime! Elle rend müets pour Jeſus-Chriſt ces müets mêmes que Ieſus-Chriſt avoit fait parler; & elle leur lie la langue, lors qu'il faudroit s'expliquer à l'avantage de celuy, qui la leur avoit déliée.

Or n'eſt-ce pas ainſi qu'un reſpect humain vous fait tous les jes jours

a *Ioan.* 7. 13 b *Ibid.*

abandonner Dieu, malgré tant de graces que vous en avez receûës, & tant de reſolutions que vous avez formée aux pieds de ſes Autels, d'étre déſormais à luy, & d'y être inſéparablement? Et ne pourrois-je pas icy vous appliquer ce que Tertullien diſoit à des Payens, & vous faire le même reproche? Dans les calamitez publiques, dans les guerres, les peſtes, les famines, ils avoient recours aux Chrêtiens, & ils les conjuroient d'intercéder pour eux auprés du Dieu que nous adorons. Mais dés que le fleau avoit ceſſé, ils retournoient à leurs Idoles, & ils préſentoient tout de nouveau de l'encens aux faux Dieux. [a] *Et cùm miſericordiam extorſeritis, Iupiter adoratur.* Combien de fois avez-vous reſſenti, mes Freres, les effets d'une protection viſible de la part de Dieu? Avec quelle abondance, & ſi je l'oſe dire ainſi, avec quelle profuſion a-t-il répandu ſur vous ſes biens? Cependant, que ſa loy dans une rencontre ſe trouve en concurrence

[a] *Tertul.*

avec les ſollicitations d'un amy, d'un Grand, qui vous tente, & qui veut vous rendre le compagnon de ſes débauches : qui l'emporte ? N'eſt ce pas cette fauſſe amitié, cette grandeur mondaine, que vous ne voulez pas bleſſer. *Iupiter adoratur.*

Combien de fois avez-vous promis à Dieu, entre les mains d'un Confeſſeur, d'étre plus addonné à la pieté, plus aſſidu à la Prédication, plus régulier dans l'obſervation du jeûne ? Cependant, qu'il ſe préſente une occaſion, où il faut laiſſer une cerémonie de pieté pour une ceremonie prophane, la Prédication pour une aſſemblée de plaiſir, le jeûne pour une partie & pour un repas : vous oubliez toutes vos promeſſes, & l'exemple vous entraiſne. *Iupiter adoratur.* Tant de fois vous aviez dit, que vous ſeriez plus reſervé à parler contre le prochain, que vous vouliez vivre dans une plus grande retraite, que vous retrancheriez de vôtre luxe dans les parures & dans les habits : cependant,

pendant, on attaque devant vous le prochain dans une converſation; vous vous trouvez dans un temps de divertiſſemens & de réjouïſſances; il vient une nouvelle mode: vous parlez comme les autres, vous vous réjouïſſez comme les autres, vous vous parez comme les autres, vous vous laiſſez aller au torrent. *Jupiter adoratur.*

Or à qui ſera-t-on fidelle, quand on eſt de la ſorte infidelle à Dieu? J'en rougis devant vous, Seigneur; je viens m'en confondre à vos pieds. J'en rougirois dans l'uſage du monde, ſi j'avois manqué à tant de paroles données, & ſi mal gardées; ce ſeroit une tache ineffaçable. Mais c'eſt enfin, Seigneur, c'eſt pour cette fois que je veux m'élever au deſſus d'un vain reſpect, auquel je me ſuis laiſſé trop longtemps dominer. J'ay compris toute la honte qui y eſt attachée: & vous allez voir encore, Chrêtiens, le trouble qu'il cauſe. C'eſt la ſeconde Partie.

SECONDE PARTIE.

Tertullien avoit bien raiſon de

dire, que rien ne trouble plus le calme & la paix d'un cœur, qu'un ſoin trop étudié de plaire aux hommes. Comme un os hors de ſon emboiture fait ſouffrir les plus violentes douleurs; un homme hors de ſon devoir par une conſidération humaine ſe trouve dans une continuelle agitation. Plus alors de repos: penſées ſur penſées, refléxions ſur refléxions, inquietudes ſur inquietudes. Tout y contribuë, la conſcience, la raiſon, les divers mouvemens que l'on ſe donne, & ſouvent le peu de fruit qu'on en retire. Je m'explique.

Car prenez garde en premier lieu, que le reſpect humain laiſſe à la conſcience toute ſa droiture, & à la raiſon toutes ſes lumieres, pour connoiſtre ce qui convient & ce qui ne convient pas, ce qui eſt dans l'ordre & ce qui bleſſe le devoir. Or ſouvent le reſpect humain nous porte à des choſes que la Loy de Dieu défend, & qui ſont même contre l'équité naturelle. Ainſi l'on ſe trouve agité des ſentimens tout contraires: on juge d'une façon, & l'on fait de

l'autre : on condamne au fonds de l'ame la conduite que l'on tient ; & l'on agit néanmoins toujours de la même maniere : afin l'on éprouve, quoique dans un autre ſujet, ce qu'éprouvoit ſaint Paul, quand il diſoit : Je ne fais pas le bien que je veux ; mais je fais le mal que je ne veux pas. *Non quod ego volo bonum, hoc ago : ſed quod odi malum, hoc facio.* De là ces retours amers de la conſcience, quand on voit que l'on ſacrifie ſon ſalut à une complaiſance criminelle, qui nous perd ; qu'on abandonne ſes obligations les plus eſſentielles, pour ne pas manquer à bienſéances imaginaires, & à des déférence que le monde éxige injuſtement de nous ; qu'on s'attire la haine de Dieu, pour ſe conſerver un accez facile auprés d'un homme, dont on conçoit ſouvent en ſecret de l'horreur, tandis qu'au dehors on l'idolaſtre ; & que par une molle condeſcendance, on s'expoſe à une éternelle damnation.

De là ces reproches d'une raiſon toûjours éclairée, qui nous fait

ſentir malgré nous toute l'indignité d'une ſi laſche & d'une ſi timide foibleſſe. Peut-on ſe démentir de la ſorte ſoy-même! N'eſt-ce pas le devoir qui doit eſtre noſtre regle, & non pas les bizarres idées & les folles coutumes du ſiécle? Ce qui eſt vray pour moy dans la ſpéculation, ne l'eſt-il plus dans la pratique & dans l'action? Suis-je un autre homme quand il faut raiſonner, & quand il faut agir? Cette contradiction ne fait-elle pas ma condamnation? Tantoſt ces réfléxions & mille autres nous confondent: on les porte par tout; & par tout ce ſont autant de pointes, qui percent un cœur & qui le déchirent.

De là ces cruelles perpléxitez, ces incertitudes en mille rencontres, où la grace & le monde combattent tout à la fois dans une ame. On ne ſçait à quoy ſe déterminer: tantoſt on veut & tantoſt on ne veut pas: la Loy de Dieu retient, on craint ſes menaces & ſes vangeances: on voudroit bien ne s'y pas expoſer; & il faut pour cela

s'arracher en quelque maniere à ſoy-meſme. Mais auſſi le reſpect humain ſollicite & preſſe : c'eſt une eſpece de violence, contre laquelle il ſemble qu'on ne peut tenir. Que fait-on ? On imagine quelquefois de prétendus accommodemens pour accorder enſemble l'un & l'autre ; mais ſans autre ſuccez, que de ſe plonger dans un mortel embarras, & dans un tourment continuel.

Ah ! qu'on s'épargneroit d'allarmes & de combats, ſi l'on ſe tenoit conſtamment attaché à ſon devoir, & qu'on en fiſt une profeſſion publique, ſans ſe mettre en peine de tous les raiſonnemens humains ! Qu'Hérodes ſe fuſt épargné de remords piquans, s'il eûſt moins eû d'égard à l'injuſte demande d'Hérodias ! & que ſon exemple eſt une belle leçon pour nous ! Ce Prince épris d'un amour inceſtueux pour une barbare Courtiſane, luy promet de luy donner tout ce qu'elle ſouhaittera, fuſt-ce meſme la moitié de ſon Royaume. Herodias luy demande la teſte de

Jean Baptiſte, qu'elle haïſſoit. A cette paroles, Hérodes eſt ſaiſi de douleur: car il eſtimoit Jean Baptiſte: [a] *Contriſtatus eſt Rex.* Il a regret à la perte & à la mort d'un homme ſi digne de vivre. Mais à quoy ſe réſoudre? Abandonnera-t-il l'innocence, & fera-t-il impitoyablement couper la teſte au Prophete du Seigneur? Quelle extremité! Quelle horreur! Mais auſſi rétractera-t-il la promeſſe qu'il a faite, & refuſera-t-il à la fauſſe divinité qu'il adore la victime qu'elle veut avoir? Sa paſſion s'y oppoſe. [b] *Contriſtatus eſt Rex.* Enfin ſa paſſion l'emporte. Hérodes devient homicide, pour n'eſtre pas, ce ſemble, parjure; & pour le reſpect d'une femme, il viole toutes les loix de la juſtice. Mais ce Prince paye bien cher l'inhumaine ſatisfaction qu'il donne à Hérodias. Quels troubles, quand on luy vient préſenter la teſte de Jean Baptiſte encore toute ſanglante? A ce ſpectacle, tout ſe ſouleve dans ſon cœur contre luy-meſme; tout luy reproche l'atten-

a *Matth.* 14. 9. b *Ibid.*

tat qu'il vient de commettre : & de cette bouche müette il croit entendre partir une voix menaçante & pleine de terreur, qui l'épouvante, qui le consterne, qui l'atterre. [a] *Contristatus est Rex.*

Outre ces peines intérieures & inévitables de la par de la conscience & de la raison, quelle gesne & quelle contrainte en second lieu de la part du monde, auquel le respect humain nous asservit, & de tous ceux auprés de qui l'on veut s'insinuer & se maintenir ! Jugeons-en parce que nous voyons dans les Cours des Princes. Qu'elle est la vie de ces mondains, qui passent leurs jours auprés des Grands, & qui n'ont point d'autres soins que de leur agréer en tout ? Si on leur commande de courir, dit Pierre Damien ; ils vo'ent. [b] *Dum jubentur currere, volant.* Si on leur ordonne de demeurer ; ils sont immobiles comme des rochers. *Dum stare jubentur, stant sicut colles.* Ce n'est point à leur gré, ajoute un Philosophe, c'est au gré du Maitre qu'ils mangent & qu'ils dorment ;

a *Ibid.* b *Petr. Dam.*

Ad alienum dormiunt, ad alienum comedunt appetitum. Pour cela, combien faut-il prendre ſur ſoi? ſur combien de ſujets faut-il renoncer à ſes volontez & mortifier ſes deſirs? combien de ménagemens & d'aſſiduitez, combien d'affectations & d'aparences forcées? quelle étude, quel art! Eſt-on né, pour vivre dans une telle dépendance? & peut-on trouver un bonheur ſolide dans une vie, où l'homme eſt ſi peu maître de ſoi même & de ſes actions?

Ah! ne comptez vous pour rien femmes du ſiécle, femmes entêtées de je ne ſçai quel brillant, de je ne ſçay quelle grace qui frappe les yeux, & que vous voulez faire remarquer, ne comptez-vous, dis-je, pour rien ces ſoins immoderez de ſe preparer, de conſerver, de renouveller une fleur de beauté qu'un moment ternit, de ſe donner un certain port, une certaine démarche, de certains agrémens? & pour cela, cette attention continuelle ſur ſoy-même, ces parures ſouvent incommodes, ces nuditez nuiſibles à la ſanté, le feu, le fer, tout ce

qu'on fait ſervir à déguiſer les défauts que la nature nous a donnez & à rehauſſer les avantages qu'on en a reçus ? Ne comptés-vous pour rien ces viſites ſouvent ennuyeuſes & fatigantes, qu'il faut recevoir, & qu'il faut rendre, pour entretenir toûjours un certain commerce de la vie ? ces aſſemblées, dont on connoit tout le vuide & toute la bagatelle, mais où l'on eſt ſouvent obligé de ſe trouver contre ſon inclination, & pour ne ſe pas diſtinguer ? ces nuits que l'on perce, ces veilles, ce tumulte, ce bruit qui étourdit, dont on voudroit être délivré, mais qu'il faut ſoutenir par honneur, & pour faire toujours quelque figure ? Ne comptez vous pour rien ces dépenſes exceſſives, en équippage, en ameublement, en divertiſſemens, que l'on regrette en ſecret & dont on gémit, ſe privant quelquefois de tout dans le particulier, pour avoir dequoi paroiſtre dans le public ? Tout cela, & mille autres choſes que je paſſe, que vous ſçavez mieux que moi, & que vous ſenté mieux que moi,

ne les comptez-vous pour rien ? Quand on ſçait de paſſer du monde, & ſe mettre une bonne fois au deſſus de ſes vaines chimeres, on pare à bien des chagrins, & l'on s'épargne bien des devoirs.

Car quand il arrive en troiſiéme lieu, que nos ſoins n'ont pas tout l'effet que nous prétendons ; quand, au lieu de l'approbation publique, que l'on a tant recherchée, & dont on étoit ſi jaloux, on ne reçoit que des contradictions & des rebuts ; quand on ſe voit le joüet de ceux-là même, à qui l'on s'eſt l'aiſſé gouverner, & qui aprés nous avoir attirez à eux, nous abandonnent ; quand au moins il vient là-deſſus certains ſoupçons, (car ce ſont ceux qui ſe laiſſent le plus dominer par le reſpect humain, qui ſont les plus ſujets à ſe faire milles phantômes qui les tourmentent) quelle ſenſibilité, quels regrets, & quels dépits ! Voilà, mon Dieu, la vangeance temporelle, que vous prenez ſouvent plaiſir à en tirer ; juſqu'à ce que vous leur faſſiez

ſentir voſtre colere par de bien plus redoutables châtimens. Et n'eſt ce pas un triomphe pour vous, Seigneur ? Vous voyez ces adorateurs du monde ſe ronger eux-meſmes, ſe conſumer. Vous les voyez dans une deſolation qui les accable, dans une triſteſſe, dans un ſerrement de cœur qui les deſſeche. Ce ſont des viciſſitudes continuelles : un moment les abat, & un moment les releve : ou ce ſont des ſujets réels qui les chagrinent ; ou c'eſt une imagination bleſſée qui les joüe.

Au lieu qu'une ame, qui ne s'appuye qu'en vous, Seigneur, qui ne compte que ſur vous, qui marche, & qui ne regarde en marchant ni ce qui eſt autour d'elle, ni ce qui eſt au deſſus, mais qui n'a les yeux attachez que ſur vous, ſe trouve dans un degagement, & dans une paix, que tous les applaudiſſemens du monde & toutes ſes faveurs ne pourroient payer. Elle a pour elle le témoignage de ſa conſcience : & ce témoignage luy ſuffit. C'eſt là qu'elle ſe

repoſe tranquillement : & du reſte, quoy qu'il luy arrive de la part des hommes, elle y eſt auſſi inſenſible, que s'il n'y avoit point d'hommes au monde, & quelle n'eût à traiter qu'avec Dieu. Sans rien perdre de l'humilité Chreſtienne, & d'une ſoumiſſion raiſonnable, elle joüit de toute la liberté des enfans de Dieu; ſans prodiguer ſes adorations à des maiſtres mortels; ſans tant ſe mettre à la torture, ni tant ſe compoſer, pour ſe faire aux uſages criminels & aux pernicieuſes coutumes que le monde a établies. Vous y ajouſtez, Seigneur, l'onction de vôtre grace; & vous prenez plaiſir à la dédommager de ce qu'elle ne cherche point au milieu du ſiécle, & autre part qu'en vous. Vous luy parlez au cœur; vous luy faites interieurement ſentir que vous eſtes content. C'eſt aſſez, mon Dieu; ce ſentiment luy fait oublier tout le reſte. Nous avons veû quelle honte porte avec ſoy le reſpect humain. Je vous ay montré comment il trouble le repos. Enfin il faut vous faire voir com-

comment il perd la conſcience, & la ruine. C'eſt la troiſiéme Partie.

TROISIE'ME PARTIE.

JE dis que le reſpect humain perd & ruine abſolument la conſcience. Comment cela? En deux manieres : premierement, en corrompant tout le bien que nous faiſons: ſecondement, en nous portant même au mal, & nous le faiſant commettre. Je vais mettre ces deux penſées dans tout leur jour.

Le reſpect humain ne nous empêche pas toûjours de faire le bien, mais il corrompt celuy que nous faiſons. Ainſi il bâtit, pour ainſi dire, & il détruit tout à la fois : il nous laiſſe pratiquer la vertu, il nous y engage même en bien des rencontres ; mais au lieu d'une intention Chrêtienne qui la doit animer & purifier, il ſubſtituë une politique mondaine qui la gâte, & qui luy ôte tout ſon prix. Le reſpect humain, par exemple, ne nous fait pas rejetter toute ſorte d'accomodement avec un ennemy, on conſent à le revoir ; on ſe reconcilie en apparence. Mais quel eſt le nœud

de cette reconciliation ? Des veûës de la chair, & une fauſſe prudence. On eſt las d'entendre raiſonner le monde ; on ne veut pas faire un plus grand éclat ; on ſe rend aux preſſantes inſtances d'un médiateur, on craint de le choquer : on rentre dans le même commerce, & dans la même liaiſon. Mais au fonds de l'ame on conſerve le même fiel, & l'on attend une occaſion favorable, pour le décharger, & pour en faire ſentir toute l'amertume.

Le reſpect humain ne nous fait pas toûjours abandonner les devoirs d'une charge, d'un employ, d'un état. On les obſerve, & on les obſerve même avec une éxactitude ſcrupuleuſe. Mais quel eſt le principe de cette régularité, que le monde canoniſe? Ce ſont ces éloges là mêmes du monde. On veut paſſer pour un homme de probité, pour un juge integre, pour une mere ſage, pour un pere vigilant & laborieux. On ne veut point être accuſé de négligence, d'intéreſt, de mauvaiſe foy, de malverſation. Et voilà le motif qui fait agir.

Le reſpect humain ne nous éloigne pas toûjours de la priere, des cérémonies de piété, de la pratique des bonnes œuvres de la viſite des hoſpitaux, des priſons. Mais ce qui devroit être animé par un eſprit droit & pur, on le fait par un eſprit d'oſtentation. On paroît dans nos Temples : pourquoy? pour ſe faire voir. On s'approche des Sacremens : pourquoy ? pour cacher ſon libertinage. On fait de grandes aumônes, de grandes charitez : pourquoy ? pour donner un certain exemple d'éclat. Je dis un exemple d'éclat : & c'eſt cét éclat qui nous touche, & non point préciſément l'exemple qu'on donne. Ainſi les Phariſiens prioient, jeûnoient, ſe monſtroient avec des viſages paſles & défigurez, debitoient de belles maximes d'une morale auſtere & de la plus haute perfection: mais pourquoy ? pour ſe faire remarquer, & pour être diſtinguez.

On ſe conduit, pour ainſi dire, en matiere de dévotion ſelon le temps, & ſelon la ſituation des choſes. Si le Prince, ſi le maître

dont on dépend, eſt un homme d'ordre; on ſe tient dans la regle & dans le devoir. Si l'on ſe rencontre avec des perſonnes pieuſes & Chrêtiennes; on eſt Chrêtien comme eux, modeſte, moderé, reſervé, ſans attachement à l'exterieur, ſans paſſion, ſans vice. Maſque ſpecieux: mais ſous ce beau maſque, le fonds eſt empoiſonné & infecté: il n'y a ni crainte de Dieu, ni Religion.

Auſſi combien de péchez le reſpect humain ne nous fait-il pas d'ailleurs commettre? Ce fut par un reſpect humain que le premier homme mangea du fruit qui luy étoit deffendu. Sa femme le luy préſenta; & il ne voulut pas la contriſter en le refuſant: il le prit, il viola le commandement du Seigneur, & en le violant il ſe perdit luy-même, & toute ſa poſterité. Ce fut par un reſpect humain: que le Roy des Philiſtins renvoya David, au lieu de luy accorder ſa protection. Il en connoiſſoit la droiture & le mérite: il luy rendit le témoignage le plus avantageux. Vive le Seigneur, luy dit-

il, je vous regarde comme un homme plein de vertu. [a] *Vivit Dominus, quia rectus es tu & bonus in conſpectu meo.* Je n'ay rien trouvé en vous de mal. [b] *Non inveni in te quidquam mali.* Mais vous n'étes pas agréable aux Grands de mon Royaume. [c] *Sed Satrapis non places.* Ce fut par un reſpect humain que ſaint Pierre renonça ſon Maître. Il n'oſa pas ſe déclarer pour luy en préſence des Juifs; & il en vint juſqu'à le charger d'anatême. Ce fut par un reſpect humain que Pilate condamna Jeſus-Chriſt. Quels efforts ne fit-il pas pour le ſauver, parce qu'il étoit perſuadé de ſon innocence? Mais dés qu'il entendit parler de Céſar, dont on le menaçoit; toute ſon ardeur ſe rallentit; il craignit de s'attirer l'indignation du Prince; & il livra le Fils de Dieu au pouvoir de ſes ennemis.

N'eſt-ce pas par des reſpects humains qu'on prête tous les jours l'oreille à tant de médiſances, à tant de fauſſes ſuppoſitions? On voit le juſte accuſé; on voit ſes

a 1. *Reg* 29. b *Ibid.* c *Ibid.*

plus ſaintes actions malignement interprétées : il ne faudroit quelquesfois qu'un mot pour le juſtifier : mais on le laiſſe opprimer par la calomnie, & ſouvent même l'on ſe tourne contre luy. N'eſt ce pas par des reſpects humains qu'on quitte tous les éxercices du Chriſtianiſme, la Confeſſion, la Communion; qu'on favoriſe cette débauche d'un amy; & qu'un jeune homme ſe porte à tous les excez, où l'attirent des compagnons également corrompus & corrupteurs? Et n'eſt-ce pas enfin pour cela que nous vous avertiſſons tant de vous garder de certaines liaiſons, de certaines compagnies dangereuſes; parce que c'eſt là que le reſpect humain agit avec plus d'empire; qu'il n'y a rien alors qu'il n'entraîne; & qu'il eſt d'une extrême difficulté de s'en deffendre?

Péchez d'autant plus griefs & plus mortels, qu'on les commet avec plus de veûë. En certains momens où le feu tranſporte, & où il ſemble que l'on n'eſt point à ſoy, on peut s'excuſer ſur la violence

de la paſſion, & ſur le peut d'attention qu'elle laiſſe. Mais un homme qui peche par reſpect humain, agit communement de ſang froid : il fait toutes les réflexions néceſſaires pour connoître l'injuſtice de ſon procedé : il héſite quelquefois, il balance; & ce n'eſt qu'avec déliberation qu'il ſe retire de Dieu, & qu'il donne au monde la préference.

Etat preſque ſans retour, dit ſaint Auguſtin ! Et en voici la raiſon. C'eſt que pour ſe convertir, & pour retourner à Dieu, il faut une ſainte hardieſſe, ou pour parler avec ce Pere, une ſainte impudence, qui répare le ſcandale qu'on a donné; il faut que la penitence ſoit édifiante, & qu'elle honore Dieu autant que le peché l'a deshonoré. Autrement, point de pardon. Pour cela, il faut que la penitence paroiſſe; il faut qu'elle ſoit connuë. Un penitent doit marcher tête levée, ne point craindre de ſe faire voir aux pieds d'un Confeſſeur en poſture de criminel, & tel que le Publiquain, lors qu'à la porte du Temple, & aux yeux du peuple, il ſe frapoit la poitrine,

& crioit à Dieu miſéricorde. Il doit par une conduite toute contraire à celle qu'il a tenuë faire un deſaveu ſolemnel de ſa conduite paſſée. Or c'eſt ce qui ne peut convenir avec le reſpect humain. Si l'on me voit plus aſſidu aux pieds des Autels, & aux œuvres Chrêtiennes; quel bruit va-t-on répandre de moy dans le monde? Si l'on ne me voit plus dans telle maiſon, ni avec telles & telles perſonnes, comment me regardera-t'on? Si je veux me dédire d'une telle impoſture, ſi l'on ſçait que j'ay fait ſatisfaction d'une telle offenſe, il faudra me cacher deſormais & m'enſevelir dans la retraite. Ah! mon cher Auditeur, tandis que vous aurez de tels ſentimens, il n'y a point de converſion à attendre de vous; il n'y a plus pour vous d'eſperance, plus de ſalut.[a] *Etiam ſpem ſalutis amiſiſti.*

Si vous voulez vous ſauver, & ſi vous le voulez bien; allez d'un pas ferme, ſans vous étonner; allez, dis-je, pour m'exprimer de la ſorte, affronter le monde; allez ſans craindre vous expoſer à tous ſes traits. Souvenez-vous que vous avez re-

[a] *Auguſt.*

noncé à ce monde criminel, par les promeſſes autentiques de voſtre baptême. Souvenez-vous, avec ſaint Auguſtin, qu'on ne vous a mis des Croix ſur la teſte, en vous conférant le glorieux caractere de Chreſtien, que pour vous apprendre à ne point rougir de la Croix. Souvenez-vous de la fermeté inébranlable des Martyrs, lors que chargez d'ignominie & d'opprobres, ils paroiſſoient devant les Tyrans, ils montoient ſur les échafauts, & donnoient leurs teſtes. Ce n'eſtoient point d'autres hommes, d'autres Chreſtiens, que vous. Ils n'avoient point d'autre Loy, ny d'autre Maiſtre. La meſme force, les meſmes ſentimens qu'ils avoient, vous les devez avoir. Sans cela, écoutez l'arreſt terrible, que le Fils de Dieu a prononcé contre vous. C'eſt avec cette penſée que je vous renvoye : & il y a de quoy vous ſaiſir de frayeur.

Celuy qui m'aura renoncé devant les hommes, dit le Sauveur du monde, je le renonceray devant mon Pere.[a] *Qui negaverit me coram hominibus, negabo & ego eum co-*

a *Matth.* 10. 33.

ram Patre meo. Quand il ſera venu ce jour, où l'on ſe fera une gloire d'avoir eſté à Dieu & de l'avoir ſervi ; quand le Sauveur des hommes, établi par ſon Pere pour eſtre deſormais leur Juge, viendra démeſler dans la troupe les ſiens, & diſtinguer ſes vrays adorateurs des faux partiſans du monde ; à cette manifeſtation univerſelle, il nous traitera comme nous l'aurons traité. Vous n'avez pas voulu vous déclarer pour moy ; n'attendez pas que je me déclare pour vous. Mais ſi je ne prends pas voſtre deffenſe, qu'elle ſera voſtre reſſource ? & ſi vous n'eſtes pas du nombre de mes Elûs, de quel nombre ſerez-vous ? Allez à ces divinitez de la terre, que vous avez tant idolâtrées. Je n'eſtois pas un aſſez grand Maiſtre pour vous. Mais cette grandeur, que vous avez mépriſée, vous la voyez toute entiere, & vous la voyez à voſtre confuſion, à voſtre deſeſpoir. Que me demandez-vous ? Je n'ay point eſté voſtre Dieu juſques à preſent. Si je l'avois eſté, vous n'auriez point

porté voſtre encens à d'autres autels que les miens : vous vous ſeriez attaché a ma Loy ; & vous en auriez fait une profeſſion publique. Ou ſi je l'eſtois (comme je l'ay en effet toujours eſté , & comme je le ſeray toujours) vous m'avez refuſé les hommages qui m'eſtoient dûs : j'auray mon tour , & je l'ay maintenant : vous me chercherez ; & vous ne me trouverez plus : vous me reclamerez ; & je ne vous écouteray plus : vous viendrez à moy ; & je ne vous recevrai plus.

Mais pour vous , vous ſerez recoûës , Ames fidelles, vous qui avez eû dans le cœur & qui avez confeſſé hautement voſtre Foy. Vous aurez un double avantage. Les libertins meſmes & les pecheurs, voyant cette égalité qui a paru dans voſtre conduite , ont eſté forcez malgré eux de l'admirer. Voſtre vertu , cette vertu toujours conſtante & unie , leur a arraché des ſuffrages , qu'ils n'ont pû vous refuſer. Si quelquefois ils ont parlé autrement ; leurs propres ſentimens ont dementi leurs paroles : ou s'ils ſe

ſont aſſez aveuglez pour vous mépriſer ; je ſçauray bien vous vanger de leurs mépris. Paroiſſez maintenant à leurs yeux, revoſtus de tout voſtre éclat. Qu'ils apprennent en vous voyant, quel eſtoit le Maiſtre que vous ſerviez, & quel il eſt encore. Qu'ils envient voſtre ſort, aprés en avoir tant témoigné d'horreur. Qu'ils ayent honte, non plus de mon ſervice, mais de cette meſme honte, de cette honte mondaine qui les en a retirez. Ils vous mettoient ſous leurs pieds ; & vous voici ſur leurs teſtes : ils vous reprochoient voſtre credulité & voſtre ſimplicité ; ſoyez pour eux un reproche ſenſible, un reproche vivant, de l'illuſion qui les a trompez, & de leur aveuglement. La vertu a ſes temps d'épreuve, où elle demeure inconnuë, & ſans nom, où elle eſt meſme expoſée aux injures & aux inſultes. Mais aprés une obſcurité paſſagere, elle eſt recompenſée d'une gloire éternelle, où nous conduiſe le Pere, & le Fils & le Saint Eſprit.

QUATORZI'EME

QUATORZIE'ME PRE'TEXTE.

Dieu penſe-t-il à moy, & me voit-il?

SERMON

SUR LA PRESENCE DE DIEU.

Hæc cogitaverunt, & erraverunt : excœcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pécheurs ont penſé; & ils ſe ſont trompez: car leur malice les a aveuglés. Dans la Sageſſe, Ch. 2.

IL eſt étrange, que le reſpect humain ait autant de force qu'il en a pour nous détourner de faire le bien ; & que la préſence de Dieu n'ait pas le meſme pouvoir pour nous empeſcher de commettre le mal. Nous ne prenons que trop garde, quand il faut pratiquer une vertu, ſi nous ſommes

veûs des hommes : mais quand la paſſion nous ſollicite, & qu'elle nous porte à une action criminelle ; nous n'éxaminons gueres ſi nous ſommes devant Dieu, & s'il nous voit. Dieu eſt-il préſent à tout ce que je fais, le connoiſt il, & penſe-t-il à moy ? Voilà ce que quelques-uns, comme les impies dans l'Ecriture, oſent meſme révoquer en doute ; & à quoy les autres ſont ſi peu attentifs, que cette penſée ne fait ſur leurs cœurs qu'une impreſſion paſſagére, & ſans fruit. Je veux donc aujourd'huy, Chrêtiens, vous parler de la preſence de Dieu : je veux vous la faire conſiderer avec plus de réflexion ; & je la propoſe aux pécheurs comme un des plus puiſſans motifs, pour les faire ſortir promptement de leur peché & pour les porter à la pénitence.

Parmi les criminels que la Juſtice humaine pourſuit, il y en a qui par la fuite ſe dérobent des mains de leurs Juges : quelques-uns au moins les trompent dans

la diſcuſſion des faits, & les leur déguiſent : & les uns & les autres évitent ainſi la condamnation qu'ils ont méritée, & le chaſtiment qui leur eſt dû. Mais vous, Pécheur, comprenez ces trois choſes, qui vont faire le partage de ce diſcours, & le ſujet de voſtre crainte. Je dis, que Dieu eſt préſent par tout, pour vous arreſter par tout : c'eſt la premiere Partie. Pour vous convaincre par tout : c'eſt la ſeconde Partie. Pour vous condamner par tout : c'eſt la troiſiéme Partie. Preſent par tout, pour vous arreſter par tout ; parce que Dieu eſt par tout auprés de vous. Préſent par tout, pour vous convaincre par tout, parce que Dieu voit tout. Enfin préſent par tout, pour vous condamner par tout ; parce que Dieu hait par tout le peché, & le condamne. Demandons les lumieres du Saint Eſprit, &c. *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

DEVELOPONS, Chreſtiens, cette grande verité, que Dieu eſt

par tout : & ſuivant les principes de la Théologie, formons nous, autant qu'il eſt poſſible, une juſte idée de cette perfection divine que nous appellons immenſité. Ce ne ſera pas une connoiſſance inutile pour nous : & nous en tirerons dans la pratique de ſolides conſequences pour le changement & la réformation de nos mœurs.

Qu'eſt ce donc que l'immenſité de Dieu ? C'eſt une préſence de Dieu par tout, une préſence ſans bornes, une préſence ſubſtantielle, une préſence pleine & entiére. Tout cela demande à eſtre éclairci. Appliquez-vous.

Je dis d'abord, que l'immenſité divine eſt une préſence de Dieu par tout. Le Prophete Royal en étoit bien perſuadé, lors qu'il diſoit en parlant à Dieu : Où iray-je, Seigneur, & dans quel lieu du monde me retireray-je, pour m'éloigner de vous? [a] *Quò ibo à ſpiritu tuo, & quò à facie tuâ fugiam* ? Si je monte dans le Ciel ; vous y

[a] *Pſal.* 138.

eſtes : [a] *Si aſcendero in Cœlum, tu illic es.* Si je deſcends dans les plus profonds abyſmes de la terre ; je vous y trouve : *Si deſcendero in Infernum, adeſt.* Si je parcours toute la ſurface des eaux, & ſi je prends des aiſles pour paſſer au de-là des mers ; c'eſt vous meſme qui m'y conduiſez. [b] *Si ſumpſero pennas meas diluculò, & habitavero in extremis maris ; etenim illuc manus tua deducet me, & tenebit me dextera tua.* Point de retraite ſi obſcure, point de région ſi inconnuë, où vous ne ſoyez préſent.

C'eſt ce qui a fait dire à Saint Auguſtin, que comme il n'y a rien ſans Dieu, [c] *Sine Deo nihil* ; il n'y a rien auſſi hors de Dieu, ni rien au deſſus de Dieu : *Extra Deum nihil, ſupra Deum nihil.* Il entre par tout : il a part à tout. La raiſon eſt, que rien ne ſubſiſte que par luy. Il doit donc eſtre par tout, pour tout ſoutenir, & pour tout régler. S'il y avoit quelque endroit où Dieu ne fuſt pas ; il y auroit quelque eſtre qui n'auroit pas be-

a *Ibid.* b *ibid.* c *Auguſt.*

ſoin du concours actuel de Dieu, ſoit pour agir, ſoit ſeulement pour eſtre conſervé dans ſa nature propre. Par conſéquent le pouvoir & le domaine de Dieu ſeroit limité. Or c'eſt ce que nous ne pouvons dire ſans blaſphême.

En ſecond lieu, l'immenſité Divine eſt une preſence de Dieu, non ſeulement par tout, mais ſans bornes. Le monde a ſes limites : mais Dieu n'en a point. Quand nous diſons, que Dieu eſt dans tout le monde ; cela ne ſignifie pas que le monde le contient ; mais qu'il contient luy-meſme le monde. Il eſt plus élevé que le Ciel, dit le ſaint homme Job : [a] *Excelſior Cœlo.* Il eſt plus profond que l'Enfer : *Inferno profundior.* Il eſt plus vaſte que la mer : *Latior mari.* Il eſt plus étendu que la terre : *Longior terrâ.* Enfin ſa grandeur eſt infinie : [b] *Et magnitudinis ejus non eſt finis.* Il eſt infini, ajouſtent les Théologiens, ſur tout en quatre manieres & ſous quatre rapports : par rapport à ſon eſſence, par rapport à

a *Iob.* b 11. c *ibid.*

ſes ouvrages, par rapport au temps, & par rapport au lieu. Infini dans ſon eſſence : elle eſt ſouverainement parfaite. Infini par rapport à ſes ouvrages : il eſt tout-puiſſant. Infini par rapport au temps : il eſt éternel. Infini par rapport au lieu : il eſt immenſe.

En troiſiéme lieu, l'immenſité Divine eſt une préſence ſubſtantielle de Dieu par tout. Une choſe peut eſtre préſente, ou par ſa ſubſtance, ou ſeulement par ſa vertu. L'Aſtre qui nous éclaire, (c'eſt l'éxemple que nous donne ſaint Thomas) le Soleil n'eſt préſent à la terre que par ſa vertu : Pourquoy ? C'eſt qu'il n'eſt pas dans la terre, ni ſur la terre ; mais qu'il y envoye ſeulement ſes influences & ſa lumiere. Au lieu qu'il eſt ſubſtantiellement préſent à celuy des globes celeſtes dans lequel il roule & auquel il eſt attaché. Pourquoy ? Parce qu'il le touche immédiatement, & qu'il y eſt réellement uni. C'eſt ainſi, ſelon l'Apoſtre, que Dieu nous eſt tellement pré-

ſent par luy-même, & non point ſeulement par ſes productions, que nous ſommes tous en luy, que nous vivons en luy, que nous agiſſons en luy. a *In ipſo vivimus, movemur, & ſumus.*

En quatriéme lieu, l'immenſité Divine eſt une préſence de Dieu par tout pleine & entiére; c'eſt à dire, que Dieu eſt tout entier par tout. Car eſtant un pur eſprit, il eſt indiviſible. D'où il s'enſuit, que par tout où il eſt, il y eſt ſelon tout ſon eſtre. Et comme il eſt par tout, tout ſon eſtre eſt donc auſſi par tout.

M'entendez-vous, Chreſtiens? & n'y a-t-il pas là de quoy vous ſaiſir de frayeur? On tremble en entrant dans les Palais des Princes, parce qu'on ſçait qu'ils en ont fait leur demeure, & qu'ils y ſont préſent. Or le Palais de Dieu, la Maiſon de Dieu, c'eſt tout l'Univers. b *Domus Dei, totus mundus.* Par tout où je ſuis, j'ay Dieu devant moy, Dieu autour de moy, Dieu au dedans de moy. Il eſt en

a *Act. 17.* b *Minutius Felix.*

moy ; & je ſuis en luy ; & je ſuis même en luy plus que je ne ſuis en moy - méme. Précheur, y penſez - vous ? Pécheur voluptueux & ſenſuel, croyez - vous que Dieu eſt préſent à toutes vos abominations ? Où les commettez - vous ? Aux pieds meſmes de Dieu, ſi je puis le dire de la ſorte, juſques dans le ſein de Dieu. Si cette penſée n'eſt pas un frein pour réprimer vôtre paſſion, qui le ſera ? Je ne l'apperçois point ce Dieu inviſible ; mais je ſçais par la foy qu'il m'inveſtit de toutes parts. Si je marche ; il me précéde, il m'accompagne, il me ſuit. Si je demeure ; il ſe tien auprés de moy. Je me trouve enveloppé dans cette immenſité qui remplit toute la terre, comme un homme enſeveli dans les eaux de la mer. Il y en a ſur ſa teſte ; il y en a ſous ſes pieds ; il y en a à ſes coſtez. Quand donc je l'offenſe, ce Dieu ſouverainement grand, je ſuis à ce moment - là même entre les bras de cette puiſ-

ſance irritée. Cet ennemy capital, ce redoutable ennemy, que j'ay ſuſcité contre moy, me ſerre de prés. S'il veut me perdre, que feray-je, pour parer à ſes coups ? Quelle conſternation, quel effroy dans une Ville, quand le vainqueur y paroiſt le fer à la main, & qu'il ne tient qu'à luy de l'abandonner à la fureur du ſoldat, & de faire tout périr ? Oſe-t-on alors réſiſter à ſes ordres ? Va-t-on en face le mépriſer, l'inſulter, l'outrager ? Au contraire quel ſilence reſpectueux ! quelles ſoumiſſions ! quelles adorations ! Ah ! Seigneur, où ſuis-je ? Rebelle créature, par quel effort puis-je m'arracher à mon Créateur & mon Juge ? ou par quel ſtratageſme luy puis-je échapper ? Jonas le pût-il ? Ce Prophete prend la fuite pour ne pas obéir au commandement qui lui a été fait de la part de Dieu d'aller à Ninive : [a] *Et ſurrexit Ionas, ut fugeret à facie Domini.* Vous irez neanmoins Prophéte, & vous irez malgré vous où vôtre Dieu vous en-

[a] *Ioan. c. 1.*

voye. Cependant il monte ſur un Vaiſſeau. Mais, Prophéte fugitif, y faites-vous reflexion ? & croyez-vous que le Seigneur, lui qui préſide aux vents & aux tempêtes, ne vous ſuivra pas ſur les flots de la mer ? L'orage s'éleve ; le Vaiſſeau eſt menacé d'un prochain naufrage ; & Ionas commence à connoître, que ſon Dieu eſt plus prés de lui qu'il ne ſembloit l'être. Effrayé, troublé, confus, il demande qu'on le jette dans l'eau. Une Baleine le reçoit dans ſon ſein : mais le ſein de la Baleine ne le met pas à couvert du Maître qui le pourſuit. Enfin il eſt porté, ſans le ſçavoir ſur le rivage ; & là il apprend à ſe ſoumettre ; & à ne pas s'obſtiner davantage dans ſa révolte contre un Dieu qu'il rencontre par tout, & dont jamais il ne reſſent plus la preſence, que lors qu'il tâche à l'éviter.

C'eſt donc en vain, mon cher Auditeur, que vous chercheriez un azile, pour vous mettre hors

d'atteinte à ſes traits. Le pouvoir des Rois s'étend bien loin ; mais il ne s'étend pas dans tous les lieux. Il n'appartient qu'au Dieu du ciel & de la terre de dominer également par tout, d'agir également par tout, de vous arrêter par tout. Que dis-je ? Il n'eſt pas neceſſaire qu'il agiſſe lui-même. Il n'a qu'à faire agir pour lui tous les êtres créez : & dans un inſtant vous verrez tous les êtres ſoulevez contre vous, & conjurez par vôtre ruine. Qu'il prononce une parole : & la terre va vous abîmer, l'air va vous étouffer, la mer va vous engloutir, le feu va vous reduire en cendre. A qui aurez-vous recours ? Aux Grands du monde ? Mais d'un ſouffle le Seigneur les renverſe : *Diſperſit ſuperbos.* Il les briſe comme des vaiſſeaux d'argile : [b] *Tanquam vas figuli confringes eos* ? Où vous cacherez-vous ? Dans les plus ſombres retraites ? Mais n'eſt-ce pas luy qui ebranle, qui tranſporte, qui abbat les plus hautes mon-

a *Luc. c.* 1. b *Pſal.* 2. tagnes ?

tagnes ? [a] *Qui tranſtulit montes.* C'eſt par ſa ſageſſe que les eaux des abiſmes ſe ſont débordées. [b] *Sapientiâ illius eruperunt abyſſi.* C'eſt luy qui tarit, qui deſſéche les fleuves, qui arreſte les torrens les plus rapides, & qui en ſuſpend le cours le plus impétueux. [c] *Tu dirupiſti fontes & torrentes : tu ſiccaſti fluvios.*

Il n'y a qu'une reſſource pour vous, dit ſaint Auguſtin ; c'eſt de vous jetter entre les bras de ſa miſéricorde. Excellent moyen de fuïr ce Dieu ſi formidable dans ſa colére, & de vous dérober à ſes vengeances ! C'eſt de vous addreſſer à ce Dieu miſericordieux, & d'implorer ſa bonté. [d] *Fuge a Deo irato ad Deum miſericordiam.* Allez y avec un cœur contrit & humilié. Vous me recevrez, Seigneur, & vous deviendrez vous-meſme ma deffenſe contre vous-meſme. Autant que voſtre préſence m'effraye dans mon égarement, & dans mon peché ; autant me conſolera t-elle dans mon retour & dans ma penitence. Je vous

a *Iob c 9* b *Prov. c. 3*, c *Pſal. 73*. d *Aug.*

trouveray, mon Dieu; mais non plus avec ce visage qui répand la terreur dans les ames criminelles. Vous serez un Pere, un amy pour moy, toujours avec moy pour me conduire, pour me soutenir, pour me fortifier. Sans cela le pécheur a d'autant plus de sujet de craindre, que non seulement Dieu est présent par tout, pour l'arrester par tout; mais encore pour le convaincre par tout, parce que Dieu voit tout. C'est la seconde Partie.

SECONDE PARTIE.

NOUS disons qu'un criminel est convaincu par son juge, quand le juge est pleinement instruit du crime, & que celuy qui l'a commis ne le peut cacher. Or c'est ce qui se passe par tout à l'égard du pecheur: Pourquoi? Parce que Dieu voit tout. Oüy, mes Freres, il voit tout, ce Dieu dont les lumiéres sont infinies. C'est ce que l'Ecriture nous marque en tant d'endroits, & en tant de differentes manieres, que nous ne pouvons former sur cela le moindre dou-

te. Le Seigneur, dit le Prophete Royal, a regardé du Ciel ſur la terre, & d'un regard il a veû tous les enfans des hommes. [a] *Dominus de cœlo proſpexit ſuper filios hominum.* Seigneur, ajouſte le ſaint Roy, vous avez éclairé toutes mes démarches, & compté tous mes pas. [b] *Greſſus meos dinumeraſti.* Il veille ſur tous les hommes, il eſt attentif à toutes leurs actions; c'eſt Job qui parle: [c] *Cuſtos hominum.* Je n'ay pas ſeulement jetté les yeux ſur vous, dit Dieu luy-meſme; mais je les y ay attachez. [d] *Firmabo ſuper te oculos meos.* Et comme s'il ſe défioit de ſes propres connoiſſances, & qu'il craigniſt de ſe tromper, il vient à nous; il s'approche, pour mieux conſiderer, & pour examiner de plus prés. [e] *Deſcendam, & videbo.* Ses yeux ſont nos témoins, nos accuſateurs; ce ſont meſmes comme nos Juges, qui nous interrogent. [f] *Palpebræ ejus interrogant filios hominum.* Pourquoy toutes ces figures, & toutes ces expreſ-

a *Pſal.* 13 b *Iob.* 14. c. *Iob.* c. 7. d *Pſal.* 21.
c *Geneſ.* c. 18. f *Pſal.* 10.

ſions ? Ce n'eſt pas à dire, que Dieu ait beſoin de tant de refléxions & de tant d'étude : mais c'eſt pour nous faire connoiſtre, que rien ne lui échappe, juſques aux plus ſecrettes penſées de l'eſprit, & aux ſentimens du cœur les plus imperceptibles.

Dieu voit tout, d'une vûë qui eſt la ſource de toutes les connoiſſances. C'eſt le principe de toutes les lumieres, ſoit humaines, ſoit celeſtes. Tout ce que les Anges, tout ce que les hommes connoiſſent, ils ne le connoiſſent que par luy. Ses yeux ſont plus vifs & plus penetrans que le Soleil. a *Oculi ejus lucidiores Sole.* Il n'y a donc point proprement pour luy de tenebres & d'obſcurité, point d'éloignement & de diſtance. Il vous apperçoit dans le plus ſombre réduit ; il vous apperçoit dans la nuit la plus épaiſſe. Les hommes ne voyent que les dehors, & de là tant d'illuſions. Car qui ne ſçait, qu'il n'y a rien de plus trompeur & de plus faux en tou-

a *Cant. 7.*

tes choſes que l'exterieur ? Mais Dieu va juſques au fonds & juſques à l'ame : il en démeſle tous les plis & tous les replis. Je puis dire à un homme comme moy mes ſentimens. Mais fuſt-il le plus clair voyant & le plus ſage des hommes, il ne les ſçaura jamais, ſi je veux les luy celer. Souvent je ne les connois pas bien moy-meſme : & la paſſion nous jouë tous les jours là deſſus, & nous en impoſe. Mais j'ay beau m'envelopper ſous le voile le plus impénetrable aux yeux du monde : l'œil de Dieu perce le voile, & voit en moy tout ce que j'y vois, & tout ce que je n'y vois pas. Veûë ſimple & ſans diviſion ; veûë immuable & ſans interruption ; veûë parfaite, ſoit de la part de Dieu, qui y applique toute ſa ſageſſe ; ſoit par rapport à l'objet, que Dieu découvre tel qu'il eſt, & dans toute ſon étenduë ; veûë directe & immédiate : ce n'eſt point par une lumiere empruntée que Dieu voit, mais par luy-meſme. a *Omnia*

a *Hebr.* 4.

nuda & aperta ſunt oculis ejus.

Ah! pecheur, vous le connoiſtrez bien un jour que Dieu vous a veû; quand à la face de l'univers il étalera toute la ſuite de voſtre vie, & qu'il en fera remarquer juſques aux moindres particularitez; quand il réformera à voſtre égard tous les jugemens des hommes. Sous les apparences trompeuſes d'une probité, d'une vertu, d'une pieté hypocrite, vous aviez couvert les excez les plus honteux, & la plus ſale paſſion. Vous vous perſuadiez qu'elle demeureroit éternellement dans l'oubli. On vous croyoit tel dans le particulier que vous parioſſiez dans le public. La charité ne permettoit pas d'en juger autrement. Mais au Tribunal de Dieu, tous les eſprits ſeront détrompez: voſtre hypocriſie ſera confonduë. On apprendra ce que l'on avoit toujours ignoré; mais ce que Dieu n'ignoroit pas, & ce qu'il revelera au monde entier. Il eſt venu ce temps, où il faut que vous ſoyez connu. [a] *Revo-*

[a] *Nab.*

labo. Dans ce tableau que je vous préſente, & que je preſente à toute la nature aſſemblée, ne vous retrouvez-vous pas vous-même ? n'y retrouvez-vous pas vos deſſeins injuſtes, vos deſirs criminels, vos diſcours médiſans, vos voluptez infames ? En êtois-je témoin ? Vous ay-je bien veû ? Vous ay-je bien entendu ? Me ſuis-je mépris dans la qualité des faits, dans le nombre dans les circonſtances ? Vous voilà convaincu : mais vous l'étiez déja devant moi, ſans le ſçavoir : & ſi je vous appelle à mon Tribunal, ce n'eſt pas pour prendre de vous une nouvelle inſtruction, mais pour vous couvrir d'opprobre & de confuſion.

De-là, Chrêtiens, voici la concluſion que nous devons tirer. C'eſt d'éviter avec ſoin tout ce qui peut bleſſer les yeux de Dieu. Moy, que je conſente à ce contract uſuraire ! Je ne puis m'y réſoudre. Mais c'eſt l'intereſt de ma famille : il m'en reviendra un profit conſiderable : la choſe ſe fera

ſecrettement. Ie le veux. Mais Dieu le verra : il en ſçaura toutes les clauſes ; il en comptera toutes les lignes, tous les mots, toutes les ſyllabes. C'en eſt bien aſſez, pour réprimer la plus avare cupidité. Moy, que je me laiſſe aller à cette perfidie ! Je n'en ferai rien. Mais ma paſſion y ſera ſatisfaite. C'eſt un ennemi qui m'a offenſé, & que j'humilieray, que je détruiray, que je perdrai. Je porterai ſi adroitement mon coup, qu'il ne connoiſtra pas la main qui l'aura frappé. Cela eſt vray. Mais Dieu la connoiſtra : il aſſiſtera à toute l'action. C'en eſt plus qu'il ne faut, pour étouffer le reſſentiment le plus vif, & la vengeance la plus animée. Moy, que je m'engage dans cette intrigue ! Je n'ay garde. Mais mon cœur s'y porte de luy-meſme, & la perſonne me plaiſt. On peut prendre des meſures ſi juſtes, que l'engagement n'éclatte point au dehors, & qu'il ne faſſe point de bruit. Mais inutiles meſures à l'égard de

Dieu. Ce ſont ſes régards que je crains, & rien ne m'en garentira. Il ne m'en faut pas davantage, pour rompre les nœuds les plus étroits, & pour éteindre le feu le plus allumé. Ces réflexion, & mille autres inſpirent une ſainte horreur du péché, & nous ſous tiennent contre les plus violentes tentations.

C'eſt ce qui faiſoit dire au Prophéte : Seigneur, quand nous penſons à vous, quand nous conſidérons que vous nous voyez, nous nous gardons bien de rien faire qui puiſſe vous offenſer, & nous prenons au contraire un eſprit de ſainteté & de ſalut. D'où viennent donc dans le monde tant de déſordres ? C'eſt qu'on n'a pas cette penſée aſſez préſente à l'eſprit : Dieu me voit. On cherche à l'éloigner ; parce qu'elle importune, & qu'elle trouble. Cependant y a t'il un poinct de nôtre Foy plus important, & plus ſolidement établi ? En vain le premier homme aprés ſon péché voulut

s'enfuïr de la préſence de Dieu. Si Dieu l'appella, s'il luy demanda où il eſtoit ; ce n'eſtoit pas qu'il ne le viſt, mais c'étoit pour le confondre. Adam ne ſe cacha pas à Dieu, dit ſaint Grégoire ; mais il ſe cacha Dieu à luy meſme. [a] *Se Deo non abſcondit, ſed Deum ſibi abſcondit.* En vain le meurtrier d'Abel, Caïn, voulut déguiſer à Dieu l'attentat qu'il avoit commis. Si Dieu luy demanda ce qu'eſtoit devenu ſon frere, ce n'eſtoit pas qu'il n'eûſt veû couler le ſang de cette innocente victime ; mais c'eſtoit pour le convaincre, & pour lui faire entendre, qu'il avoit eſté témoin de ſon crime. Et vous, criminels enfans de Jacob, Dieu ne vous voyoit il pas, quand vous jettaſtes Joſeph dans la ciſterne ; quand vous le vendiſtes à des Iſmaëlites ; quand vous priſtes ſa robbe, & qu'aprés l'avoir teinte dans du ſang, vous la portaſtes à voſtre pere, pour luy perſuader qu'une beſte féroce avoit devoré ce fils, qu'il aimoit ſi tendrement ?

a *Greg.*

Et vous, aveugles & infames Vieillards, Dieu ne vous voyoit-il pas quand vous vinſtes tenter la chaſte Suſanne ? Perſonne ne nous voit, diſiez-vous : [a] *Nemo nos videt* : Mais n'aviez-vous pas Dieu ſur vos têtes ? Ne vous ſuivoit-il pas de l'œil ? Perdoit-il une de vos paroles ? Si ces deux ſéducteurs eûſſent tourné les yeux vers le Ciel, pour ſe retracer l'idée & le ſouvenir de Dieu, j'oſe dire qu'ils n'en ſeroient jamais venus à de pareilles extrémitez. J'en juge par l'éxemple d'une des plus fameuſes pénitentes de l'Egliſe : c'eſt celuy de Thaïs.

Ce fut une femme également célébre, & par ſes débauches, & par ſa pénitence. Un grand Saint, inſpiré de Dieu, entreprit de la convertir. Il la va trouver. Elle le méne dans un lieu écarté : & là, pour le corrompre, il n'y a que Dieu, luy dit-elle, qui puiſſe nous voir icy. Mais n'eſt-ce donc pas aſſez que Dieu nous voye, reprend le Serviteur de Dieu ? Quoy !

a *Dan. c.* 13.

la préſence des hommes vous arreſte ; & celle de Dieu ne vous retient pas ? Quels jugemens ſont plus a craindre pour vous & pour moy, ou ceux des hommes, ou ceux de Dieu ? Cette réponſe fit une telle impreſſion ſur ſon cœur, qu'elle changea tout-à-coup & devint un modéle de ſainteté. Tant il eſt vray, que rien n'eſt plus efficace pour nous contenir dans le devoir, que la veûë de Dieu, dés qu'on y fait toute l'attention néceſſaire.

Quel renverſement, mon Dieu! On s'abandonne à tout devant vous : mais qu'un Grand du monde, qu'une perſonne d'autorité paroiſſe, c'eſt alors qu'on ſe tient dans l'ordre, qu'on ſe modére, qu'on ſe ménage, qu'on péſe tout ce que l'on dit, qu'on meſure tout ce que l'on fait : les plus hardis dans le crime, les plus déclarez libertins ſe compoſent, & s'obſervent. Eſt-ce que nous manquons de Foy, & que nous ne croyons pas cét article ſi eſſentiel de nôtre

Religion

Religion, que Dieu nous voit ? Eſt-ce que nous n'y faiſons pas toute la reflexion que la choſe demande ? C'eſt l'un & l'autre. Infidélité dans les uns ; oubli dans les autres, & oubli volontaire & affecté. Je l'ai dit ; je le repete. On vit comme s'il n'y avoit point de Dieu : la conſcience allarmée nous crie ſans ceſſe que Dieu ſçait tout, qu'il écrit tout dans ce livre de vie & de mort, où ſont marquées les bonnes œuvres du juſte, & les œuvres criminelles du pécheur. Mais on fait taire la conſcience, on ſe diſtrait, on s'étourdit ; on n'eſt frappé que des objets qui font impreſſion ſur les ſens ; tout le reſte on l'efface de ſa memoire.

Il n'y a que vous, Ames fidéles, qui ſçavez vous ſervir de la preſence de vôtre Dieu pour vous reveiller, pour vous exciter, pour vous encourager. C'eſt un attrait pour vous, & l'attrait le plus engageant. Car quel avantage & quelle gloire, que d'avoir Dieu pour ſpectateur des combats que vous livrez, & des

victoires que vous remportez ! C'étoit le grand motif que S. Cyprien proposoit aux Martyrs. a *Quanta gloriæ dignitas, quanta felicitas Deo spectante congredi !* Quoi qu'il vous arrive dans la vie, & par quelque épreuve que Dieu vous fasse passer : quoi que sa Loi exige de vous, ayez toûjours ces quatre paroles dans le cœur, & souvent même dans la bouche, Dieu le veut, Dieu le voit. Faut-il vous renoncer, vous mortifier en certaines rencontres, vous assujettir à des exercices penibles & fatigans ? Dites-vous à vous-mêmes, Dieu le veut, Dieu le voit. Etes-vous dans l'affliction & dans la douleur ? Dieu le veut, Dieu le voit. Etes-vous dans l'abaissement & dans l'humiliation ? Dieu le veut, Dieu le voit. Or, puisque Dieu le veut, puis qu'il le voit, tout ce que j'entreprens pour lui, tout ce que j'endure ne demeurera point sans recompense. Autant que vos yeux sont éclairez pour voir, autant, Seigneur, vos mains sont liberales & magnifi-

a *Cypr.*

ques pour donner. Quand on a cette verité profondement imprimée dans l'ame, on benit Dieu dans les travaux & dans les ſouffrances ; on devient invincible dans cette guerre ſainte que nous avons à ſoûtenir contre les ennemis de nôtre ſalut. Ainſi ces genereux Machabées avec une petite troupe, défirent trente-cinq mille hommes. D'où leur venoit cette valeur, cette force ? L'Ecriture nous l'aprend. a *Manu quidem pugnantes, ſed Dominum cordibus orantes, proſtraverunt non minus triginta quinque millia, præſentiâ Dei magnificè delectati.* Ils combattoient des mains ; mais cependant leurs cœurs étoient élevez vers Dieu, attachez à Dieu & comme ils avoient Dieu ſans ceſſe devant les yeux, ſa preſence au milieu du feu & de la mêlée, au milieu des perils & des fatigues, les raviſſoit, les tranſportoit, les combloit de joye. *Præſentiâ Dei magnificè delectavi.* Dieu preſent par tout pour arrêter par tout le pecheur ; ç'a été la premiere Par-

a 1. *Mac.* c. 15.

tie. Pour convaincre par tout le pecheur, ç'a été la seconde Partie. Enfin pour condamner par tout le pecheur, c'est la troisiéme Partie.

Troisiéme Partie.

Dieu doit exercer contre le pecheur trois sortes de jugemens. L'un general à la fin des siecles : l'autre, particulier à la mort : enfin le troisiéme plus prompt au moment même que le peché est commis. Le Jugement general se fera en la presence de toutes les nations du monde, quand Dieu à la vûë des Anges & des hommes viendra prononcer contre les méchans un arrêt de condamnation, & les frapper d'un éternel Anathême. Le jugement particulier se passe entre Dieu & l'homme, quand Dieu à l'heure de la mort fait rendre compte au pecheur de tout le tems de sa vie, & qu'il porte contre lui une Sentence, qui pour être secrette, n'en est pas moins irrevocable ni moins terrible. Mais il y a un troisiéme jugement encore plus

prompt, quand Dieu dés la vie ſe tourne contre le pecheur, qu'il le juge digne de ſa haine, qu'il le reprouve, non pas d'une reprobation conſommée, mais commencée; qu'il le tourmente par les reproches interieurs de ſon cœur, qu'il l'afflige par des calamitez temporelles, qu'il l'aveugle, qu'il l'endurcit par la ſouſtraction de la grace, & qu'il l'enleve même de ce monde par une mort ſubite & imprévûë. Or voilà ce qui arrive par tout, au moins en partie, & c'eſt ainſi que Dieu condamne par tout le peché.

Car comme Dieu eſt preſent par tout, qu'il connoît tout, & qu'il a d'ailleurs une oppoſition eſſentielle au peché, dés que nous le commettons il commence à nous haïr. Il regarde le pecheur comme ſon ennemi, ou plûtôt il le regarde comme un criminel reſervé à ſa plus rigoureuſe juſtice. Il s'arme de foudres pour le perdre, il leve le bras ſur lui; & s'il ne laiſſe pas encore tomber ſes coups, c'eſt pour le punir enſuite avec d'autant plus de ſeveri-

té qu'il aura plus differé à le faire.

Qu'eſt-ce donc qu'un homme dans l'état du peché ? C'eſt un reprouvé : non point tellement qu'il n'y ait plus de retour ; la miſericorde Divine ne l'a pas encore tout-à-fait abandonné. Mais aprés tout, tandis qu'il porte le caractere de pecheur, & depuis qu'il a commencé à le porter, il porte un caractere de damnation. Dieu l'a rejetté de ſon ſein. Il a conçû pour lui une averſion, laquelle doit durer toûjours, ſi le pecheur penitent ne prend pas ſoin de le ſatisfaire. Vaiſſeau d'élection pendant qu'il s'eſt maintenu dans la grace, il eſt tout à coup devenu par le peché un enfant de colere & d'indignation.

Il n'eſt point neceſſaire que Dieu le faſſe comparoître devant ſon Trône pour le juger de la ſorte. Tous les lieux ſont autant de Tribunaux où Dieu exerce cette premiere juſtice, & les effets n'en ſont que trop ſenſibles & que trop communs. Combien y en a-t'il, qui livrez à leurs propres remords, ſentent & la

nuit & le jour un ver qui les ronge, qui les dévore ? Quelles pointes ! Quelles frayeurs ! C'eſt Dieu qui prend plaiſir à les troubler, & qui en les condamnant, les force à ſe condamner eux-mêmes. Combien y en a-t'il, qui au milieu des fauſſes douceurs qu'ils goûtoient dans le peché, ou qu'ils y pretendoient goûter, voyent fondre ſur eux des fleaux qui les accablent, & dont ils ſont d'autant plus deſolez qu'ils s'y attendoient moins ! Revers de fortune, perte de biens, maladies. C'eſt Dieu qui les châtie dans le tems, & ce ne ſont encore, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, que quelques préludes de ce qu'il leur prepare dans l'éternité. Combien y en a-t'il, qui plongez dans un ſommeil létargique, n'ont plus, ni ſentiment de pieté, ni crainte de Dieu : vivent dans une obſtination preſque inſuportable ? C'eſt Dieu qui les laiſſe dans cet aſſoupiſſement mortel, & qui en les privant de ſes graces, ſe venge de l'abus qu'ils en ont fait.

Combien, ſans achever leur courſe, ſe trouvent tout à coup ſurpris par la mort, & par quelle mort ? Point de Sacremens, point de penitence. On en eſt ſaiſi & conſterné. C'eſt moi, dit le Seigneur, c'eſt moi qui ai tranché le fil d'une vie trop long-tems employée à m'offenſer. Vous ne le penſiez pas que cette heure ſeroit la derniere pour vous, que ce jour en ſe fermant vous deroberoit pour jamais la lumiere, que de cette maiſon, où la paſſion vous avoit conduit, vous paſſeriez au tombeau. Mais on vous en avoit averti ; on vous l'avoit dit, que j'étois par tout, pour voir par tout vôtre peché, pour le condamner par tout, & pour executer par tout les arrêts de ma juſtice. Si j'ai attendu à vous fraper, vous n'en êtes que plus coupable. J'en avois abandonné tant d'autres à toute la ſeverité de mes jugemens dés le premier peché. Vous en aviez été témoin, & vous ſçaviez que rien ne les avoit pû ſouſtraire à mes vengeances, ni la for-

ce, ni la ſanté, ni la richeſſe, ni la puiſſance, ni l'éclat de la gloire, ni la majeſté du Trône; que je les avois trouvez par tout, & que je vous trouverois par tout vous-même. Il falloit profiter de leurs exemples, & ne vous pas expoſer au même ſort.

Voulez vous, mes Freres, vous en preſerver, vous qui le pouvez encore, & qui en avez tout le tems? Voulez-vous vous mettre à couvert de ce jugement de Dieu, jugez-vous vous-mêmes, puniſſez-vous, châtiez-vous vous-mêmes. Vivez dans un tremblement continuel à la vûë d'un Dieu toûjours preſent à vous, & à qui vous êtes toûjours preſens. Ne lui demandez point qu'il vous ménage, qu'il vous épargne en tout. Il y a des châtimens que nous devons recevoir comme des faveurs. Dites-lui avec ſaint Auguſtin: brûlez, mon Dieu, couppez, frappez maintenant: a *Hîc ure, hîc ſeca.* Mais frapez en Pere, & non point

a *Auguſt.*

en Juge : en Pere pour me corriger, & non point en Juge pour me réprouver : *modò in æternum parcas.* Tribulations & adverſitez, maux de la vie, ce ſeront pour moi de veritables biens, Seigneur, pourvû que vous les acompagniez de vôtre grace, & que vous les faſſiez ſervir, que je les faſſe ſervir moi-même à ma penitence. Peines interieures, retours piquans d'une conſcience agitée, remuée, intimidée, ce ſeront de ſaintes amertumes que vous repandrez ſur les plaiſirs criminels qui corrompoient mon cœur ; ce ſeront de ſalutaires violences que vous me ferez pour me retirer de mes égaremens, & pour me ramener dans le chemin du ſalut. Mais cette paix fatale où vous laiſſez une ame aveuglée & endurcie ; ce ſilence plus à redouter que toutes vos menaces & tous vos tonneres, quand vous ne parlez plus à un pecheur, que vous ne l'appellez plus : ces évenemens tragiques, ces accidens qui l'arrachent du milieu de ſes plaiſirs pour

le tranſporter à vôtre Tribunal, ſans lui donner le loiſir de ſe reconnoître,& lors qu'il y ſongeoit le moins: Ah ! mon Dieu, voilà ce qui me remplit d'effroi,& à quoi neanmoins nous ne ſommes par tout & tous les jours que trop ſujets ! Graces à vôtre bonté, Seigneur, je n'en ſuis pas encore là. Vous m'ouvrez les yeux, vous m'éclairez, vous me ſollicitez, vous me preſſez ; une patience juſques à preſent infatigable vous a retenu le bras;vous vous contentez de me montrer le glaive dont vous êtes armé, ce glaive le terrible executeur de vos jugemens, ce glaive tranchant qui diviſe tout, qui penetre tout. Vous le tenez ſuſpendu ſur ma tête. Je l'aperçois par tout, & à cette vûë je me proſterne contre terre, je m'humilie ſous vôtre main toute-puiſſante, j'adore vôtre ſouveraine grandeur, je fais à vos pieds de nouvelles proteſtations d'un attachement deſormais inviolable à vôtre loi, je demande grace pour le paſſé, & avec vôtre ſecours je ré-

pons de l'avenir. Il ſera à vous, Seigneur ; il y ſera pleinement, il y ſera conſtamment, juſqu'à ce que vous me faſſiez entrer dans la gloire, que je puis encore meriter, & où nous conduiſe le Pere, &c.

QUIN-

QUINZIE'ME PRE'TEXTE.

Je ſuis foible, & l'occaſion m'entraîne.

SERMON

SUR LA FUITE DES OCCASIONS.

Hæc cogitaverunt, & erraverunt; excœcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pecheurs ont penſé; & ils ſe ſont trompez : car leur malice les a aveuglez. Dans la Sageſſe, chap. 2.

IL n'y a rien de plus neceſſaire à l'homme, ni de plus avantageux que de ſe connoître lui-même : mais comme les meilleures choſes peuvent être corrompuës par le mauvais uſage que nous en faiſons, je puis ajoûter, Meſſieurs, qu'il n'y a

point dans la morale Chrêtienne, de plus dangereuſe illuſion, que les fauſſes conſequences que nous tirons communément de nôtre foibleſſe, & de la connoiſſance que nous en avons. Quand cette vûë nous engage à une plus exacte vigilance, & qu'elle nous inſpire plus de retenuë: quand parce que nous ſommes foibles, nous nous croyons plus obligez à nous défier de nos propres forces, & à implorer ſouvent le ſecours du Ciel, alors il nous eſt utile de reflechir ſur nous, & nous remportons de cette conſideration, dit S. Bernard, trois grands avantages. Elle nous rend plus humbles & plus ſoûmis à Dieu: a *Humilior ad reverentiam.* Elle nous attache enſuite à lui par un amour beaucoup plus ardent: b *Ardentior ad amorem.* Enfin, elle nous fait prendre de plus ſages meſures, pour nous preſerver des chûtes dont nous ſommes menacez: *Sagacior ad cautelam.* Mais quand au contraire, nous ne regardons nôtre infirmité, que comme une excuſe,

a *Bern.* b *Idem.*

de nos deſordres : quand nous prétendons en être quitte pour dire, que le penchant de la nature nous a entraînez, que les tentations ſont fortes au milieu du monde, & qu'il eſt preſque impoſſible de ne pas ceder à la violence des paſſions qui nous dominent, c'eſt alors que la penſée de nôtre foibleſſe ne nous eſt pas ſeulement inutile, mais tres-préjudiciable : parce que d'un puiſſant motif pour nous réveiller, & pour nous tenir continuellement ſur nos gardes, nous nous faiſons une fauſſe raiſon de nous endormir, & d'abandonner le ſoin de nous-mêmes.

Avoüez cependant, Chrêtiens, que c'eſt là un des plus ordinaires pretextes dont vous vous ſervez : comment, dit-on, reſiſter aux preſtiges du monde, & ſe garentir de ſa malignité ? C'eſt un tentateur & un corrupteur. Les ſolitaires qui vivent dans les deſerts ont encore bien de la peine à ſe défendre; & ſi le juſte, ſelon le témoignage du ſaint Eſprit, tombe juſqu'à ſept fois le jour, y a-t'il quelque apparence que dans le

ſiecle où nous ſommes engagez, & avec les inclinations naturelles qui nous ſolliciteut ſans ceſſe, & qui nous portent au mal, nous puiſſions demeurer fermes, & nous maintenir? Si nous le faiſons quelque tems, le ferons-nous toûjours, & n'avons-nous pas mille fois éprouvé que les forces nous manquent, pour peu que l'ennemi redouble ſes attaques, & que le combat s'opiniâtre?

Je veux bien convenir avec vous, mes Freres, que la difficulté eſt telle que vous la concevez: mais je ne puis raiſonner ſur cela même comme vous faites. Vous êtes fragiles; je le ſçai: le danger eſt par tout preſent; je n'en ſuis que trop bien inſtruit: de là vous concluez que vous êtes excuſables dans vôtre peché: cette concluſion ne me paroît pas legitime. Car tout expoſez au danger, & tout fragiles que vous êtes, vous avez un remede ſpecifique contre vôtre fragilité, & un moyen efficace pour vous ſauver du peril, c'eſt la fuite des occaſions. Etes-vous juſtes? Fuyez l'ocaſion, & vous ſe-

rez toûjours forts. Etes-vous pecheurs ? Fuyez l'occasion, & vous cesserez d'être foibles. Justes, gardez-vous bien de diminuer vos forces en cherchant l'occasion. Pecheurs, gardez-vous bien d'augmenter vôtre foiblesse en vous engageant dans l'occasion. Si vous êtes dans l'état de la grace, l'occasion vous en fera tomber ; c'est la premiere Partie : si vous êtes dans l'état du peché, l'occasion vous empêchera de vous relever. C'est la seconde Partie. Voilà le dessein & le partage de ce discours. Implorons le secours de Marie, en lui disant, *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

Non, Chrétiens, l'homme le plus juste & le plus attaché à Dieu, dés qu'il s'engage de lui-même dans l'occasion ne peut se répondre d'en revenir heureusement, & de n'y pas tomber. Pourquoi ? C'est que rien ne nous affoiblit davantage que l'occasion. Elle le fait en deux mani-

res : directement & indirectement. Je m'explique, & je vais vous faire entendre ma pensée par une comparaiſon commune. On affoiblit directement une Armée, en retirant les meilleures troupes qui la compoſent, & en les employant ailleurs. On l'affoiblit indirectement, en permettant à l'ennemi de ſe fortifier & lui laiſſant prendre de nouvelles forces. Ainſi quand je dis que l'occaſion nous affoiblit directement, je veux dire qu'elle oblige Dieu à retirer ſes graces, & à nous refuſer ſon ſecours. Quand je dis que l'occaſion nous affoiblit indirectement, je veux dire qu'elle donne à la paſſion, à la cupidité, un nouvel empire ſur nous, & qu'elle ſeconde l'ennemi de nôtre ſalut, dans les attaques qu'il nous livre. Deux importantes reflexions.

C'eſt une maxime inconteſtable, & tres conſolante dans la Religion Chrétienne, que Dieu ne nous abandonne qu'aprés que nous l'avons nous-mêmes abandonné, & que jamais il ne nous prive du ſecours de

ſa grace ſi nous ne l'avons auparavant obligé, à la retirer. Saint Auguſtin en donne deux raiſons, l'une tirée de la bonté de Dieu, & l'autre de ſa juſtice. Il eſt, dit ce Pere, de la bonté de nôtre Dieu; de ce ſouverain ouvrier, de ne pas abandonner ſon ouvrage, aprés l'avoir formé; & comme dans l'ordre de la nature il y a une providence temporelle, dont le concours eſt tellement neceſſaire à l'homme, que ſans elle il manqueroit de tout, & retourneroit dans le néant, il faut que dans l'ordre de la grace il y ait auſſi une providence ſpirituelle, qui veille éternellement ſur nous, & avec l'aide de laquelle nous puiſſions nous conſerver dans la ſainteté chrétienne, & nous preſerver du peché. C'eſt pourquoi ſaint Proſper, diſciple de ſaint Auguſtin répondant aux objections des Prêtres de Marſeille, n'a pas fait difficulté de dire, que c'eſt penſer mal de Dieu, & lui ôter ſa propre eſſence, que de croire qu'il refuſe quelquefois ſa grace,

pons de l'avenir. Il ſera à vous, Seigneur ; il y ſera pleinement, il y ſera conſtamment, juſqu'à ce que vous me faſſiez entrer dans la gloire, que je puis encore meriter, & où nous conduiſe le Pere, &c.

QUIN-

QUINZIE'ME PRE'TEXTE.

Je ſuis foible, & l'occaſion m'entraîne.

SERMON

SUR LA FUITE DES OCCASIONS.

Hæc cogitaverunt, & erraverunt: excœcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pecheurs ont penſé; & ils ſe ſont trompez: car leur malice les a aveuglez. Dans la Sageſſe, chap. 2.

IL n'y a rien de plus neceſſaire à l'homme, ni de plus avantageux que de ſe connoître lui-même: mais comme les meilleures choſes peuvent être corrompuës par le mauvais uſage que nous en faiſons, je puis ajoûter, Meſſieurs, qu'il n'y a

point dans la morale Chrêtienne, de plus dangereuſe illuſion, que les fauſſes conſequences que nous tirons communément de nôtre foibleſſe, & de la connoiſſance que nous en avons. Quand cette vûë nous engage à une plus exacte vigilance, & qu'elle nous inſpire plus de retenuë: quand parce que nous ſommes foibles, nous nous croyons plus obligez à nous défier de nos propres forces, & à implorer ſouvent le ſecours du Ciel, alors il nous eſt utile de reflechir ſur nous, & nous remportons de cette conſideration, dit S. Bernard, trois grands avantages. Elle nous rend plus humbles & plus ſoûmis à Dieu: a *Humilior ad reverentiam.* Elle nous attache enſuite à lui par un amour beaucoup plus ardent: b *Ardentior ad amorem.* Enfin, elle nous fait prendre de plus ſages meſures, pour nous preſerver des chûtes dont nous ſommes menacez: *Sagacior ad cautelam.* Mais quand au contraire, nous ne regardons nôtre infirmité, que comme une excuſe,

a *Bern.* b *Idem.*

de nos deſordres : quand nous prétendons en être quitte pour dire, que le penchant de la nature nous a entraînez, que les tentations ſont fortes au milieu du monde, & qu'il eſt preſque impoſſible de ne pas ceder à la violence des paſſions qui nous dominent, c'eſt alors que la penſée de nôtre foibleſſe ne nous eſt pas ſeulement inutile, mais tres-préjudiciable : parce que d'un puiſſant motif pour nous réveiller, & pour nous tenir continuellement ſur nos gardes, nous nous faiſons une fauſſe raiſon de nous endormir, & d'abandonner le ſoin de nous-mêmes.

Avoüez cependant, Chrêtiens, que c'eſt là un des plus ordinaires pretextes dont vous vous ſervez : comment, dit-on, reſiſter aux preſtiges du monde, & ſe garentir de ſa malignité ? C'eſt un tentateur & un corrupteur. Les ſolitaires qui vivent dans les deſerts ont encore bien de la peine à ſe défendre; & ſi le juſte, ſelon le témoignage du ſaint Eſprit, tombe juſqu'à ſept fois le jour, y a-t'il quelque apparence que dans le

ſiecle où nous ſommes engagez, & avec les inclinations naturelles qui nous ſollicitent ſans ceſſe, & qui nous portent au mal, nous puiſſions demeurer fermes, & nous maintenir? Si nous le faiſons quelque tems, le ferons-nous toûjours, & n'avons-nous pas mille fois éprouvé que les forces nous manquent, pour peu que l'ennemi redouble ſes attaques, & que le combat s'opiniâtre?

Je veux bien convenir avec vous, mes Freres, que la difficulté eſt telle que vous la concevez: mais je ne puis raiſonner ſur cela même comme vous faites. Vous êtes fragiles; je le ſçai: le danger eſt par tout preſent; je n'en ſuis que trop bien inſtruit: de là vous concluez que vous êtes excuſables dans vôtre peché: cette concluſion ne me paroît pas legitime. Car tout expoſez au danger, & tout fragiles que vous êtes, vous avez un remede ſpecifique contre vôtre fragilité, & un moyen efficace pour vous ſauver du peril, c'eſt la fuite des occaſions. Etes-vous juſtes? Fuyez l'occaſion, & vous ſe-

rez toûjours forts. Etes-vous pecheurs ? Fuyez l'occasion, & vous cesserez d'être foibles. Justes, gardez-vous bien de diminuer vos forces en cherchant l'occasion. Pecheurs, gardez-vous bien d'augmenter vôtre foiblesse en vous engageant dans l'occasion. Si vous êtes dans l'état de la grace, l'occasion vous en fera tomber ; c'est la premiere Partie : si vous êtes dans l'état du peché, l'occasion vous empêchera de vous relever. C'est la seconde Partie. Voilà le dessein & le partage de ce discours. Implorons le secours de Marie, en lui disant, *Ave.*

PREMIERE PARTIE.

Non, Chrétiens, l'homme le plus juste & le plus attaché à Dieu, dés qu'il s'engage de lui-même dans l'occasion ne peut se répondre d'en revenir heureusement, & de n'y pas tomber. Pourquoi ? C'est que rien ne nous affoiblit davantage que l'occasion. Elle le fait en deux manie-

res : directement & indirectement. Je m'explique, & je vais vous faire entendre ma pensée par une comparaiſon commune. On affoiblit directement une Armée, en retirant les meilleures troupes qui la compoſent, & en les employant ailleurs. On l'affoiblit indirectement, en permettant à l'ennemi de ſe fortifier & lui laiſſant prendre de nouvelles forces. Ainſi quand je dis que l'occaſion nous affoiblit directement, je veux dire qu'elle oblige Dieu à retirer ſes graces, & à nous refuſer ſon ſecours. Quand je dis que l'occaſion nous affoiblit indirectement, je veux dire qu'elle donne à la paſſion, à la cupidité, un nouvel empire ſur nous, & qu'elle ſeconde l'ennemi de nôtre ſalut, dans les attaques qu'il nous livre. Deux importantes reflexions.

C'eſt une maxime inconteſtable, & tres conſolante dans la Religion Chrétienne, que Dieu ne nous abandonne qu'aprés que nous l'avons nous-mêmes abandonné, & que jamais il ne nous prive du ſecours de

ſa grace ſi nous ne l'avons auparavant obligé à la retirer. Saint Auguſtin en donne deux raiſons, l'une tirée de la bonté de Dieu, & l'autre de ſa juſtice. Il eſt, dit ce Pere, de la bonté de nôtre Dieu ; de ce ſouverain ouvrier, de ne pas abandonner ſon ouvrage, aprés l'avoir formé ; & comme dans l'ordre de la nature il y a une providence temporelle, dont le concours eſt tellement neceſſaire à l'homme, que ſans elle il manqueroit de tout, & retourneroit dans le néant, il faut que dans l'ordre de la grace il y ait auſſi une providence ſpirituelle, qui veille éternellement ſur nous, & avec l'aide de laquelle nous puiſſions nous conſerver dans la ſainteté chrétienne, & nous preſerver du peché. C'eſt pourquoi ſaint Proſper, diſciple de ſaint Auguſtin répondant aux objections des Prêtres de Marſeille, n'a pas fait difficulté de dire, que c'eſt penſer mal de Dieu, & lui ôter ſa propre eſſence, que de croire qu'il refuſe quelquefois ſa grace,

à ceux qui lui ſont demeurez fidéles, & qui l'auroient toûjours voulu être, s'il n'eût point ceſſé de les aſſiſter.

J'ajoûte que cet abandon de Dieu ne ſeroit pas ſeulement contraire à ſa bonté, mais encore à ſa juſtice. Car ce ſeroit, ſans un legitime ſujet, nous punir de la plus rigoureuſe de toutes les peines, qui eſt la ſouſtraction de la grace. D'où le ſaint Concile de Trente, aprés ſaint Auguſtin, conclut toûjours en faveur des Juſtes, qu'ils ne doivent jamais craindre que Dieu leur manque, tandis que de leur part ils ne manqueront point à Dieu, puiſque Dieu n'abandonne que ſes ennemis. *Tantùm deſerit inimicos.*

Si donc nous ſommes témoins dans le monde, de certaines chûtes qui nous étonnent, & ſi nous voyons quelquefois les plus juſtes abandonnez de Dieu, je conclus que c'eſt ſeulement à eux-mêmes qu'ils doivent s'en prendre, & non point à Dieu; & quand j'examine la cau-

ſe de leur malheur, je n'en trouve point de plus ordinaire que les occaſions dangereuſes, où ils ſe ſont engagez ſans neceſſité, & contre l'ordre même du Ciel. Car il eſt vrai auſſi que Dieu s'éloigne de nous à ſon tour, quand nous commençons à nous éloigner de lui, & c'eſt ſur tout dans les occaſions auſquelles nous avons bien voulu nous expoſer, qu'il nous refuſe ſa grace, & qu'il punit en nous deux choſes, ſçavoir, nôtre negligence, & nôtre préſomption, vous allez voir comment l'un & l'autre nous attire, & merite un tel châtiment.

Quand je parle de ſouſtractions des graces, je dois d'abord vous avertir, que j'entends parler de ces graces particulieres, puiſſantes & victorieuſes, avec leſquelles on repouſſe aiſément tous les efforts de l'Enfer, mais ſans leſquelles on ne reſiſte jamais auſſi à la tentation. Graces plus propres des juſtes, qui en ſçavent faire l'eſtime qu'elles

meritent, que des pecheurs qui les mépriſent. Mais graces dont les juſtes, auſſi bien que les pecheurs, ſe rendent eux-mêmes indignes, dés qu'ils ſe laiſſent par une negligence criminelle, entraîner dans l'occaſion. Nous ne parlons point autrement dans le monde, & comment regardons-nous un homme, qui malgré les avis ſalutaires qu'on lui a donnez, expoſe temerairement ſa fortune, & va ſans nulle conſideration ſe precipiter dans le danger? Qu'il y demeure, diſons-nous: il l'a voulu, aprés tant de conſeils qu'il a negligez, il ne merite plus qu'on en prenne ſoin deſormais, & il ne peut rien lui arriver de ſi fâcheux, qui ne lui ſoit bien dû.

Or, ſi les hommes en jugent de la ſorte, ne penſons pas que Dieu ait d'autres ſentimens. Ecoutez en parler le ſaint Eſprit par la bouche du Sage. [a] *Quis miſerebitur incantatori à ſerpente percuſſo, & iis qui*

[a] Eccli. c. 12.

appropinquant beſtiis ? Si un enchanteur eſt ſurpris lui-même, & picqué d'un ſerpent, qui prend compaſſion de lui, & quand nous voyons devorer par les bêtes farouches, des gens qui prennent plaiſir à les irriter, & qui s'en ſont approchez pour les provoquer, ne leur attribuons-nous pas à eux-mêmes leur propre malheur ? *Quis miſerebitur ?*

La premiere des femmes, Eve étoit juſte, & dans l'état d'innocence, mais elle étoit curieuſe, & c'eſt une tentation bien commune au ſexe ; il n'y avoit pas long-tems qu'elle étoit avec Adam ſon mari, cependant elle le quitte, elle va ſeule ſe promener dans le jardin, elle rencontre le ſerpent, elle s'arrête, elle s'entretient avec lui : quelque hideux qu'il ſoit, elle ne laiſſe pas de l'écouter : enfin elle le croit, & parce qu'elle avoit cherché l'occaſion, ou qu'elle y étoit volontairement demeurée, elle y perit ; elle mangea du fruit défendu, & en fit

manger à Adam. *Quis miſerebitur ?* David, ce Prince ſelon le cœur de Dieu, ſe promenoit dans une ſalle de ſon Palais ; il apperçoit de loin Berſabée ; mais ſi cette femme étoit loin de lui, dit ſaint Auguſtin, ſa paſſion en étoit bien proche : [a] *Mulier longè, libido propè.* Ah ! Prince, retirez-vous de-là : ſi vous ne détournez vos yeux, vous voilà perdu. Il ne le fit pas, il ne prit pas une précaution ſi neceſſaire, & de Prophete qu'il étoit, il devint un homicide & un adultere. Que dites-vous à cela Meſſieurs, & qu'en penſez-vous ? Etes-vous plus ſaints qu'il ne l'étoit, ce Roi ſi cheri du Ciel, & avez-vous moins à craindre de vôtre foibleſſe ? Vous vous precipitez de vous-mêmes dans une occaſion dangereuſe : allez, n'attendez pas que Dieu vous ſuive, & ne comptez point ſur le ſecours de ſa grace. Ce n'eſt point là qu'il vous l'a promiſe, & ce n'eſt point là que vous l'aurez.

Je

a *Aug.*

Je parle à vous, jeune perſonne, qui vous trouvez indiſcretement engagée par une de ces liaiſons aſſez innocentes dans leurs principes, mais helas ! trop criminelles dans leurs ſuites. Vous n'y voyez rien qui bleſſe le devoir, & je veux croire qu'elle a eſté telle juſques à preſent qu'elle vous paroît. Cependant je vous dis qu'il la faut rompre ; & ſi ce n'eſt pas aſſez, c'eſt au nom même de Dieu que je vous l'ordonne. Autrement vous ne pouvez vous repondre de vous même, parce que vous ne pouvez vous repondre de la grace. Ouy, ſi ces entrevûës ſi frequentes & colorées ſous les noms ſpecieux de ſimpathie & d'amitié durent plus long tems ; ſi malgré le conſeil que je vous donne vous continuez, comme la malheureuſe Dina, à recevoir cét étranger, tout vertueux & tout retenu qu'il eſt en apparence ; bientôt viendra le moment, ce triſte moment où vôtre vertu ſe trahira elle-même, & ſe dementira. Les épreuves en ſont ſi ordinaires, &

vous en ſçavez la raiſon : comme il eſt de la Foy que Dieu ne manque jamais à une ame ſoigneuſe & vigilante qui s'obſerve elle-même & qui par ſa vigilance, & par ſes ſoins ſe met à couvert du peril, il eſt auſſi de la Foy que ſouvent il punit noſtre negligence en s'éloignant de nous & en nous livrant à nous mêmes.

Et de quel droit en effet demandez-vous à Dieu qu'il faſſe toûjours des miracles pour vous ſouvenir ? vous voudriez frequenter ces maiſons de plaiſir & de jeu, & que Dieu par une protection toute particuliere vous y conſervât aſſez pour ne point prendre l'eſprit qui y regne, un eſprit de mondanité, de molleſſe, & de libertinage. Vous voudriez ſans reflexion marcher ſur les penchant d'un precipice, & que Dieu par une providence toute ſpeciale conduiſiſt luy-même vos pas, ou qu'il mît des gardes autour de vous pour vous empêcher de tomber. Vous voudriez de vous-même &

ſans neceſſité vous jetter au milieu de l'orage, & que Dieu pour vous ſauver calmât les flots, appaiſât les vents, ou qu'il vous tendît la main pour vous ramener dans le port au travers des écueils & des tempeſtes. Vous voudriez ſans diſcernement & au gré de l'humeur qui vous gouverne eſtre de tout, entrer en tout, avoir ſans ceſſe devant les yeux des objets corrupteurs, entendre ſans ceſſe des diſcours, ou mediſans, ou ſales, ou impies, & que Dieu affermît, purifiât aſſez voſtre cœur pour n'en pas recevoir la moindre atteinte, c'eſt à dire, que vous voudriez que Dieu dans la diſtribution de ſes graces, prît pour vous des regles toutes nouvelles; qu'il fût inſenſible à l'injure que vous luy faites en menageant ſi peu le treſor qu'il vous a confié; que par les prodiges les plus merveilleux, il deployât en voſtre faveur toute la force de ſon bras, & pour parler plus proprement, qu'il devint l'auteur & le fauteur de vos crimes.

Ce jeune Lionceau, dont parle le Prophete, n'eſtoit point encore accouſtumé au ſang & au carnage: mais il ſe meſla parmy les Lions, & bien-tôt il devint Lion luy-même, auſſi feroce & auſſi cruel que les autres. Non, non, dit le Seigneur, vous avez beau vous flater d'une regularité pretenduë; vous avez beau compter ſur une vertu imaginaire & qui vous trompe; vous ne pouvez rien ſans moy & je ne veux rien faire ſans vous; ma grace demande à eſtre menagée; dés qu'on l'expoſe ſans raiſon, elle s'éclipſe & diſparoît. C'eſt le juſte chaſtiment de voſtre negligence & encore plus de voſtre preſomption.

Car tout homme qui cherche le danger, dit ſaint Auguſtin, eſt un preſomptueux: or de tous les pechez celuy qui tarit plus les graces divines, c'eſt la preſomption: c'eſt pour cela, ajouſte ce Pere, & aprés luy, ſaint Proſper, qu'il eſt expreſſement marqué dans l'Ecriture, que Dieu reſiſte aux ſuperbes, & qu'il

donne ſa grace aux humbles ; & ſi nous voulons remonter au principe, c'eſt que Dieu eſt jaloux de nous faire connoiſtre noſtre indignité & noſtre néant. Mais le preſomptueux, en s'aſſurant de la grace, agit comme ſi elle luy eſtoit deûë ; ou en s'appuyant ſur ſes propres forces, il manque trop d'eſtime pour luy-même, & ne ſent point aſſez ſa foibleſſe, & ſa dependance. Sur qui donc ſe repoſera l'eſprit de Dieu ? *Super quem requieſcet ſpiritus Domini ? Iſai. c.* 11. Ce ſera ſur celuy qui eſt humble de cœur : qui ſe défie de luy même, & qui étudie toutes ſes demarches, dans la crainte de s'égarer en marchant, ou de tomber. *Niſi ſuper humilem. Ibid.* Le Prophete ne demande pas ſeulement ſur qui l'eſprit de Dieu paſſera, mais ſur qui il repoſera, ſur qui il demeurera : *Super quem requieſcet ?* Il y a, continuë toûjours ſaint Auguſtin, deux ſortes de juſtes : des juſtes de quelques jours, de quelques ſemaines, & pour s'exprimer ainſi, des juſtes

de paſſage : *Juſti commorarii.* Et il y a des juſtes d'eſtat & permanens : *Juſti perſeverantes. Auguſt.* La grace ne fait que paſſer dans les premiers, parce que par un orgueil de Phariſien, ſe croyant au deſſus de toutes les atteintes, ils ne craignent point aſſez de la perdre : au lieu qu'elle reſide habituellement dans les ſeconds, parce que par une humilité Chreſtienne ayant toûjours devant les yeux leur fragilité naturelle, ils ſe tiennent comme renfermez au dedans d'eux-mêmes, ne ſe produiſant pas aiſement au dehors, & ſe defiant toûjours de leur cœur. Ah ! Mon Dieu, conclut le même Pere, que vous eſtes grand & élevé au deſſus de nous ; mais que les maiſons où vous habitez & que vous aimiez, ſont petites & baſſes ! Ce ne ſont point des chemins battus ; ce ne ſont point des places publiques ; mais ce ſont de ſaintes retraites, éloignées du monde, & où ſes traits ne penétrent point. On peut donc comparer la grace à une pluye fecon-

de & ſalutaire. Elle tombe du Ciel pour arroſer la terre, & pour la rendre fertile ; mais où s'arrête-t'elle ? Dans les vallées les plus profondes : au lieu qu'elle ne fait que couler ſur les plus hautes montagnes. Elle ſe deborde, pour ainſi dire, ſur ces ames timides & craintives : elle s'y ramaſſe toute entiere ; elle les fortifie, elle les nourrit : mais bien tôt elle ſe deſſeiche dans les autres, & les laiſſe ſans force, lors qu'ils ſe croyent plus affermis dans les voyes de Dieu & plus attachez à leurs devoirs. *Denatat de tumoribus collium, & fluit ad humilitatem convallium. Auguſt.*

Deux exemples memorables vont vous convaincre de cette verité ; l'un eſt de Saint Pierre, l'autre de Saint Paul. Tous deux ſe trouvent dans la même Ville, c'eſt Jeruſalem : tous deux dans la même occaſion. Il s'agit pour l'un & pour l'autre de paroître en la preſence d'un Juge, & d'y ſoûtenir les interêts de leur maître. Il

faut que Pierre & Paul, ou bien renoncent publiquement à Jesus-Christ, ou bien le confessent hautement; tous deux sont là-dessus, à ce qu'il semble, dans la même disposition. Pierre dit au Sauveur du monde la veille de sa Passion: Me voilà prêt à mourir pour vous & avec vous; quoi qu'il arrive, quand il m'en coûteroit la vie, je ne vous abandonnerai jamais: *Etiam si opportuerit me mori, non te negabo. Matth. cap. 26* Paul en dit autant: qu'on me lie, qu'on m'enferme dans une prison, qu'on me condamne à la mort, je suis disposé à tout: *Ego alligari & mori paratus sum. Act. cap. 21.* Voilà des paroles bien conformes & des sentimens, à ce qu'il paroît, de part & d'autre tout semblables; mais l'evenement est bien different. Pierre tombe, & Paul persiste avec une fermeté inebranlable dans sa Confession. D'où vient cela? C'est que celui-là a presumé de lui-même, & que contre l'avis du Fils de Dieu il a cherché l'occasion. Pourquoi en-

troit-il dans la maiſon du Pontife ? Pourquoi ſe mêloit-il parmi les Juifs ? Pourquoi s'entretenoit-il avec les ennemis de ſon Maître ? Mais il n'en eſt pas de même de l'Apôtre des Nations : s'il paroît dans le Palais du Gouverneur, c'eſt le ſaint Eſprit qui l'y conduit : je m'en vais, dit-il, en Jeruſalem, mais en y allant ce n'eſt point une precipitation aveugle, ni mon caprice que je ſuis, mais la voix de Dieu qui m'appelle. Ainſi il perſevere & la grace le fait ſortir victorieux de l'occaſion. *Alligatus ego ſpiritu vado in Jeruſalem. Act. cap.* 20. Si Pierre s'en fût tenu au conſeil de Jeſus Chriſt, & qu'il eût ſuivi l'impreſſion divine, la grace l'eût garenti de cette chûte qu'il pleura ſi long tems : & ſi Paul ſe fût de lui-même expoſé au combat, la grace ne lui eût pas fait remporter une ſi glorieuſe victoire. Cependant c'étoient des Apôtres, & deux des Apôtres les plus zelez pour la cauſe de Jeſus-Chriſt. Mais tout Apôtres qu'ils étoient, ils avoient beſoin

de la grace ; & la grace, une grace efficace & triomphante, ne leur étoit deſtinée, qu'autant qu'ils prendroient ſoin de la meriter par une docilité parfaite aux ordres du Ciel, & par une attention continuelle ſur eux mêmes.

Ainſi l'occaſion nous affoiblit directement & en premier lieu, par la ſouſtraction de la grace : indirectement, & en ſecond lieu par les obſtacles plus forts & plus puiſſans qu'elle fait naître & qu'elle nous preſente à ſurmonter. Car qu'eſt-ce que s'engager dans l'occaſion ? C'eſt donner des armes à l'ennemi de nôtre ſalut pour nous combattre plus fortement & pour nous vaincre. C'eſt travailler avec lui de concert à nôtre propre ruine: De quoi ſe ſert il pour nous perdre ? De nos paſſions : & qu'eſt ce qui les enflamme davantage ces paſſions deja ſi vives par elles-mêmes ? Ce ſont les objets ſenſibles qui ſe preſentent à nous avec tout ce qu'ils ont de plus ſeduiſant & de plus engageant. Or ce qui nous

en approche de ces objets dangereux, ou ce qui les approche de nous avec leurs attraits les plus corrupteurs, c'eſt l'occaſion. Ce ſont ces aſſemblées où le monde étalle avec tant de luxe & tant de faſte toutes ſes pompes. Ce ſont ces repas delicieux qui flattent la delicateſſe & qui portent à l'intemperance. Ce ſont ces entretiens, ces converſations libres qui reveillent dans l'eſprit les plus ſenſuelles idées, & qui font au cœur les plus profondes & les plus mortelles bleſſures. Ce ſont ces rendez-vous, ſur tout avec des perſonnes vers qui l'inclination entraîne, que l'on aime & dont on eſt aimé. Ce ſont ces hiſtoires fabuleuſes & pleines de galanteries, qu'on lit avec attention & dont le cœur ſe repaît. Ce ſont ces ſpectacles profanes, où tout l'artifice eſt employé pour charmer les yeux, les oreilles, tous les ſens. Ce ſont ces ſocierez, ces partis en matiere d'interêt, où l'on entre, & où l'eſperance d'un

gain prompt & preſent excite la cupidité. C'eſt-là que le feu s'allume, que l'appetit s'irrite, que la nature corrompuë ſe reveille, en un mot, que l'enfer, que le peché fait ſes ravages.

Car au milieu de tant d'attaques, aſſailli de toutes parts, au dedans, au dehors, n'ayant rien pour vous, tout contre vous, vous preſentant vous-même aux coups, & vous engageant dans tous les pieges que l'on vous dreſſe, comment ſeriez-vous en état deffenſe ? Ceux-là mêmes qui s'obſervent le plus, qui ſe tiennent le plus à l'écart, des Religieux dans la ſolitude ont bien encore de la peine à ſe maintenir : vous dans l'endroit de la mêlée le plus à craindre, & ſeul contre une troupe conjurée, comment repouſſeriez-vous tant & de vio'ents aſſauts ? Quand Dieu vous donneroit alors ſa grace, ſeriez-vous diſpoſé à la recevoir, à l'entendre, à la ſuivre ? Elle appelleroit, elle preſſeroit, elle feroit effort pour vous attirer,

rer, elle promettroit, elle menaceroit, elle tonneroit, que vous ſeriez inſenſible à ſes paroles & à ſa voix, à ſes lumieres & à ſes avis, à ſes promeſſes & à ſes menaces ? Non, nul homme, je dis nul, quel qu'il ſoit, & je le dis aprés Saint Cyprien ſans exception, nul homme ne peut ſe conſerver long tems quand ils demeure volontairement, & ſi avant dans le peril, & dans un tel peril : *Nemo tutus eſt periculo proximus Cypr.*

Il fait beau vous entendre dire, mon cher Auditeur, que ſi vous tombez, c'eſt que vous êtes foible, que vos paſſions ſont trop vives, & que vous avez peine à les retenir. Mais n'eſt-ce pas cela même qui fait vôtre condamnation ? Car ſi vous le reconnoiſſez vous même, ſi vous en convenez que vous êtes foible, que le penchant eſt fort en vous, & plus fort que dans les autres ; que tout ce qui frappe vos ſens y fait des impreſſions, à quoi vous ne pouvez preſque reſiſter, & dont

il vous ſemble que vous n'êtes pas le maître : pourquoi donc diminuez-vous encore vous-même vos forces ? Pourquoi éteignez-vous le peu qu'il vous en reſte ? Pourquoi ſecondez-vous le penchant qui vous entraîne, & lui preſentez-vous de nouvelles amorces ? Pourquoi lâchez-vous la bride à vos ſens, & leur ouvrez-vous toute la carriere qu'ils demandent ? Pourquoi leur permettez-vous de s'échapper, de s'égarer, au lieu de les tenir ſous le joug & de leur donner un frein qui les arrête ? Je veux que vous ayez eû quelquefois la fermeté & le courage de tenir contre l'occaſion : quand cela ſeroit, j'aurois toûjours droit de vous repondre avec Saint Jerôme, qu'il vaudroit beaucoup mieux vous être preſervé du naufrage, ſans vous mettre au hazard d'y perir q.'en vous y mettant ; *Tutius eſt longè perire non poſſe, quàm juxta periculum non periiſſe. Hieron.* Mais, combien êtes-vous donc plus condamnable, lors que vous vous

ſentez tellement porté de vous-même vers le mal, de fomenter encore l'inclination vicieuſe qui vous domine, & de fournir un nouvel aliment à la flame qui vous conſume ?

Il eſt dit d'un grand Saint, que ſes Religieux lui demandant ce qu'il eût fait dans une certaine rencontre & dans une occaſion aſſés critique dont ils lui parloient, il demeura quelque-tems à mediter là deſſus, & qu'aprés une ſerieuſe reflexion, il leur fit enfin cette belle reponſe : je ſçai bien ce que j'aurois dû faire, mais je ne ſçai ce que j'aurois fait. Car qu'eſt ce que l'homme ? Qu'êtes-vous, mon cher Auditeur, & qui ſuis-je moi ? Enfans de colere & de haine, vaiſſeaux d'argille, & qui ſe briſent au premier choc ? Il n'eſt pas même beſoin, dit un Pere, d'employer tant de machines, & de faire tant d'efforts pour nous renverſer. L'eſprit tentateur ne demande pour cela de nôtre part que de tres-legers commencemens : *Noſtris tan-*

tùm initiis opus habet. Tertul. Pourveu qu'on écoûte d'abord cette perſonne qui s'inſinuë ſous une apparence de probité ? Pourveu qu'on lui prête l'oreille, & qu'on ait enſemble quelque entretien : c'eſt aſſés. Aprés une reception favorable, viendra l'inclination : aprés l'inclination, la complaiſance : aprés la complaiſance, le deſir : aprés le deſir, le plaiſir : aprés le plaiſir, le deſordre ; *Noſtris tantùm initiis opus habet. Idem.* Dans l'attaque d'une Ville on ne travaille qu'à ſe rendre maître d'une porte : dés qu'il y en a une de gagnée, cela ſuffit : tout le reſte bien-tôt eſt emporté.

C'eſt par cette raiſon que Dieu deffendit ſi expreſſement aux Iſraëlites de s'allier avec les Idolâtres, parce qu'il ſçavoit bien qu'une telle alliance les perdroit. C'eſt pour cela même encore qu'il leur ordonna d'exterminer les Amorrhéens & les Amalecites, ſans en épargner aucun ; parce qu'il voyoit bien que ſi ces Infidelles avoient

le moindre accés dans la Judée, ils l'auroient bien tôt corrompuë. Enfin c'eſt là, ſelon l'explication des Peres & des Interpretes, le ſens de cette parole du Saint Eſprit, lors qu'il nous avertit de ne donner aucune priſe ſur nous au Prince des tenebres : *Nolite locum dare Diabolo. Eph. cap.4.* Or s'il ne lui faut qu'une ſeule ouverture de nôtre part pour s'inſinuer, que ſera-ce quand nous lui ouvrirons toutes les portes de nôtre cœur en nous laiſſant entraîner dans toutes les occaſions ? S'il ne lui faut qu'une étincelle pour cauſer un embraſement general, que ſera-ce quand nous lui preſenterons le flambeau tout allumé & que nous ſoufflerons avec lui nous-mêmes le feu : S'il ne lui faut qu'une œillade, qu'une parole, qu'un geſte, pour nous plonger dans une entiere corruption: que ſera-ce quand nous nous donnerons la liberté de tout voir, de tout dire, de tout entendre, de paroître dans tous les lieux, dans toutes les aſſemblées : Ne ſont-ce

par-là ſes places d'armes, ſes plus forts remparts, & nous ſera-t'il facile alors de nous tirer de ſes fers, & de nous ſauver de ſes mains : *Noſtris tantùm initiis opus habet. Tertul.*

Je me trompe, Chrétiens, on donne bien des choſes à ce puiſſant adverſaire qu'il n'a jamais faites, tout puiſſant qu'il eſt. On lui attribuë bien des deſordres & bien des chûtes, dit Saint Jean Chryſoſtome, dont il n'eſt pas l'auteur ; il y a un million d'hommes qui periſſent ſans lui : *Multi ſine Diabolo pereunt. Chryſoſt.* On tombe de ſoi-même dans le precipice, ſans qu'il nous y pouſſe : on previent ſes attaques, pour ainſi dire, & avant qu'il nous rende, on a déja ſuccombé. La concluſion, c'eſt donc de vivre dans une vigilance continuelle. Nôtre foi, dit Tertullien, eſt comme un vaiſſeau qui va à pleines voiles : ſi elle eſt ſoutenuë par une ſage prevoyance, elle eſt bien ſûre ; & ſi elle craint tout, il n'y a plus rien à craindre pour elle.

Velificat noſtra fides, tuta ſi canta, ſecuta ſi attonita. Tertul.

Pour moy, mes Freres, je tremble quand d'une part je voy comment les Peres ſe ſont exprimez touchant la malignité de l'occaſion, & quels ont eſté ſur cela leurs ſentimens; & que je conſidere d'autre part dans quelle confiance nous vivons, & comment nous agiſſons. Je tremble quand j'entends dire à un homme auſſi innocent & auſſi ſaint que l'eſtoit Job, qu'il a fait un pacte avec ſes yeux, pour ne laiſſer jamais échapper un ſeul regard qui puiſſe faire la moindre impreſſion ſur ſon cœur & ternir ſon eſprit de la plus legere penſée; & que je fais en même tems reflexion à cette liberté avec laquelle vous preſentez, ou vous laiſſez preſenter à vos ſens tous les objets qui peuvent le plus les reveiller & les ſuſciter contre vous. Je tremble quand je lis de Saint Auguſtin qu'aprés ſa converſion il ne voulu pas même, malgré l'alliance la plus étroite, permettre à ſa propre ſœur de

demeurer avec luy, ne recevant qu'avec peine ſes viſites & ne luy parlant qu'en preſence de quelques témoins ; & que je compare tant de reſerve & de retenuë dans un ſaint Evêque, avec ces commerces que vous entretenez dans le monde, donnant chez vous indifferemment entrée & ſans diſtinction à quiconque la demande, & vous faiſant même une fauſſe gloire de voir aborder dans voſtre maiſon tout un quartier, toute une Ville, comme dans une place ou dans une academie publique. Je tremble, quand je penſe à l'avis que ſaint Paul donne à ſon diſciple Timothée. C'eſtoit un homme d'une vie tres auſtere, un homme conſumé de travaux & de mortifications ; s'eſtant condamné à un jeûne continuel, & l'obſervant, il avoit beſoin d'uſer d'un peu de vin pour ſe remettre d'une extreme foibleſſe où l'avoient reduit ſes auſteritez & ſes fatigues : ſaint Paul le luy permit ; mais du reſte il l'avertit de travailler avec plus de

ſoin que jamais, à ſe conſerver dans une pureté parfaite de l'ame & du corps, comme s'il y eût eû pour luy du peril à prendre un ſi foible ſoulagement. *T ipſum caſtum cuſtodi.* 1. *Tim c.* 5. Voilà, dis je, ce qui me fait trembler, quand je ſuis d'ailleurs témoin de cét amour de vous mêmes, de cette molleſſe qui vous fait tant rechercher vos aiſes & vos commoditez, tant flater vôtre corps & ſatisfaire ſes appetits.

Et quoy vous aimez la bonne chere; ſur une table magnifiquement parée, ou ſans être ſi magnifique ni ſi abondante, ſur une table delicate, vous donnez à voſtre goût tout ce qui le peut contenter? Dans un repos lent & pareſſeux, vous prolongez voſtre ſommeil juſques au milieu du jour: & cette chair ſi delicieuſement nourrie & ſi bien traitée, vous eſperez la tenir long-tems dans la ſoumiſſion & dans la regle? Vous aimez les ajuſtemens & les parures, & ſous le luxe mondain, vous vous promettez de

conſerver long-temps l'eſprit de Dieu, & de ne pas prendre celuy du ſiecle, & du ſiecle le plus profane ? Dites tant qu'il vous plaira, qu'en tout ce que vous faites, vous ne voyez rien contre le Commandemens de Dieu : je vous reponds toujours, & je vous l'ay monſtré, que ſi vous eſtes dans l'eſtat de la grace l'occaſion vous fera tomber dans le peché ; j'ajoûte que ſi vous eſtes dans le peché, l'occaſion vous empêchera d'en ſortir. C'eſt la ſeconde Partie.

Seconde Partie.

Si Dieu refuſe au juſte la grace ; dont je viens de parler, lors que de luy-même il s'engage dans l'occaſion, la donnera-t'il au pecheur lors qu'il ne veut pas ſortir de l'occaſion ? Si dans l'occaſion les difficultez ſont preſque inevitables pour les plus forts, que ſera-ce pour les foibles, & comment ceux-cy ſortiront-ils victorieux d'un combat où les autres ſont vaincus ? c'eſt

donc une conſequence qui ſe tire bien naturellement de ma premiere propoſition qu'un pecheur ne ſe releverа jamais de ſon peché tandis qu'il demeurera volontairement dans l'occaſion.

Ce qu'il y a en cela de particulier pour un pecheur, c'eſt que pour quitter ſon peché, & pour rompre l'engagement criminel qui le retient, il luy faut une grace beaucoup plus abondante & un ſecours de la main de Dieu beaucoup plus puiſſant. Par quelle raiſon? C'eſt qu'il a beaucoup plus d'obſtacles à ſurmonter dans l'eſtat du peché pour en ſortir, que le juſte dans l'eſtat d'innocence pour s'y maintenir. Car quand une fois on a laiſſé prendre le deſſus à la paſſion; quand le cœur s'eſt laiſſé engager: quels ſoins ne faut-il pas de la part de Dieu, quels efforts ne ſont pas neceſſaires de la part de l'homme, pour ſecoüer le joug qui l'accable, & pour deraciner l'habitude qui le lie?

Il faut que Dieu, pour ainſi dire,

arrache le pecheur du ſein de l'iniquité ; il faut que le pecheur, pour parler de la ſorte, s'arrache luy-même à luy-même, qu'il renonce à ſes plus tendres inclinations, qu'il perce au travers des plus épaiſſes tenebres, où il ſe trouve plongé ; qu'il mette en fuite toutes les puiſſances de l'Enfer, aprés que l'Enfer diſons mieux, aprés que le peché a pris ſur luy par une longue preſcription, l'empire le plus tirannique : il faut qu'il uſe des remedes les plus amers, & les plus contraires aux ſens & à la nature : ſans cela point de gueriſon. Mais pour en venir là, pour prendre une pareille reſolution & pour l'executer, ne faut-il par un courage au deſſus de tout ; ne faut-il pas un miracle de la grace ? Donc puiſque l'occaſion bien loin d'augmenter la meſure des graces, la diminuë au contraire davantage d'un jour à un autre ; puiſque l'occaſion bien loin d'animer un pecheur & de le fortifier, ne ſert au contraire qu'à l'affoiblir de plus en plus, ne devons-nous pas toûjours conclure

que

que tant qu'il ne quittera point l'occaſion, il ne quittera point ſon peché, qu'il y mourra ? Je n'en dit point encore aſſez. J'ajouſte que ce ſeront tous les jours de nouvelles chûtes, & toûjous plus profondes & plus grieves les unes que les autres. Tandis que le principe du mal reſte dans un corps, la maladie croît ſans ceſſe ; chaque accez altére les forces du malade juſqu'à ce qu'elles ſoient tout à fait épuiſées. Ainſi d'un peché l'on tombe dans un autre peché. C'eſt un abiſme ſans fond, on deſcend toûjours, & plus on deſcend, plus le retour devient difficile.

Ce fut ainſi que l'occaſion perdit le plus Sage & le plus éclairé des hommes. Si Salomon eût éloigné de luy ſes femmes étrangeres, qui le ſeduiſirent, il ne ſe fût pas porté à des excez ſi honteux & ſi indignes de ſon caractere & de ſon rang ; du moins il fuſt bien-tôt revenu à Dieu. Mais il s'obſtina à les retenir auprés de luy, & dans quel précipice ſe laiſſa-t-il con-

duire ? De l'adultére il paſſe à l'idolâtrie ; apres s'eſtre oublié luy-même, il oublie le Dieu de ſes Peres ; il adore autant de fauſſes Divinitez qu'on luy en preſente ; il rend à la Déeſſe Aſtarte un culte ſacrilege, & luy offre de l'encens ; *Sed & Salomon colebat Aſtarten Deam Sidoniorum.* 3. *Reg.* c. 11. Ce n'eſt pas pour une fois ſeulement, mais tous les jours ; mais par habitude, *Colebat.* C'eſt deſormais un ſcandale public ; il leve le maſque, il fait conſtruire un ſuperbe édifice, & il le conſacre à une Idole. *Tunc ædificavit Salomon fanum Idolo Moab. ibidem.* Triſte monument de la foibleſſe de ce Prince & de la force de l'occaſion. Elle en fit un Prince Idolâtre : hélas ! n'en fit-elle point juſqu'à la mort un Prince impénitent ?

Aprés cela plaignez-vous, Chrêtiens, de la juſte ſévérité dont nous uſons envers vous dans le Tribunal de la penitence, quand nous refuſons de vous remettre vôtre peché, toutes les fois que vous n'en

voulez pas retrancher les occaſions. Vous avez beau promettre alors, & faire des reſolutions à nos pieds. Nous nous défions de vos paroles & nous ne pouvons vous regarder comme de vrais penitens ? Pourquoy cela ? pour deux raiſons. La premiere eſt que vous vous rendez actuellement coupables d'un nouveau peché, en ne voulant pas vous retirer de l'occaſion. Car Dieu vous deffend d'y demeurer, & il vous le deffend ſous peine d'une damnation éternelle ; à vous ſur tout qui ſçavez par tant d'épreuves combien l'occaſion eſt dangereuſe pour vous ; à vous qui n'avez pû oublier tant de deſordres où elle vous a jetté, & tant de rechûtes qu'elles vous a fait faire ; à vous qui connoiſſez le penchant qui vous entraîne, la facilité de vôtre naturel, l'impreſſion particuliere que font ſur vous certains engagemens, certaines ſocietez, certaines viſites. Dieu vous ordonne de les éviter : vous ne pouvez ſans crime riſquer de la ſorte une affaire auſſi importante que l'eſt vôtre ſalut ;

& je ne dis rien là-dessus dont tous les maistres de la morale, & de la morale la moins exacte ne soient obligez de convenir.

La seconde raison est, que l'occasion traîne aprés soy dans l'avenir mille autres pechez, dont elle est une source presque infaillible. Ce ne sont point les pechez déja commis qui nous arrêtent. Ministres du Seigneur, nous sçavons de quel pouvoir nous sommes revêtus; nous sçavons qu'il n'y a rien de si noir, selon l'expression du Prophete, qui dans nos mains ne puisse devenir aussi blanc que la neige; qu'il n'y a rien de si gâté & de si infect, que nous ne puissions laver & purifier; nous sçavons que l'autorité qui nous a esté donnée de JESUS-CHRIST est sans bornes, dés qu'elle nous est communiquée par les voyes ordinaires & legitimes, & que nous vous trouvons pecheurs, dans les dispositions convenables & necessaires; que quand vous serez donc chargez & surchargez de crimes, quand vous auriez vécû les vingt &

les trente années dans un eſtat d'inimitié avec Dieu, nous pouvons lever le fardeau qui vous accable & vous faire rentrer en grace. Mais ce qui nous retient, ce qui nous empêche de répandre ſur vous ces richeſſes ſaintes, dont nous ſommes les diſpenſateurs, ce ſont les pechez que nous prévoyons dans la ſuite; nous y voulons couper cours, nous voulons mettre une digue à ce torrent qui vous emporte, & pour cela nous exigeons de vous comme une condition indiſpenſable, une ſéparation entiere de l'occaſion. Malheur à nous ſi nous nous relâchons ſur un point ſi important, & malheur à vous-mêmes ſi vous ne voulez pas vous y ſoûmettre. Penitens en apparence, vous ſerez toûjours réellement pecheurs; l'experience ne nous le fait que trop voir. Quand quelquefois nous vous avons fait conſentir à un délay ſalutaire; que nous vous avons marqué le temps, le jour auquel vous devez revenir à nous, pour nous rendre compte de voſtre perſeverance; ce temps, ce

jour venu, nous vous attendons, & nous ne vous revoyons plus. Qu'eſt-il arrivé ? une facheuſe rencontre vous a rejetté dans l'occaſion, ou plûtôt vous l'avez recherchée. Hélas ! tous ces projets de converſion, ſur leſquels vous comptiez tant, ſe ſont évanouïs, vous avez appris par vous-même ce que nous avions tant de peine à vous perſuader, qu'il n'y a nul fond à faire ſur une penitence qui ne nous porte pas juſqu'à la fuite des occaſions.

C'eſt pour cela que ſaint Pierre Chryſologue compare l'occaſion à la fumée qui reſte d'un grand feu ſur lequel on a jetté de l'eau ; le feu paroît éteint, mais on juge neanmoins qu'il ne l'eſt pas tout à fait, par la fumée qui en ſort encore. *Fumantes occaſiones.* Une femme vient déclarer au Preſtre les déreglemens de ſa vie ; elle ne cache rien, elle ſe confond, elle pleure, elle gémit ; il ſemble qu'elle ſoit bien convertie ; mais ſi elle conſerve toûjours de l'attachement à certaines occaſions, ſi elle veut toûjours recevoir chez elle les

mêmes perſonnes, leur donner les mêmes rendez-vous, paroître de la même maniere dans le monde, c'eſt une forte conjecture que le cœur n'eſt pas changé, mais qu'il y a un feu ſecret qui s'y nourrit, & qui ſe r'allumera bien-tôt.

Quand donc y aura-t-il lieu de croire, mon cher Auditeur, que vous avez bien renoncé à vôtre peché ? Je vais vous le faire connoître par une figure que je tire des Actes des Apôtres. Saint Pierre eſtoit dans les fers, & l'Ange du Seigneur le vint trouver dans ſa priſon. & durant ſon ſommeil ; une grande lumiere parut tout d'un coup aux yeux de cet Apôtre. *Lumen refulſit in habitaculo. Act. c.* 12. L'Ange le frappe au côté, l'éveille & luy dit : Levez-vous Pierre, & levez-vous promptement : *Surge velociter. ibid.* Prenez vos habits & me ſuivez. Saint Pierre le ſuit, ils avancent juſques à la troiſiéme porte, & cette porte comme les deux premieres s'ouvre devant eux & ils paſſent. Cependant ſaint Pierre croyoit encore que c'eſtoit un

ſonge : *Exiſtimabat ſe viſum videre. ibid.* Mais quand il s'apperçeût enfin qu'il eſtoit dans la Ville & qu'il avoit paſſé trois ou quatre ruës : Ah ! c'eſt maintenant, s'écria-t-il, que je connois que le Seigneur m'a ſauvé des mains d'Hérodes. *Nunc ſcio vere quia miſit Dominus Angelum ſuum, & eripuit de manu Herodis. ibid.* Point de meilleure marque de celle-là, mes Freres, d'une parfaite converſion. L'Ange du Seigneur vient à vous, il vous parle ; c'eſt un Predicateur, un Confeſſeur. La grace fait luire ſa lumiere dans vos cœurs. *Lumen refulſit in habitaculo.* Elle vous crie au fond de l'ame : *Surge velociter.* Briſez vos chaînes, ſortez au plûtôt de cet eſclavage du peché. Vous entendez ſa voix, vous en eſtes frappez. Cette porte de fer depuis ſi long-temps fermée, c'eſt-à-dire, voſtre bouche s'ouvre ; vous vous expliquez, vous vous accuſez dans le ſacré Tribunal. Ce ſont d'heureux commencemens. Mais juſques-là neanmoins craignez que ce ne ſoit encore une viſion : *Exiſtimabat ſe viſum*

videre. Si vous eſtes touchez, c'eſt peut-eſtre une ſenſibilité toute naturelle qui vous fait verſer des larmes. Si vous avez recours au Sacrement, c'eſt peut-être pour ſatisfaire ſeulement à la coûtume, pour paſſer une Feſte, pour appaiſer les remords de voſtre conſcience, qui ſe troubleroit, ſi vous abandonniez tout à fait les exercices de la Religion. Enfin ſi vous donnez de bonnes paroles aux Miniſtres de la penitence, & ſi vous paroiſſez en diſpoſition de mieux vivre deſormais : c'eſt peut-eſtre par un premier mouvement que vous n'avez point aſſez examiné, & ſans faire attention ni à ce que vous dites, ni à ce que vous voulez. *Exiſtimabat ſe viſum videre.* Mais quand vous viendrez juſqu'à prévenir & à écarter les occaſions ; quand les trois, les quatre mois ſe ſeront écoulez ſans vous trouver parmi cette troupe de joüeurs, ſans frequenter ces lieux où voſtre vertu a fait ſi ſouvent naufrage ; ſans parler à cét homme, à cette femme & ſans en entendre parler : alors vous pour-

rez dire que voſtre cœur eſt changé & que vous eſtes en liberté. *Nunc ſcio verè quia miſit Dominus Angelum ſuum, & eripuit me de manu Herodis.* Vous benirez le Seigneur qui par ſa grace a operé une telle merveille. Je le ſçais à preſent, j'en ay des preuves ſolides : *Nunc ſcio verè.* Me voilà revenu de mes égaremens, me voilà bien avec Dieu, je ſuis dans le bon chemin, je n'ay plus qu'à me ſoutenir, à marcher, à m'avancer. *Nunc ſcio verè quia miſit Dominus Angelum ſuum, & eripuit me de manu Herodis.*

Quel gouſt ne trouve-t-on pas dans cette penſée ? Quelle conſolation ne reſſent-on point à ce moment ? Si le divorce qu'on a fait a couſté des combats, on en eſt bien payé par la paix & le calme qui le ſuit. Je le vois bien à preſent que c'eſtoit l'Ange de Dieu qui me parloit ; quand on me diſoit qu'il ne falloit plus retourner à telle & à telle occaſion, que c'étoit un coup déciſif pour mon ſalut ; qu'aprés cela tout s'applaniroit devant moy, tout

me deviendroit facile : *Nunc ſcio verè quia miſit Dominus Angelum ſuum.* On avoit bien raiſon de me traiter là-deſſus avec une ſainte rigueur ; une plus grande indulgence m'auroit perdu, au lieu que je me trouve enfin hors de la ſervitude de mes ennemis. Ce cruel Hérodes, ce peché depuis tant d'années inveterée dans mon ame, je l'en ay arraché, j'en ay triomphé : *Et eripuit me de manu Herodis.* Oüy, mon cher Auditeur, on avoit bien raiſon de vous le dire : on a bien raiſon de vous le repeter, & de vous preſſer ſur cela tout de nouveau, ſi vous ne vous eſtes pas encore rendu aux fortes inſtances qu'on vous a faites. Il faut vous retirer du pas gliſſant où vous eſtes, il faut rompre, il faut vous dégager : *Surge* ; il n'y a point à différer ; plus vous remettez, plus l'occaſion vous eſloignera de Dieu : *Surge velociter* ; il y va de voſtre ſalut ; or pour le ſalut il n'y a point de violence que vous ne deviez vous faire. Fallût-il ſacrifier ce que vous avez de plus cher ; fallût-il vous dé-

poüiller de tout ; quoyque ce ſoit, dés que c'eſt une pierre de ſcandale pour vous, il vous doit devenir un objet abominable. Mais c'eſt une amitié formée depuis un tres-long-tems; il n'importe : fût-elle mille fois plus étroite, il y faut renoncer. Mais c'eſt une affaire dont ma fortune dépend ; s'agit-il d'un intereſt mille fois plus grand, il le faut abandonner. Mais il n'y aura donc plus de plaiſir pour moy dans la vie, n'y en deût-il plus avoir, fuſſiez-vous obligé de vous cacher dans la plus ſombre retraite, de vous enſevelir tout vivant, je vous le redis, je vous le rediray ſans ceſſe ; dés qu'il eſt queſtion du ſalut, il n'y a rien à ménager. *Surge, ſurge.* Un peu de courage, mon cher Auditeur, & vous en viendrez à bout ; vos chaînes tomberont preſque d'elles-mêmes, & vous ſerez ſurpris de voir l'ouvrage achevé bien plûtôt que vous n'euſſiez oſé l'eſperer : *Et ceciderunt catenæ de manibus ejus.* L'Ange vous conduira, il levera toutes les difficultez & vous n'aurez qu'à

ſuivre

ſuivre les traces qu'il vous marquera : *Et exiens ſequebatur eum.* Enfin tout ſecondera vos efforts. Vous rentrerez dans le devoir, vous y perſévererez, pour en recevoir la récompenſe dans l'Eternité bienheureuſe, où nous conduiſent le Pere, le Fils, & le Saint Eſprit.

SEIZIE'ME PRE'TEXTE.

J'ay de la peine â me confeſſer.

SERMON

SUR LA CONFESSION.

Hæc cogitaverunt, & erraverunt : excœcavit enim illos malitia eorum.

Voilà ce que les pecheurs ont penſé ; & ils ſe ſont trompez : car leur malice les a aveuglez. Dans la Sageſſe, Ch. 2.

IL eſt étrange que la penitence n'eſtant que pour l'homme, il n'y ait cependant que l'homme qui la fuye. Il la regarde, dit Tertulien, comme l'ennemie de ſes plaiſirs. Les Demons voudroient bien que la miſericorde Divine leur prê-

tât encore cette planche pour ſe ſauver du naufrage : avec quel empreſſement ils courreroient à un remede ſi ſalutaire ? Mais cet avantage n'eſt pas pour vous, eſprits malheureux. Dés que vous vous eſtes éloignez de Dieu, Dieu vous a fermé toutes les voyes du retour, & le moment même de voſtre peché, a eſté pour vous l'affreux moment d'une obſtination & d'une réprobation conſommée. Il n'y a que l'homme à qui Dieu ait fourni un moyen ſi neceſſaire : mais l'homme ne peut s'en accommoder ; il y trouve trop de difficultez, & plus on en a beſoin plus on veut s'en exempter. Pour deſcendre à quelque choſe de plus particulier : combien de gens dans le monde nous diſent qu'ils ont de la peine à approcher du Tribunal de la penitence, & demeurent en effet les années entiéres ſans ſe confeſſer : laiſſant accumuler dettes ſur dettes, & jamais ne les aquittant : faiſant tous les jours à Dieu de nouveaux outrages, & jamais ne ſe réconciliant

avec luy ; regardant enfin avec horreur & comme une gêne insoûtenable l'usage d'un Sacrement que Dieu neanmoins a institué pour nous & que sa misericorde nous a donné comme une resource aprés le peché ? Pour vous porter, mes Freres, à mieux user d'un remede dont vous ne connoissez pas encore bien la vertu, & auquel vous devez avoir souvent recours, il faut vous en montrer les avantages. Trois choses contribuent à la bonté d'un remede ; Premierement, si le remede agit seurement ; secondement, si le remede agit promptement ; troisiémement : si le remede agit doucement : or pour un pecheur, pour une ame criminelle & malade, remede seur que le Sacrement de Penitence. C'est le premier Point, remede prompt que le Sacrement de Penitence. C'est le second Point, remede doux que le Sacrement de Penitence. C'est le troisiéme Point. Implorons le secours du Ciel par l'intercession de Marie, en luy disant, *Ave Maria.*

PREMIE'RE PARTIE.

Remede ſeur que le Sacrement de Penitence. En voicy la preuve dans cette commiſſion autentique que JESUS-CHRIST donna à ſes Apôtres, & dans la perſonne de ſes Apôtres, à tous ceux qui dans la ſuite des temps ſeroient comme eux reveſtus du ſacré caractere. Prenons les paroles de l'Evangile, & tâchons à bien développer le ſens. JESUS-CHRIST dit à ſes Apôtres : Je vous envoye comme mon Pere ma envoyé : *Sicut miſit me Pater, & ego mitto vos. Joan. c.* 20. Aprés avoir parlé de la ſorte, il ſouffla ſur eux en leur diſant : Recevez le ſaint Eſprit. *Hæc cum dixiſſet, inſufflavit, & dixit eis: Accipite Spiritum Sanctum. Ibid.* Les pechez que vous remettez, ajoûta-t-il, ſeront remis, & ceux que vous ne remettrez pas, ne ſeront pas remis. *Quorum remiſeritis peccata remittuntur eis, & quorum retinueritis, retenta ſunt. Ibid.* Je

fais là-dessus trois reflexions, observez-les.

Premiere reflexion : Jesus-Christ envoye ses Disciples, comme son Pere l'a envoyé luy-même. *Sicut misit me Pater, & ego mitto vos.* Or comment est-ce que son Pere l'a envoyé ? N'a-ce pas esté en luy donnant le pouvoir de juger les hommes, de lier leurs pechez, & de les délier selon les termes mêmes du Fils de Dieu, c'est à dire, de les remettre, & de ne les pas remettre ? N'est-ce donc pas là aussi la puissance qu'il a donnée à ses Apôtres en les envoyant, & à toute son Eglise representée dans les Apôtres ?

Seconde reflexion : Jesus-Christ souffla sur eux & leur dit : Recevez le Saint Esprit : *Hæc cum dixisset, insufflavit, & dixit eis : Accipite Spiritum Sanctum.* Que signifie ce souffle de JESUS-CHRIST ? C'est pour nous marquer, selon la pensée des Peres, & des Interpretes ; que comme Dieu en créant le premier homme l'avoit animé par

ſon ſouffle, & que ce ſouffle de vie s'eſtoit enſuite répandu, & ſe répandoit encore ſur tous les autres hommes : ainſi JESUS-CHRIST par ſon ſouffle avoit animé les Apôtres, afin que par ce ſouffle Divin, ils animaſſent eux-mêmes enſuite tous les membres de l'Egliſe. De plus, continuë ſaint Jean Chryſoſtome, il falloit que le Fils de Dieu en communiquant ſon pouvoir aux Apôtres leur communiquât ſon Eſprit, & que cet eſprit de lumiere les dirigeât dans un miniſtere auſſi difficile que celuy dont ils eſtoient chargez, & qu'il leur apprît à bien uſer de l'autorité ſouveraine qu'ils avoient reçûë.

Troiſiéme reflexion plus eſſentielle encore & plus importante : Les pechez que vous remettrez, ajoûta JESUS-CHRIST, ſeront remis, & ceux que vous refuſerez de remettre ne ſeront pas remis : *Quorum remiſeritis peccata, remittuntur eis ; & quorum retinueritis, retenta ſunt.* Il me ſemble que je trouve-là trois choſes bien exprimées,

ſçavoir, le Sacrement de Penitence, ſon efficace, & même ſa neceſſité. Qu'eſt-ce qu'un Sacrement ? C'eſt un ſigne exterieur, inſtitué de Dieu pour produire une grace intérieure : or la douleur, la confeſſion du penitent, la ſatisfaction qu'il fait à Dieu, les paroles de l'abſolution, voilà les ſignes extérieurs. Et quelle eſt la grace intérieure ? c'eſt le pardon que Dieu accorde : c'eſt la réconciliation du Pecheur avec Dieu, le retour à l'innocence : *Quorum remiſeritis peccata, remittuntur eis.* L'efficace de ce Sacrement n'eſt pas moins ſolidement établie : car comment le Fils de Dieu nous pouvoit-il mieux faire entendre, que c'eſt un remede certain pour guerir les ames, qu'en nous diſant qu'il efface les pechez : *Remittuntur eis.* Enfin nous y découvrons même la neceſſité de la Confeſſion, puiſque le Prêtre ne peut diſtinguer les pechez qu'il faut remettre, & ceux qu'il ne faut pas remettre, s'il ne les connoît pas, & il ne peut pas les connoître, ſi on ne les luy declare, par-

ce qu'il ne peut lire dans le ſecret des cœurs, & qu'il ne peut penetrer dans les réplis de la conſcience. Il faut donc que le penitent ſerve de témoin contre luy-même & dans ſa propre cauſe, il faut qu'il releve ſincerement & entierement ſon eſtat. Et il ne faut point dire que ſi la vertu du Sacrement de penitence eſt infaillible, il ne s'enſuit pas que ce Sacrement ſoit neceſſaire, puis qu'il peut y avoir d'autres moyens pour obtenir la remiſſion de ſes pechez; car il n'y en a point d'autre, j'entends par rapport à un homme, qui peut uſer du Sacrement dont je parle. Un mot va vous en convaincre; c'eſt que les pechez que le Prêtre ne remet point ne ſont point remis: *Quorum retinueritis, retenta ſunt.* Le Sauveur du monde n'auroit pû parler de la ſorte, s'il y avoit une autre voye pour rentrer en grace que l'abſolution du Miniſtre delegué de Dieu.

Mais quelle dureté, dit-on, & quelle eſpece de tyrannie? Obliger

un pecheur à reveler luy-même ſes pechez, & ſes pechez les plus honteux; & à les reveler à un homme comme luy, & peut-eſtre plus coupable que luy; n'eſt-ce pas tourmenter les conſciences & les mettre à la geſne? Je veux bien conſentir à ce que vous dites; mais ce ſont des armes que l'Héreſie me donne contre elle-même, & je m'en ſers pour vous faire conclure avec moy, que la Confeſſion n'eſt donc point une invention humaine, comme la prétendu Calvin, mais qu'elle eſt d'inſtitution divine. En effet ſi c'eſt un joug ſi pénible & ſi ce n'eſt pas JESUS-CHRIST qui l'a impoſé; pouvons-nous comprendre que les hommes dans la ſuite des temps ayent laiſſé eſtablir une loy auſſi rigoureuſe que celle-là par d'autres hommes comme eux, ſans le remarquer, ſans ſe récrier contre une pareille innovation, & ſans ſe plaindre? Quoy les Conciles n'en auroient point parlé? Les Hiſtoires n'en auroient fait aucune men-

tion ? On auroit paſſé ſous ſilence un point ſi important ?

Il eſt donc vray, puiſque nous ne voyons aucun temps, où l'uſage de la Confeſſion ait commencé depuis JESUS-CHRIST dans le Chriſtianiſme, que c'eſt JESUS-CHRIST même qui l'a inſtitué, & de qui nous l'avons receu : *Quorum remiſeritis peccata, remittuntur eis ; & quorum retinueritis, retenta ſunt.*

Voilà, mes chers Auditeurs, une des veritez les plus inconteſtables ? Oüy, un homme comme moy eſt eſtably médiateur entre le Ciel & la Terre. Dieu & les hommes convinrent enſemble de le prendre pour arbitre. Ils luy confient tous leurs intereſts, & ils promettent d'en paſſer par où il jugera à propos. En ſorte, dit ſaint Chryſoſtome, que le jugement que Dieu portera de moy, ſera une ratification, de celuy qu'aura porté le Miniſtre du Seigneur. Jamais puiſſance ne fut plus univerſelle, ni plus abſoluë. Point d'ame ſi mor-

tellement bleſſée que le Sacrement ne reſſuſcite, point de conſcience ſi criminelle qu'il ne juſtifie, point de colere ſi enflamée dans le cœur de Dieu, qu'il n'appaiſe, point de peine ſi longue, fuſt-ce une peine éternelle, qu'il ne diminuë & qu'il ne change. Ainſi, pecheur, pour parler le langage de Tertullien, quand la pénitence vous abbat, c'eſt pour vous relever; quand elle vous condamne, c'eſt pour vous abſoudre; toutes les fois que vous ne vous pardonnez pas à vous-même, la miſericorde divine vous pardonne. Quoy que nous faſſions dans le monde, quelques ſoins que nous apportions pour nous bien guérir de nos maladies corporelles, ſouvent la guériſon épuiſe nos forces, & les remedes en nous rendant la ſanté, l'affoibliſſent. Mais ce qui eſt impoſſible aux hommes, ne l'eſt pas à Dieu; ce puiſſant Medecin, dans la gueriſon de nos ames, a trouvé un remede qui eſt plus fort que le mal même, & c'eſt le

Sacrement

Sacrement de Penitence ; la raiſon eſt que le mal eſt toûjours fini, & que ce qui entre dans la compoſition du remede eſt infini, puiſque c'eſt le Sang de JESUS-CHRIST. Dieu ne prend pas ſeulement ſoin de nous guerir ; mais il ferme ſi bien nos playes, que les cicatrices n'en ſont plus honteuſes : c'eſt un beau mot de Seneque, & je voudrois qu'il fût d'un Pere de l'Egliſe, & non pas d'un Payen. *Agit curam non ſolum ſalutis, ſed honeſtæ cicatricis ? Seneca.* Que dis je ? ne liſons-nous pas quelque choſe de ſemblable dans ſaint Auguſtin, quand ce Pere compare Dieu à un habile maiſtre qui fait ſi bien une ligature, que la même écharpe qui ſoûtient le bras donne de la grace à celuy qui la porte, & eſt en même tems un ornement & un remede pour le malade ? *Sic facit ut pulchritudinem vinculi utilitas quædam conſequatur Auguſt.* C'eſt pourquoy ſaint Ceſaire Archevêque d'Arles, a dit que Dieu dans le Sacrement, accorde une telle abſolution des pechez,

qu'il fait en quelque ſorte que le crime qui a eſté commis ne l'ait pas eſté, *de factis infecta facit* : *Cæſari.* auſſi il proteſte par ſon Prophete, qu'il a jetté nos pechez dans la Mer comme une maſſe de plomb, pour eſtre entierement enſevelis dans les eaux, & pour ne plus paroiſtre. Ne diroit-on pas que le Prophete veut faire alluſion à ce que dit Moyſe, quand il eut paſſé la Mer rouge à la teſte du peuple de Dieu ? Les Iſraëlites furent ſaiſis de frayeur, en ſe voyant pourſuivis au travers des flots par une nombreuſe armée, c'eſtoit Pharaon avec les Egyptiens ; ſur cela que fait le ſaint conducteur ? il arreſte le peuple, il leur reproche la defiance qu'ils font paroiſtre, & qui leur fait precipiter leur marche : Hé qnoy vous craignez, & le ſujet de vôtre crainte ce ſont les troupes qui viennent aprés vous ; mais tournez viſte la teſte, regardez-les, car dans un moment vous n'en verrez plus aucun : *Ægyptios quos nunc videtis, nequaquam ultra videbitis. Exod. c.* 14.

Je le dis, & ce neſt pas en vain, les flots diviſez & ſuſpendus ſe rapprochent, la Mer enveloppe de toutes parts cette multitude confuſe, & les engloutit dans ſon ſein. Ah! pecheurs, vous penſez à vous convertir, mais le nombre de vos pechez vous épouvante, ce ſont autant d'ennemis qui vous pourſuivent, vous entendez les cris de ces Egyptiens qui demandent vengeance contre vous; mais ne perdez point pour cela confiance, mon cher Frere, regardez-les, & bien-tôt ils diſparoiſtront à vos yeux. *Ægyptios quos nunc videtis, nequaquam ultra videbitis.* Dés que vous vous ſerez lavé dans le Sang de JESUS-CHRIST, dés que vous ſerez entré dans cette Mer rouge, tous vos pechez y ſeront noyez, & vous ne les appercevrez plus. *Nequaquam ultra videbitis. Ibid.* Je ne pretends pas neanmoins vous inſpirer une confiance preſomptueuſe. On conduit tous les jours au ſupplice des criminels avec leur grace, parce qu'ils n'ont pas en la demandant,

ſincerement expoſé le fait. Si vous voulez éprouver l'efficace du Sacrement, il y faut apporter les diſpoſitions neceſſaires. Il arrive tous les jours que des pecheurs aprés bien des abſolutions obtenuës en apparence, tombent dans un eſtat d'endurciſſement & de reprobation, parce que leurs confeſſions n'ont eſté que des confeſſions tronquées & mutilées. Parlez au Prêtre, mais parlez-luy avec douleur, parlez-luy ſans deguiſement & avec ſincerité, ne luy cachez rien, ne luy diſſimulez rien; pour cela rentrez en vous même, examinez-vous vous-même; alors le Sacrement de penitence ne ſera pas ſeulement un remede infaillible à vôtre égard, mais encore un remede prompt. C'eſt la ſeconde Partie.

Seconde Partie.

Ce fut une erreur des Novatiens, de condamner ces abſolutions réïterées que nous donnons des mêmes pechez, aux mêmes pecheurs autant

de fois qu'ils ſont penitent : & d'oſter à l'Egliſe le pouvoir de remettre certains crimes capitaux. Ils appuyoient cette morale ſi rigide ſur deux raiſons, que ſaint Auguſtin nous a marquées, & qui ne manquoient pas d'apparence : cette ſeverité, diſoient il, honore la ſainteté de Dieu, & elle conſerve la ſainteté des hommes : elle honore la ſainteté de Dieu ; car ſi Dieu eſt toûjours prêt à pardonner, c'eſt une marque qu'il ne hait pas le peché autant qu'il doit : elle conſerve la ſainteté des hommes ; car rien ne retient mieux dans le devoir que la crainte d'un chaſtiment inevitable, comme rien n'entretient davantage les deſordres que l'eſperance du pardon. Faux raiſonnemens, repond ſaint Auguſtin. En premier lieu rien ne releve plus la ſainteté de Dieu que le pardon du peché ; car Dieu eſt parfaitement Saint, lors qu'il détruit totalement le peché : or quand ſa juſtice punit le pecheur dans les Enfers il ne detruit pas alors le peché ; au contraire il

le laiſſe & ſe vange ſeulement du criminel qui l'a commis : mais quand il pardonne dans le Sacrement de ſa penitence, il ſauve l'homme & efface le crime, il exerce tout à la fois ſa miſericorde & ſa juſtice, ſa miſericorde à l'égard du pecheur dont il menage les interêts, & ſa juſtice à l'égard du peché qu'il aneantit. En ſecond lieu, rien ne porte plus un pecheur à s'abandonner luy-même, à ſe livrer luy-même à tous les excez que luy inſpire la paſſion, & par conſequent rien ne perpetuë davantage le peché, que de ſe croire abandonné de Dieu : au lieu que la confiance en la grace de Dieu, & en ſa bonté, anime, encourage, & fait reprendre les voyes ſaintes qu'on avoit quittées. C'eſt donc par une ſage Providence que Dieu dans le Sacrement nous donne un remede ſi prompt & ſi preſent ; remede propre de toutes les perſonnes, de tous les états, de tous les lieux, de tous les temps ; tous en peuvent uſer, par tout, dans toutes les

occaſions, & ſelon que leurs beſoins le demandent.

Dans l'art de traiter & de guerir les maladies du corps, il y a des remedes qui ne conviennent qu'à certains temperamens, à certaines conſtitutions : ce qui ſert à l'un devient mortel pour l'autre : mais dans le Sacrement inſtitué pour la gueriſon de nos ames, point de maladie incurable ; chacun y trouve ce qu'il y cherche, dés qu'il l'y cherche de bonne foi : c'eſt comme la manne qui étoit de tous les goûts & qui profitoit également à tous ceux qui la prenoient.

Il y a des remedes qui n'ont de vertu qu'en certaines ſaiſons & en quelques conjonctures particulieres ; quand par exemple, le mal n'a pas encore gagné trop avant, & qu'il n'eſt pas parvenu juſqu'à un certain degré : mais allez au ſaint Tribunal, allez-y tous les jours, à tous les momens de la vie, vous y trouverez un remede toûjous efficace : le mal fût-il extrême ; la plaie

la plus profonde, l'attentat le plus odieux, la malice la plus noire, le Sacrement abolit tout, repare tout.

Il y a des remedes qu'il faut payer bien cher, parce qu'ils ſont precieux & rares, ou qu'il faut attendre long tems, parce qu'ils ſont éloignez de nous. Ah ! mes Freres, les Prêtres du Seigneur, ces Medecins ſpirituels, ſont parmi vous, & vous êtes parmi eux, ils ſont avec vous, & vous êtes avec eux. Jamais plus de miniſtres pour vous écoûter & pour vous abſoudre. Nos Temples, nos Tribunaux vous ſont ouverts, nous vous tendons les bras, nous vous appellons, nous vous invitons ; nul n'eſt rejetté, le ſujet comme le prince, le pauvre comme le riche, l'ignorant comme le ſçavant, l'étranger comme le domeſtique, tous ont un égal accés : s'il faut aller à vous, nous courons ; ſi vous voulez venir à nous, nous vous attendons : point d'autre ſalaire de nos ſoins que la conſolation de ſatisfaire à

nôtre devoir, & de travailler à vôtre ſalut.

Il y a des remedes qui demandent de longs preparatifs, ou qui n'operent que tres lentement; mais ici point d'autre diſpoſition qu'un ſimple ſouvenir du paſſé, un repentir du cœur, & une declaration courte & preciſe; avec cela tout eſt remis, & dans un inſtant: vous êtes venu criminel, & vous vous en retournez juſtifié & reconcilié; c'eſt ainſi que Dieu lui-même vous l'a promis. Au moment que vous me ferez entendre vos gemiſſemens, & vos regrets, j'oublierai vôtre peché: *Cum ingemueris, ſalvus eris*; car je ne veux pas, dit le Seigneur, la mort du pecheur, mais au contraire, je ne veux que ſa converſion & ſon ſalut. *Nolo mortem impii, ſed ut convertatur à via ſua, & vivat. Ezech. cap. 33.* C'eſt Dieu même, reprend Tertullien, qui engage là-deſſus ſa parole. Quelle doit donc être nôtre confiance? Nous avons la parole de Dieu pour garant du pardon que

nous voulons obtenir. *Beatos nos quorum cauſâ Deus jurat! Tertul.*

Un peu de reflexion là deſſus, Chrétiens. Si dans la Juſtice humaine il ne s'agiſſoit pour avoir la remiſſion de ſes crimes que de les declarer, il ne faudroit plus de priſons, ni de tourmens; pas un criminel qui n'achetât ſa grace à ſi peu de frais. Quand un Prince, dit ſaint Jean Chryſoſtome, a été offenſé, que de longueurs, que de negociations, que de ſoumiſſions pour l'appaiſer! il faut laiſſer refroidir peu-à-peu ſa colere, il n'eſt pas encore tems de lui parler, il faut le menager; on gagne des gens qui approchent de ſa perſonne; on cherche des amis auprés des Miniſtres; on paye bien cher le temoignage d'un favori que l'on veut mettre dans ſes interêts; il vient une bonne occaſion, un patron hazarde une parole en vôtre faveur, mais qui tombe aſſés ſouvent, ou qui ne fait pas une impreſſion bien ſenſible. Cependant les années ſe paſſent à attendre, & quelquefois

à attendre ſans fruit. Mais dans la Juſtice divine, à l'égard de Dieu, de ce grand & ſouverain Maître; diſons mieux, de ce bon & favorable Maitre, il n'y a point tant de meſures à prendre. Confiez-vous en lui, mon cher Frere; vous pouvez avoir recours à lui quand vous le voudrez. Point d'autre mediateur que le premier Miniſtre qui ſe preſente à vous; point d'autre depenſe que la douleur de vôtre ame, & quelques larmes de vos yeux; ſans même que les yeux pleurent, il ſuffit que le cœur ſoit touché & qu'il s'explique par la bouche.

Je ne lis jamais dans l'Evangile le retour de l'Enfant Prodigue, ſans être rempli de conſolation. Vous ſçavez comment il quitta la maiſon de ſon pere; il lui demanda l'heritage qui lui appartenoit, il le voulut avoir; il s'en alla dans un païs éloigné, & là en peu de tems il diſſipa tout; que faire dans ſa miſere, à qui avoir recours? il prend la reſolution de revenir à

ſon pere, mais comment ſera t'il reçû ? Ah ! voilà ce qui me charme, ce qui me ravit, c'eſt-là que je reconnois l'amour paternel. Le pere n'attend pas que ſon fils vienne frapper à la porte ; mais d'auſſi loin qu'il l'apperçoit, il court au devant de lui ; il ne commence pas par des reproches ; au contraire ſon cœur s'attendrit, ſes yeux dans un moment ſont baignez de larmes, ce ſont des larmes de joie, il releve ſon fils lequel s'étoit jetté à ſes pieds, il l'embraſſe, il lui fait donner une robbe neuve, il fait tuer pour lui le veau gras, & c'eſt ainſi, dit ſaint Pierre Chryſologue, que ſon pere le corrige, & le corrige en pere. *Sic emendat pater. Petr. Chryſ.* Image ſenſible de vôtre conduite, mon Dieu, à l'égard d'un pecheur ; je n'ai qu'à approcher de vôtre ſaint Tribunal, & tout-à-coup vous repandez ſur moi vos benedictions ; je rentre auprés de vous dans tous mes droits ; je n'ai pas plûtôt achevé de m'accuſer, que l'abſolution ſuit & non point le châ-

timent ; malheur ſi je neglige un remede ſi infaillible, un remede ſi prompt, enfin un remede ſi doux. C'eſt la troiſiéme Partie.

TROISIE'ME PARTIE.

Je ne puis ignorer qu'il y a de la peine à decouvrir ſa conſcience, & à reveler ſon peché. Le Sacrement de penitence eſt un remede, & un remede ne peut pas operer ſi ſûrement ni ſi promptement qu'il ne travaille un peu le malade ; mais s'il en coûte, & s'il y a quelque effort à faire, je dis qu'on en eſt bien payé par l'onction que Dieu répand dans une ame, & par le repos qu'il lui fait goûter. Ce qui nous en doit d'abord convaincre, c'eſt nôtre propre ſentiment : quel calme, quelle ſuavité interieure ne reſſent on pas quelquefois aprés une confeſſion ? le pecheur éprouve bien que c'étoient de fauſſes idées qui l'en éloignoient, & une crainte vaine qui l'arrêtoit. Quelle ſainte liberté ! il ſemble qu'on eſt dechargé d'un

vorable qui puiſſe jamais être. Un moment d'attention, & vous en allez être convaincus.

Tout peché doit être puni : avant que d'être puni, il doit être produit en jugement : & pour le produire il faut des accuſateurs. Or quel plus grand avantage puis-je ſouhaitter que d'être ſeul écoûté, & crû dans ma propre cauſe ? Point d'autre temoin que moi. C'eſt par-là, mon Dieu, c'eſt par ces innocens artifices que vous nous mettez à couvert de la calomnie. Point de fauſſes ſuppoſitions à craindre ; que les hommes imaginent ce qui leur plaira, qu'ils tâchent à empoiſonner mes actions & à les noircir : ce ne ſont point les depoſitions d'un autre que l'on reçoit contre moi à ce Tribunal où je vais m'accuſer ; mais c'eſt ſeulement ſur mon temoignage que l'on decide : c'eſt à moi que l'on s'en rapporte, ſur le nombre, ſur la qualité des faits, ſur les vûes, les intentions que je me ſuis propoſées, enfin ſur les moindres circonſtances : c'eſt par-là-même en-

core, Seigneur, que vous nous épargnez la peine d'une honteuſe confrontation : je m'adreſſe d'abord à mon juge : ce n'eſt point par violence que l'on m'y conduit, c'eſt moi-même qui le cherche, je n'ai affaire qu'à lui, je ne traite qu'avec lui : tout ſe paſſe entre lui & moi, ſans qu'il ſoit neceſſaire que perſonne y ſoit appellé.

Mais encore quel eſt-il ce Juge ? O homme, c'eſt un homme comme vous, un homme foible & fragile comme vous, pecheur comme vous, connoiſſant ſes propres infirmitez, & engagé par-là même à compatir aux vôtres : c'eſt un homme obligé par toutes les Loix humaines & divines à un ſecret inviolable : ſa langue eſt tellement liée, que rien ne la peut delier : & j'avouë que je reconnois en cela un miracle perpetuel du Sacrement de penitence. Il n'y a gueres de ſecrets dans le monde ſi cachez qu'ils ne ſe decouvrent avec le tems : mais pour le ſecret de la confeſſion, je ne puis douter qu'il

n'y ait une providence particuliere de Dieu : on trouve des Miniſtres ſans retenuë & ſans reſerve ſur tout autre ſujet, on en voit quelquefois dans un dereglement de mœurs dont il y auroit tout à craindre : cependant avec quelle fidelité le ſilence, par ceux-là mêmes eſt-il obſervé ſur tout ce qui leur a été confié dans le ſaint Tribunal ? Je ne pourrois me le perſuader ſi l'experience ne nous le faiſoit pas connoître : le doigt de Dieu eſt là, & c'eſt par une aſſiſtance ſpeciale du Ciel que ce ſacré ſceau s'eſt conſervé juſques à preſent, & qu'il ſe conſervera toûjours dans une telle perfection. C'eſt un homme à vôtre choix. De tant de Confeſſeurs qui ſe rencontrent dans l'enceinte d'une même ville, ou dans l'étenduë même d'un vaſte païs, prenez qui il vous plaît, la Loi là deſſus vous donne une pleine liberté : deguiſez lui autant que vous voudrez la perſonne qui lui parle, le nom, le rang, la qualité, pourveû qu'il ait une connoiſ-

lance parfaite du peché & de tout ce qui y a quelque rapport, ou comme habitude mauvaise, ou comme occasion prochaine, où comme effet criminel; du reste il ne lui appartient pas d'en apprendre davantage. Enfin c'est un homme constitué de Dieu pour vous sauver, & non point pour vous condamner: pour vous recevoir, & non point pour vous rejetter: la sentence qu'il prononce est une sentence d'absolution.

Que veux je dire par-là? est ce que je prétends que le Prêtre tenant la place de Dieu, & dispensateur des graces du Ciel les doit prodiguer, & non pas les distribuer avec poids & avec mesure? Doit-il toûjours remettre & ne retenir jamais? Je n'ai garde de le penser de la sorte: il y a des sujets qui demandent une fermeté inflexible, & malheur au lâche Ministre qui se laisse gouverner alors par la crainte, ou seduire par l'interêt. Mais je vous dirai que la premiere fonction du Prêtre, sa

fonction principale & directe eſt de pardonner, & d'abſoudre ; ſi quelquefois il uſe de rigueur, s'il lance des Anathemes, au lieu de repandre des benedictions, le pecheur ne peut s'en prendre qu'à luy même, & à ſon impenitence ; mais venez & faites voir que vôtre cœur eſt touché, qu'il eſt converti, donnez-en des marques ſolides & ſur quoy l'on puiſſe compter, la remiſſion vous eſt aſſurée. C'eſt même l'eſprit de Jeſus-Chriſt, que le Miniſtre, autant que l'honneur de Dieu, & que la ſageſſe de l'Evangile le peut permettre, panche vers la douceur, & vers l'indulgence ; qu'il agiſſe en Juge, mais en Juge porté à la miſericorde ; qu'il tempere l'amertume & les aigreurs d'une ſeverité qui rebute & qui deſeſpere quand elle n'eſt pas moderée, & que ſans rien faire perdre à Dieu de la juſte ſatisfaction qui luy eſt duë, du reſte il menage l'homme affligé & contrit, & qu'il ſe faſſe auprés de Dieu ſon mediateur ; car pourquoy ſerions nous avares, dit S. Jean Chryſoſto-

me, quand le Maiſtre qui nous envoye eſt ſi liberal? ne ſeroit-ce pas là pervertir nôtre miniſtere, & en faire plûtôt un ſujet de ſcandale pour les ames, qu'un moyen de ſanctification & de ſalut?

C'eſt donc avec les paroles du Prophete, & au nom de toute l'Egliſe, que je m'adreſſe à vous, Chrétiens, & que je vous invite à venir vous lever dans la piſcine de la penitence; vous en ſortirez pleinement purifiez, & vous en remporterez une neteté parfaite. *Lavamini, mundi eſtote. Iſa. c.* 1. Quand Eliſée fit dire à Naaman de ſe baigner ſept fois dans le Jourdain, & qu'il ſeroit guery de ſa lepre, Naaman mepriſa d'abord cet avis, & crut que le Prophete ſe moquoit de luy: mais, Seigneur, luy dit on, lors qu'il ſe diſpoſoit déja à s'en retourner, ſi le Prophete demandoit de vous une choſe difficile, il en faudroit paſſer par là; & il n'y a rien à quoy vous ne deuſſiez vous aſſujettir pour trouver le remede que vous cherchez; or puiſqu'il vous eſt ſeulement ordonné

de vous baigner dans le Jourdain pourquoy negligez vous un remede auſſi aiſé que celuy là, & que vous couſtera-t'il d'en faire l'épreuve? Naaman ſuivit ce conſeil, & tout à coup il recouvra ſa ſanté. Voilà, mes Freres, ce que j'ay à vous dire moy-méme; s'il falloit paſſer les nuits en de longues & de penibles veilles, s'il falloit vous depoüiller de tous vos biens & en faire des aumônes aux pauvres, s'il falloit traverſer les Mers, ou livrer vôtre corps à toute la rigueur du fert & du feu; c'eſt un eſtat ſi dangereux que celuy du peché, & au contraire un eſtat ſi deſirable que celuy de la grace, qu'il n'y auroit rien à menager pour ſortir de l'un & pour rentrer dans l'autre; mais vous ſçavez que nous vous ouvrons une route beaucoup plus facile, que nous vous preſentons un remede également infallible, prompt, & doux; ſi vous refuſez de le prendre, n'eſt-ce pas mettre le comble à vôtre malice, & achever vôtre condamnation? *Lavamini*, je ne ſuis pas étonné de vous

neceſſaire à ces Feſtes ſolemnelles que nous allons celebrer : le Seigneur approche, il faut luy preparer le chemin, non pas par l'éclat d'une pompe humaine, mais par l'humiliation de la penitence ; je ne veux pas dire que vous ne devez paroître au Tribunal qu'à ces grands jours que l'Egliſe a ſpecialement conſacrez ; au contraire, venez-y ſouvent. Il fallut que Naaman ſe baignât ſept fois dans le Jourdain pour être gueri de ſa lepre ; il fallu que l'arche fût portée ſept fois au tour de Jerico pour en renverſer les murailles : & il eſt difficile qu'un Chrétien ſe ſauve lors qu'il ſe confeſſe rarement. Ce ſera donc à vous, Seigneur, que j'iray, ce ſera à vos pieds, aux pieds de vos Miniſtres que je depoſeray le fardeau de mes pechez ; vous me recevrez, mon Dieu, car vous n'avez jamais mepriſé une ame contrite & penitente ; autant de fois & auſſitôt que je reſſentiray les atteintes du mal, j'auray recours au reméde, & autant de fois, auſſi-tôt que j'imploreray vôtre miſericorde j'en éprou-

veray les effets. Vous eſtes toûjours dans la diſpoſition, mon Dieu, de pardonner à un pecheur, tout criminel qu'il eſt, la penitence dans un moment le purifie, le ſanctifie, le remet dans la voye du ſalut & de l'Eternité bien-heureuſe, où nous conduiſe le Pere, le Fils & le Saint Eſprit.

DIXSEPTIEME

SERMON

SUR LA NATIVITÉ DE NÔTRE SEIGNEUR.

Apparuit benignitas & humanitas Salvatoris nostri Dei.

La bonté & l'amour de Dieu nostre Sauveur, s'est fait connoistre à nous. Dans l'Epistre à Tite, Chap. 3.

SI c'est le propre de l'amour, non seulement de vouloir du bien, mais d'en faire; nous pouvons dire qu'il appartient beaucoup plus aux grands d'aimer qu'aux petits, puisque les petits ne peuvent former à l'égard de ceux qu'ils aiment que de steriles desirs, au lieu que la

puiſſance des grands les met en eſtat d'en venir aux effets, & qu'elle les rend maiſtres des graces. Suivant ce principe, comme rien n'égale la grandeur de Dieu, rien auſſi ne doit égaler ſon amour. Il nous a donc aimez, dit ſaint Paul, & ſon amour l'a porté à nous faire le plus grand de tous les biens, en ſe donnant luy-même à nous : *Dilexit me & tradidit ſemetipſum pro me. Galat. c. 2.* Voulez-vous, mes Freres, le connoiſtre cét amour de noſtre Dieu ? Venez, & voyez-le ce Dieu Sauveur, naiſſant dans une Eſtable, couché dans une creche, ſur la paille, ſouffrant & pleurant. A ce ſpectacle, vôtre cœur touché, penetré, attendri, luy rendra peut-eſtre amour pour amour, & c'eſt le friut que je veux vous faire retirer de ce diſcours. J'ay beſoin pour cela du ſecours du Ciel ; demandons-le par l'interceſſion de Marie.

Ave Maria.

La plus difficile conqueſte, c'eſt celle du cœur : on prend les plus fortes places par la force ; mais ce n'eſt

jamais par la violence qu'on ſe rend maiſtre du cœur ; & s'il ne ſe livre luy-même, il n'y a point d'attaques aſſez puiſſantes pour l'emporter. Mais c'eſt auſſi la plus belle de toutes les conqueſtes ; Dieu même en eſt jaloux, & ce qu'il demande à l'homme par deſſus toutes choſes, c'eſt ſon cœur. *Præbe, fili mi, cor tuum mihi. prov. c. 23.*

Il ne ſe contente pas de le demander, il le veut gagner ; comment ? en ſe faiſant homme luy-même, & en nous decouvrant dans cét ineffable myſtére tout ſon amour. Auſſi ſaint Jean Chryſoſtome appelle le myſtere d'un Dieu fait Homme, la manifeſtation de l'amour de Dieu. Dieu, dit ce Pere, dans la creation du monde a fait voir ſa puiſſance : il fait éclater ſa ſageſſe dans le gouvernement de toutes les creatures ; il fera paroiſtre ſa juſtice dans le Jugement dernier : mais où a paru ſon amour ? ça eſté dans ſa naiſſance, lors qu'il s'eſt montré ſur la terre reveſtu de noſtre humanité ? C'eſt là, pour ainſi parler, qu'il nous a ouvert ſon cœur. Jeſus-Chriſt dans le ſein de ſon Pere

aimoit les hommes, mais on ne ſçavoit pas encore juſqus à quel point il les aimoit ; c'eſtoit un amour caché : mais un Dieu pauvre, un Dieu humilié, un Dieu dans une chair paſſible & mortelle ; c'eſt là ce qui developpe tout ; c'eſt le temoignage le plus évident, c'eſt le chef d'œuve de l'amour. Amour de condeſcendance, pourſuit ſaint Jean Chryſoſtome ; c'eſt à dire, amour qui le fait deſcendre, & deſcendre juſqu'à nous. En premier lieu, nous eſtions dans la baſſeſſe, & ſon amour le fait deſcendre pour nous relever. En ſecond lieu, nous eſtions dans l'ignorance, & ſon amour le fait deſcendre pour nous éclairer. En troiſiéme lieu, nous eſtions dans l'infirmité & dans la miſere, & ſon amour le fait deſcendre pour nous guerir. Il releve noſtre baſſeſſe, par l'alliance qu'il contracte avec nous en qualité d'homme. Il éclaire noſtre ignorance, par l'exemple qu'il nous donne en qualité de modelle. Enfin il guerit nos infirmitez & nos miſeres, par la grace qu'il nous apporte en qualité de

Sauveur. Voilà le ſujet de voſtre attention.

PREMIE'RE PARTIE.

CE n'eſt pas ſans raiſon que les Peres ont regardé le Myſtere dont je parle, comme une ſainte & auguſte alliance entre la Divinité & l'humanité. Or à conſiderer la grandeur de Dieu, c'eſtoit à l'homme à faire dans cette alliance les premieres demarches pour aller à Dieu: mais à conſiderer nôtre foibleſſe, il falloit que Dieu fiſt les premieres avances pour venir à l'homme. Dieu eſtoit trop grand, pour eſtre obligé à prevenir l'homme: l'homme eſtoit trop foible pour eſtre en eſtat de prevenir Dieu. Que fait Dieu? ô miracle de l'amour. Tout grand qu'il eſt, il veut bien deſcendre de ſa grandeur, & s'abbaiſſer juſques à l'homme. Il ne s'arreſte point aux Anges, dit ſaint Paul; il deſcend encore plus bas: *Nuſquam Angelos apprehendit, ſed ſemen Abrahæ. Heb.* c. 2. Il l'avoit bien dit par la bouche

de son Prophete, qu'il ne tarderoit pas à satisfaire son amour, qu'il se feroit semblable à nous : mais pour cela il falloit prendre sur soy la pauvreté, l'humiliation, le mépris : il falloit s'aneantir luy-même ; il le falloit, & il le fait ; rien n'est difficile à l'amour d'un Dieu.

Adorable communication, s'écrie saint Bernard, où l'homme participe à toute la grandeur de Dieu, & où Dieu prend part à toute la bassesse de l'homme ! *Quid sublimius Deo ? quid vilius limo ? Bernard.* Qu'y a-t'il de plus grand que Dieu ? Qu'y a-t'il de plus vil que le limon & la terre dont l'homme a esté formé ? Cependant ce Dieu de majesté vient à ce limon, & ce limon monte jusques à Dieu : & il s'est fait de l'un & de l'autre une union si parfaite, que tout ce qu'on dit du limon, on le dit de Dieu ; & que tout ce qu'on dit de Dieu, on le dit du limon. *Et tamen tantâ dignatione Deus descendit ad limum, & tantâ dignitate limus ascendit ad Deum. Idem.* C'est donc en

conſequence de cette union ineffable que nous pouvons dire de Dieu deſcendu juſques à l'homme, qu'il a eſté conçeû dans le tems, & qu'il eſt né d'une femme, & dans une eſtable ; qu'il eſt couché dans une creche & ſur la paille ; qu'il eſt ſujet aux injures de l'air & aux ſaiſons ; qu'il a un corps viſible & paſſible, des yeux pour voir, des mains pour agir, des pieds pour marcher, une bouche pour s'expliquer, des oreilles pour entendre ; qu'il croît, qu'il avance, qu'il ſe fortifie ; que les jours, les mois, les années meſureront ſon âge, & tout le cours de ſa vie ; qu'il luy faut des alimens pour ſe nourrir, des veſtemens pour ſe couvrir, une demeure où ſe retirer ; qu'il eſt depourveû de tout, incommu, dependant, ſoumis, obéiſſant ; qu'il commence à repandre des pleurs, juſqu'à ce qu'il verſe du ſang ; qu'il doit eſtre vendu, livré, chargé de fers, meurtri de coups, calomnié, accuſé, jugé, condamné, tourmenté, & mis à mort : point d'infirmité

humaine, hors le peché & l'ignorance, qui ne puiſſe convenir à un Dieu homme.

C'eſt en conſequence de cette même union que nous pouvons dire au contraire de l'homme élevé juſques à Dieu, qu'il eſt ſouverainement puiſſant & ſuperieur à tout; qu'il eſt égal au Pere lequel domine dans les Cieux; qu'il a eſté avant Abraham, & avant même tous les temps; que tout a eſté formé par luy, & qu'il eſt le Createur du monde; que tout a eſté réformé par luy, & qu'il eſt le Sauveur du monde; qu'il poſſede toutes les richeſſes, & qu'il eſt luy-même la ſource de toutes les graces & le principe de tout bien; point de grandeur; point de perfection divine, qui ne doive eſtre attribuée & qui n'appartienne à l'homme Dieu.

Saint Paulin parlant de ce Myſtere, remaque qu'il y a une plus grande diſtance entre Dieu & l'homme, qu'entre le monde & le néant; parce que le monde n'eſt diſtant

du néant que par l'eſtre, & par un eſtre infini ; d'où il s'enſuit qu'il n'y a qu'une diſtance finie entre le néant & le monde : au lieu que Dieu eſtant infiniment élevé au deſſus de l'homme, il ſe rencontre entre luy & nous une diſtance infinie. Mais l'amour trouve le ſecret de réünir deux eſtres ſi éloignez, un eſtre Divin, & un eſtre créé ; un eſtre ſouverain, & un eſtre dépendant ; un eſtre éternel ; & un eſtre mortel. On diroit qu'il joint enſemble dans un même point le Ciel & la terre. Que l'Apôtre ravi juſques au plus haut des Cieux nous parle de la ſageſſe de Dieu, de la puiſſance de Dieu, de la profondeur des jugemens de Dieu ; je l'adore cette ſageſſe Divine, je la révere cette ſuprême puiſſance, je les crains ces jugemens redoutables du Seigneur : mais aprés tout je ne veux aujourd'huy publier que ſon amour ; je le découvre tout entier dans cet Enfant nouvellement né ; dans les larmes qu'il verſe, dans les cris qu'il fait entendre : je

ceſſe point de dire avec le ſaint Pontife Zacharie, que c'eſt par les entrailles de ſa charité que le tres-haut nous a viſitez. *Per viſcera miſericordiæ Dei noſtri, in quibus viſitavit nos ex alto Luc c.1.*

Il me ſemble que je pourrois appliquer icy ce que Dieu dit au premier homme aprés ſon peché : *Ubi es ? Gen. c.3.* Où eſtes-vous ? montrez-vous, & que je vous voye. *Ecce Adam quaſi unus ex nobis factus eſt. ibid.* Vous voilà donc devenu tel que nous. Souffrez, Seigneur, que je vous addreſſe les mêmes paroles, quoy que dans un ſens bien different : *Ubi es ?* Où eſtes-vous, ô le tout-puiſſant, & comment ſous le voile de noſtre humanité, tenez-vous tout voſtre pouvoir & toute voſtre gloire enſevelie ? *Ubi es ?* Où eſtes-vous, ô le Dieu immortel, & à quoy vous reconnoître dans une chair fragile, dans une chair ſujette à la mort ? *Ubi es ?* Où eſtes-vous, ô le Createur de toutes choſes, & par conſequent le maiſtre de toutes choſes ? Eſt-ce là, eſt-ce dans cet eſtat

nud & dépoüillé, que vous avez renfermé toutes vos richeſſes ? *Ecce quaſi unus ex nobis factus eſt.* Quoy un Dieu vient de naiſtre ! celuy qui eſt avant tous les ſiécles devient un enfant d'un jour ! la parole même du Pere celeſte, le Verbe ne s'exprime que par des accens plaintifs & mal formez ! Quoy un Dieu agiſſant comme nous, marchant comme nous, converſant comme nous ! Que diray-je ? Un Dieu auſſi petit que nous, plus petit même que nous, plus obſcur, plus inconnu que nous ! C'eſt là que l'eſprit demeure, & ce que toute la raiſon humaine ne peut comprendre, ſi elle n'eſt aidée de la foy.

Mais de là qu'apprenez-vous, ô homme, demande ſaint Léon : que devez-vous apprendre ? C'eſt, répond ce Pere, à connoître voſtre dignité, & à la ſoûtenir : à la connoître, depuis que vous avez eſté aſſocié à la Divinité même : à la ſoûtenir, comment ? par une vie chrêtienne, & en quelque ſorte divine. Dieu ne pouvoit plus vous honorer,

euſt-il entaſſé ſur voſtre teſte toutes les couronnes du monde, euſt-il ramaſſé dans voſtre ſein toutes les richeſſes du monde, euſt-il attaché à voſtre perſonne, à voſtre origine, à voſtre nom toute la gloire du monde : faux & mais trompeur éclat, dons brillans, paſſagers & terreſtres. C'eſt à un ordre bien au deſſus de la nature qu'il vous a fait monter ; & dans cet ordre ſurnaturel, ce qu'il vous tranſmet, ce ſont des qualitez ſolides, durables, permanentes, toutes celeſtes. Mais auſſi, pourſuit ſaint Léon, c'eſt à vous-même de voſtre part & dans un juſte retour, de l'honorer autant qu'il dépend de vous, par une conduite & par des actions dignes de Dieu. Ainſi parloit ce grand Pape : ainſi avoit-il bien lieu de parler.

Cependant je trouve encore plus d'onction dans la penſée de ſaint Proſper, & c'eſt là que je m'arreſte. Car que fera l'homme, que doit-il faire pour un Dieu lequel s'eſt fait homme pour luy ? *Quid ergò propter Deum hactenùs eſt homo, propter quem*

quem Deus factus eſt homo ? Proſper. On ne peut bien payer l'amour que par l'amour : l'amour vous a fait deſcendre, à tout pour moy, Seigneur ; l'amour doit donc me porter à tout pour vous. Le monde ne ſe laiſſe prendre que par la ſplendeur & la puiſſance, par la richeſſe & la pompe : mais moy, mon Dieu, ce qui me touche, ce ſont vos humiliations. Quand à la veuë de l'Eſtable, au pied de la Créche, je me dis à moy-même : c'eſt pour me rendre ſemblable à luy que ce Dieu infiniment glorieux s'eſt rendu ſemblable à moy ; c'eſt pour moy qu'il a, ſi j'oſe dire obſcurci toute ſa gloire, & qu'il s'eſt caché ſous ces dehors vils & miſerables : en ſe dégradant de la ſorte, pour ainſi parler, il a fait en ma faveur non ſeulement au de là de ce que je pouvois attendre, mais au de là même de ce que je puis concevoir & me figurer : quand, dis-je, je fais ces reflexions & bien d'autres, je ſens tout mon cœur s'animer pour vous, Seigneur & s'en-

ſlamer. Juifs indociles & orgueilleux, vous le demandez ce Meſſie ſur le trône & dans le faſte, & vous refuſez de le reconnoiſtre dans ſon obſcurité & dans ſa baſſeſſe. Mondains ſuperbes & vains, vous le voudriez comblé d'honneurs & au faiſte de la puiſſance humaine ; ce ſeroit là que vous luy porteriez voſtre encens, & qu'il deviendroit pour vous un objet d'adoration : mais moy éclairé des lumieres de la Foy, c'eſt un Dieu enfant, un Dieu oublié, méprisé des hommes ; enfin, ſelon le terme de l'Apôtre, un Dieu anéanti que j'adore. C'eſt à lui que je me dévoüe tout entier, comme il s'eſt dévoüé tout entier à moy. Je vais répandre dans ſon ſein des torrens de larmes, autant ſaiſi d'étonnement que touché de compaſſion ; devoir, reconnoiſſance, amour, tout m'attache à luy, & m'y attache inſéparablement, non ſeulement parce que dans ſes humiliations je trouve de quoy relever ma baſſeſſe, mais parce que dans ſes exemple : je trouve de quoy éclairer mon ig-

norance : c'eſt le ſujet de la ſeconde Partie.

SECONDE PARTIE.

IL falloit aux hommes un modelle, & ce modelle nous le trouvons dans l'exemple d'un Dieu homme. S'il ſe fait homme comme nous, c'eſt pour nous apprendre à devenir Saints & parfaits comme luy. Il pouvoit ſe contenter de nous donner ſa Loy, & de nous fournir les ſecours de ſa grace : mais aprés l'avoir violée, cette Loy ſainte, aprés en avoir abuſé de cette grace toute-puiſſante, ſi l'homme oſoit exiger alors que Dieu ſe rendiſt viſible & qu'il ſe reveſtiſt d'une chair mortelle, pour nous tracer, en marchant luy-même devant nous, la voye du ſalut, ce ſeroit une volonté déraiſonnable, dit ſaint Pierre Chryſologue, quoy qu'elle euſt quelque apparence de pieté ; *Et ſi hoc deſiderium non habebat judicium, habebat tamen ſignum pietatis. Chryſol.* Car quelle raiſon obligeoit Dieu à ſe

faire voir à nous, pour nous ſervir de Maître, & à ſe faire noſtre conducteur & noſtre guide dans la route où nous devons entrer, & dans la carriére que nous devons fournir ? N'eſt-ce pas aſſez aux grands de faire connoître leurs volontez par ceux qu'ils députent pour cela ; & voyons nous que les Princes de la terre en donnant la Loy, ſe croyent indiſpenſablement obligez à la garder eux-mêmes, pour nous apprendre à l'obſerver & pour nous y engager ? Ils ne nous diſent pas de nous regler ſur leurs actions, mais ſur leurs ordres ; & ce n'eſt pas aux ſujets à examiner ce que fait le Légiſlateur, mais à ſçavoir ce qu'il commande, & à l'éxecuter.

C'eſt donc par une condeſcendance infinie que noſtre Dieu eſt venu parmy nous, & qu'il s'eſt preſenté à nos yeux ſous une forme humaine, afin que nos yeux toûjours attachez ſur luy découvriſſent le chemin où il faut entrer, & les traces qu'il faut ſuivre. Nous l'avons vû ce Maiſtre Divin, nous l'avons

entendu ; il nous a donné d'admirables leçons par ſes paroles : mais il nous en a bien donné de plus touchantes par ſes actions. Nous ne pouvons craindre de nous tromper en nous conformant à luy, parce qu'il eſt une regle ſouverainement droite. Celuy qui le ſuit, ne marche point dans les tenebres, mais ſelon les termes de l'Evangile, il a toûjours la lumiere de vie pour l'éclairer & le diriger.

L'Orateur Romain a une belle penſée que je puis appliquer icy. Aprés avoir donné à ſon Fils un plan parfait des devoirs de la vie, il confeſſe qu'il ne luy a encore tracé qu'une image morte de la vertu, & que la penitence qu'il en a faite n'eſt qu'un viſage ſans ame ; mais que ſi elle ſe montroit elle-même cette vertu ſi digne de noſtre eſtime, elle produiroit bien d'autres ſentimens dans nos eſprits & dans nos cœurs. Or noſtre Dieu, mes Freres, en s'uniſſant à l'homme, nous la rendu̇ ſenſible cette vertu ſi noble & ſi déſirable ; il en a eſté un portrait vivant,

ou plûtôt il en a esté l'exemplaire. C'estoit la vertu même qui parloit en luy, qui agissoit en luy ; ou si vous voulez, la vertu, la sainteté Chrêtienne n'estoit rien autre chose que luy-même parlant & agissant. Nos mains l'ont touché, disoit saint Jean, nos oreilles ont ouy ses Divines instructions, & nos yeux ont apperçû ses vestiges ; *Quod audivimus, quod vidimus, & manus nostræ contrectaverunt.* 1. *Joan.* c. 1. On l'a vû naissant dans une étable & couché dans une créche ; on l'a vû travaillant de ses bras, & s'employant aux plus vils exercices ; on l'a vû priant dans la retraite, & passant les nuits entiéres dans une continuelle Oraison ; on l'a vû conversant parmy nous, prêchant, expliquant la Loy, soit en public, soit en particulier ; on l'a vû parcourir les Villes, les bourgades, les campagnes, & distribuant par tout la sainte Doctrine qu'il avoit apportée du Ciel. On la vû jeûnant, souffrant, mourant sur la Croix, & en tout cela nous donnant l'idée la plus juste, & au même temps du plus palpable, la plus

diſtincte & la plus nette de la perfection Evangelique qu'il eſtoit venu nous enſeigner ; *Quod audivimus, quod vidimus, & manus noſtræ contrectaverunt.*

Il nous dit donc, ce me ſemble, en entrant dans le monde : voyez, conſiderez le premier pas que je fais, & la carriére que je vous ouvre. Si je connoiſſois une autre route plus droite & plus ſeûre, je vous la montrerois. N'examinez point ſi elle eſt ſemée d'épines & rabouteuſe, ſi elle eſt étroite & difficile ; c'eſt la mienne, cela doit vous ſuffire ; vous pouvez bien vous confier en cette Sageſſe éternelle, qui me découvre tout ; en cette Providence qui n'a égard en tout qu'à vos veritables intereſts, & qui ne travaille que pour vous. Je viens à vous, pour vous aprendre à venir à moy. Avancez, c'eſt moy qui vous precéde ; ſuivez, c'eſt moy que vous ſuivrez. Voilà ce qu'il nous dit ; mais eſt-ce là ce que nous faiſons ? Ou plûtôt, ne faiſons-nous pas tout le contraire ? Ne prenons nous pas tout un autre

chemin ? Souffrez que je vous faſſe là-deſſus une queſtion ; elle eſt ſolide, elle eſt importante, mais il ne faut pas une longue étude pour la décider.

Car ſi le Fils de Dieu par ſon exemple avoit conſacré l'opulence ; ſi au lieu de cét état pauvre où il naît, de cette étable dénuée de tout, il avoit parû ſur le Trône & dans l'abondance, comblé des biens temporels, & tout occupé à les amaſſer, à les conſerver, à les accroître ; je vous demande ſi vous auriez alors plus d'horreur de cette pauvreté même où il s'eſt reduit ? ſi l'on ſeroit plus entêté d'une fortune humaine, ſi l'on auroit plus d'empreſſement pour l'acquerir, ſi l'on prendroit pour cela plus de moyens, & ſi l'on entreroit en de plus violentes agitations ? Je vous le demande, & peut-on former là-deſſus plus de deſſeins & plus d'entrepriſes ? Cette faim inſatiable, cette cupidité qui vous dévore peut-elle être plus allumée, & plus ardente ?

Si le Dieu que nous adorons avoit

ſanctifié par ſon choix, l'ambition ; s'il étoit né dans les honneurs, & qu'il eût vêcû dans la ſplendeur & dans le faſte, dites moy ſi l'on travailleroit avec plus de ſoin à s'avancer, à ſe diſtinguer ; ſi l'on ſeroit plus ſenſible à une injure, plus delicat ſur un rang, ſur une preſſéance, plus jaloux d'un éloge flateur & & d'un vain encens ; ſi l'on employeroit plus de moyens pour l'emporter ſur des égaux, ſur des concurrens, pour ménager la faveur du Prince & pour tenir auprés de lui les premieres places ; enfin ſi l'on brigueroit avec plus de chaleur les dignitez éclatantes & les emplois : dites-le moy, & peut-on porter plus loin ces idées chimeriques de grandeur, & ce déſir de s'élever, de monter toûjours plus haut, que rien ne modére & ne ſatisfait ?

Si le Sauveur des ames avoit canoniſé le plaiſir, & que comme les faux Dieux du paganiſme, il nous eût fait de la volupté un point de Religion ; s'il avoit cherché à ſe faire un ſort tranquille & qu'il nous

eût apris à goûter dans une oiſive molleſſe, toutes les douceurs de la vie : je vous en fais juges vous mêmes ; travailleroit-t'on davantage à ſe procurer toutes les aiſes & toutes les commoditez de ſa condition ? Y auroit-il plus de parties, d'aſſemblées, de jeux, de ſpectacles, d'intrigues, d'engagemens ? Verroit-on plus de luxe dans les habits, plus de rafinement, de délicateſſe dans les repas ? C'eſt à vous que je m'en raporte ; jugez-en, & qu'y a-t'il à ajoûter à ce ſoin de nôtre corps qui fait quelquefois ſur la terre toute nôtre occupation ? Ah, ſi c'étoit un Dieu de l'argent & de l'interêt, un Dieu de la vanité & de l'orgueil, un Dieu de l'oyſiveté & de la pareſſe ; il ſeroit bien vray alors & je pourrois bien le dire, que tout le monde court aprés lui : *Mundus totus : poſt eum abiit. Joan. c.* 12. Mais parce que c'eſt un Dieu de pauvreté, un Dieu d'humilité, un Dieu de mortification, d'abnégation, je ſuis obligé de m'écrier avec le Prophéte que tous l'ont abandonné, & qu'il n'y a preſque

plus de Chrêtiens dans le Chriſtianiſme même. Car qu'eſt-ce qu'un Chrêtien ? C'eſt un Diſciple de JESUS-CHRIST ; & comment être un Diſciple, ſi l'on ne prend pas les leçons du Maître & ſi on ne les ſuit pas ? *Omnes declinaverunt, alienati ſunt. Pſal.* 13.

Cependant que dis-je ? Nos Egliſes à ces Fêtes ſolemnelles ne ſont-elles pas remplies ; On y accourt de toutes parts, on y vient en foule ; mais culte extérieur, du moins culte paſſager, qui n'a rien de ſolide : on reſſent à la veuë de ce Dieu naiſſant que nous vous preſentons, certains mouvemens d'une devotion tendre ; on compatit à ſa miſére ; on mêle quelques larmes aux ſiennes : mais la Fête eſt-elle paſſée ? dés le jour ſuivant, on ſe rejette au milieu du monde, & l'on y porte tout de nouveau un cœur auſſi intereſſé que jamais, auſſi ambitieux que jamais, auſſi ſenſuel & auſſi voluptueux que jamais : ce ſont toûjours les mêmes maximes, les mêmes veuës, les mêmes deſ-

partagé lui-même. *Ipſum audite.* Riches, écoûtez le ce Dieu, maître de tout par lui même, mais voulant vivre deſtitué de tout. Voici les enſeignemens qu'il vous donne : Que vous devez mepriſer les treſors periſſables qu'il vous a mis dans les mains, puis qu'il les a tant mepriſez lui-même, que s'il vous eſt permis de les conſerver, il ne vous eſt pas permis de vous y attacher : & que ſi vous n'y renoncez pas en effet, vous y devez renoncer de cœur & d'affection : *Ipſum audite.* Vous, que vôtre condition tient enſevelis dans les tenebres, ſans rang, & ſans nom, écoûtez ce Dieu inconnu au monde, inconnu même aux ſiens, ſelon le mot de Saint Jean. Voici ce qu'il veut vous apprendre : Que l'humilité évangelique honore plus Dieu que toute la gloire mondaine : & que ce qui nous abbaiſſe aux yeux des hommes, nous releve infiniment aux yeux de Dieu : *Ipſum audite.* Et vous, que la naiſſance, que les dignitez ont placé ſur la tête des

autres, pour commander, & pour dominer, écoûtez le ce Dieu, ſi grand dans le Ciel & par ſa nature, mais ſi obſcur ſur la terre,& preferant cette obſcurité volontaire à toute la pompe humaine. Voici ce qu'il vient vous dire : Que cette ſplendeur, ce luſtre brillant qui vous environne, n'eſt qu'une fauſſe lueur, qu'une apparence vuide & ſans fonds : que Dieu reprouve ce que le monde eſtime le plus;& que toute grandeur qui n'eſt pas fondée ſur la vertu & ſur le detachement même de toutes ces grandeurs n'eſt qu'un phantôme, & ſouvent un ſujet de condamnation : *Ipſum audite.* Vous, ſur qui la main du Seigneur s'appeſantit dans la vie, & qu'il éprouve dans la tribulation, écoûtez-le ce Dieu ſouffrant, dans un corps tendre, encore foible, expoſé à toutes les injures d'une ſaiſon rigoureuſe. Voici les heureuſes idées qu'il vient vous donner de vôtre état: Que le vrai bonheur d'un Chrétien conſiſte à ſouffrir, depuis que nôtre Dieu nous a ſauvé par les ſouffrances: qu'il a attaché aux afflictions un caracte-

re de predeſtination : que c'eſt par-là qu'il eſt entré dans la gloire ; & que c'eſt par-là qu'il y conduit ſes Elus : *Ipſum audite.* Et vous, dont on envie tant la deſtinée & la fortune, qui dans le tems jouïſſez d'une felicité preſente, ou qui en pouvez jouïr, écoûtez-le, ce Dieu éternellement & ſouverainement heureux dans le ſein de ſon Pere, mais du reſte voulant mener parmi nous une vie ſi auſtere & ſi dure. Voici de quel œil il vient vous faire enviſager cette proſperité apparente & ſi propre à vous amollir & à vous corrompre ; comme un piege à l'innocence ; comme un ſujet de trembler & de vous conduire avec plus de vigilance ; comme une occaſion de merite, en vous refuſant par un renoncement libre ce qu'une dure neceſſité refuſe aux autres, & en uſant du monde & de tous les avantages du monde comme ne les ayant point & n'en uſant point : *Ipſum audite.* Nous tous, mes Freres, écoûtons-le, recüeillons toutes ſes paroles, obſervons tous ſes pas, tâchons à en former en nous tous les

trais, Si nous avons pour cela besoin de sa grace, elle ne nous manquera pas. Car comme il releve nôtre bassesse par l'alliance qu'il contracte avec nous en qualité d'homme ; comme il éclaire nôtre ignorance par l'exemple qu'il nous donne en qualité de modele ; il guerit nos infirmitez & nos miseres par la grace qu'il nous apporte en qualité de Sauveur.

TROISIE'ME PARTIE.

L'homme étant tombé de l'état d'innocence dans l'état de peché, il se trouvoit tellement affoibli par cette chute, qu'il ne pouvoit se relever lui-même ; & tellement blessé, qu'il n'y avoit que Dieu qui pût lui rendre la santé qu'il avoit perduë. Il falloit donc un Sauveur pour lui donner une force toute nouvelle, & un puissant Medecin pour le guerir. Or ce Medecin, ce Sauveur, c'est ce Verbe fait chair,

dont nous honorons la Naiſſance, & qui prend ſur lui toutes nos infirmitez. Ce n'eſt point à moi à parler là-deſſus : Saint Auguſtin l'a fait avant moi : je me contente de rapporter fidellement ſes penſées. Voici comme il s'en explique, & de quelle maniere il developpe ce grand miſtere. L'homme, dit ce Pere, étoit infirme & malade : & trois choſes rendoient ſon état plus deplorable. Car premierement, il ne pouvoit aller lui-même au Medecin, dont il devoit recevoir ſa gueriſon, ni le chercher : ſecondement, il ne pouvoit pas même l'appeller à ſon ſecours ni le prier de venir à lui : troiſiémement, ſa foibleſſe étoit telle, qu'il n'étoit pas en pouvoir de deſirer même le remede, qui lui étoit neanmoins ſi neceſſaire, & dont il ne pouvoit ſe paſſer : *Non poterat ægrotus venire ad medicum. Auguſt.* Pourquoi cela ? C'eſt que l'homme ſans la grace ne peut ni faire un pas, ni prononcer une parole, ni foi-

mer le moindre deſir qui le porte à Dieu. Or de lui-même il ne peut avoir la grace. Donc de lui-même il ne peut s'approcher de Dieu ; implorer l'aſſiſtance de Dieu, ſouhaiter de retourner à Dieu ou que Dieu revienne à lui : en ſorte que ces vœux ſi ardens de tant de Patriarches & de Prophetes dans l'ancienne Loi, pour toucher le Ciel, & pour attirer ſur la terre le deſiré des Nations, étoient des effets anticipez de la grace de Jeſus-Chriſt. C'étoit de cette ſource feconde que ſortoient des ruiſſeaux, qui par un miracle de la toute-puiſſance de Dieu remontoient juſqu'aux premiers âges du monde, pour les purifier & les ſanctifier. Mais ſi le malade, pourſuit le même Docteur, ne pouvoit trouver de lui-même le Medecin ; le Medecin eſt venu lui-même trouver le malade : *Ipſe ad ægrotum venit medicus Auguſt.* Il falloit un auſſi grand Medecin que celui-là : parce qu'il falloit une vertu ſuperieure & cele-

ſte pour retablir le malade : *Magnus de cœlo venit medicus ; quia magnus in terrâ jacebat ægrotus. Auguſt.* Dieu eſt donc deſcendu du Ciel : il a quitté le ſejour bien-heureux de la fecilicité éternelle, pour venir dans cette vallée de larmes & de miſere : & voilà le premier pas qu'il a fait. Son amour l'a encore pouſſé plus loin : & il s'eſt rendu ſujet à tous nos maux. O remede admirable & ineffable ! (c'eſt toûjours Saint Auguſtin qui parle :) le Medecin s'eſt fait malade lui-même, pour guerir toutes nos maladies ! *O admirabile & ineffable genus medicina, per quod voluit medicus ægrotare, ut ægros ſanaret ! Auguſt.*

Qui croiroit qu'un Dieu voulût prendre ſur lui le peché, pour ſauver les pecheurs ! Remarquez, s'il vous plaît, qu'il y a deux choſes à diſtinguer dans le peché : l'une, que les Theologiens appellent la coulpe du peché, & l'autre, la peine dûe au peché. Le Fils de Dieu n'a pas pris la premiere, par-

ce qu'il eſt impeccable ; mais il a pris la ſeconde : il s'eſt fait nôtre rançon, & il a voulu ſatisfaire & payer pour nous : & en ſatisfaiſant, en payant pour nous, il nous a combléz des treſors de ſa grace, grace du Redempteur, grace de paix & de reconciliation. L'homme étoit ennemi de Dieu ; le peché l'en ſeparoit : mais le Mediateur, qui a pris nôtre cauſe en main, a renverſé ce mur de ſeparation. Sans lui le divorce êût duré toûjours. Enfans de colere & de haine, nous étions reſervez à une éternelle damnation. Mais un Dieu-homme a fait revoquer l'arrêt porté contre nous ; il nous a, pour ainſi dire, arraché du milieu de l'Enfer ; il nous a tiré de l'eſclavage où nous tenoient les puiſſances des tenebres ; il les a confonduës & miſes en fuite : c'eſt par lui que nous ſommes rentrez dans le ſein de ſon Pere, pour y joüir de la ſainte liberté des enfans de Dieu : & c'eſt l'heureuſe nouvelle que nous annoncent les Anges, par ces conſolantes pa-

roles, qu'ils font retentir dans les airs : Gloire à Dieu dans le plus haut des Cieux, & paix aux hommes sur la terre : *Gloria in Excelsis Deo & in terrâ pax hominibus. Luc.* 2.

Grace efficace & souveraine. Il n'y a point de mal si incurable à tous les remedes humains ; point de plaie si profonde qu'elle ne gueriſſe : il n'y a point d'habitude si enracinée, point de si violente tentation, qu'elle ne nous mette en état de surmonter. Tout ce qui s'est fait de bien dans les âges precedens ; tout ce qu'il y aura de bonnes œuvres pratiquées jusques à la consommation des siecles, n'a point & n'aura point de principe plus necessaire, plus puissant, que cette grace divine. L'homme eût-il été mille fois plus éloigné de Dieu ; elle l'en eût raproché. Fussions-nous encore maintenant tombez au fond de l'abîme, elle peut nous relever de nôtre chute. C'est par elle que nous sommes rentrez dans tous nos droits à l'heritage celeste ; & ce sera par elle que nous y parviendrons.

comme rien ne peut l'accroître.

L'Apôtre avoit donc bien raiſon, d'appeller ce miſtere un Sacrement d'amour. *Magnum pietatis Sacramentum. Tim.* 3. Il a paru dans nôtre chair. *Manifeſtatum eſt in carne* : il a été vû des Anges. *Apparuit Angelis* : il a été prêché aux Nations : *Prædicatum eſt gentibus* ; il a été crû dans le monde, *Creditum eſt in mundo.* Je vous le prêche à vous-mêmes, mes Freres : & malheur à vous, malheur à moi, ſi nous ne repondons pas à cet amour par nôtre amour. Ce n'eſt que par-là que nous pouvons rendre en quelque ſorte à Dieu ce que nous en avons reçû. Il nous a creez par ſa puiſſance : mais nous ſommes trop foibles pour lui rendre puiſſance pour puiſſance. Il nous gouverne par ſa ſageſſe : mais nous ſommes trop aveugles pour lui rendre ſageſſe pour ſageſſe. Il nous a ſanctifiez par ſa grace : nous ne pouvons lui rendre grace pour grace. Mais au regard de l'amour qu'il a pour moi je puis lui rendre amour pour amour : il permet

point d'entrer dans ſon étable : toute pauvre qu'elle eſt, c'eſt la maiſon de Dieu, c'eſt le premier Temple du Chriſtianiſme : *Tranſeamus.* Entrez y, malheureux enfans d'un Pere criminel, dont la chute vous a degradez, aveuglez, mortellement bleſſez : c'eſt ce ſecond Adam, ce nouvel Adam, qui doit vous relever, vous éclairer, vous ſauver. C'eſt dans ſes abaiſſemens que vous trouverez vôtre élevation, dans ſes exemples que vous trouverez vôtre inſtruction, dans ſes ſouffrances que vous trouverez vôtre gueriſon ; *Tranſeamus, & videamus.* Plus les dehors qui l'environnent ſont vils & mepriſables à vos yeux, plus il vous decouvre ſon amour, & plus il merite le vôtre. Il ne verſe pas une larme, qu'il ne nous apprenne combien & comment nous devons l'aimer. Il a pleuré pour nous ; pleurons pour lui, en pleurant pour nos pechez, qui l'ont fait pleurer. Puiſque c'eſt par ſes abaiſſemens qu'il nous a relevez; tâchons par les nôtres à l'ho-

cette force divine, qui nous fera conſommer l'ouvrage de nôtre ſalut, & parvenir à la felicité éternelle, où nous conduiſe le Pere, le Fils & le Saint Eſprit.

FIN.

TABLE

Des Sermons, contenus dans le second Tome.

SUr l'Esperance Chrétienne. page 1

Sur le soin du salut. page 45

Sur la Foi. page 89

Sur la Foi. page 130

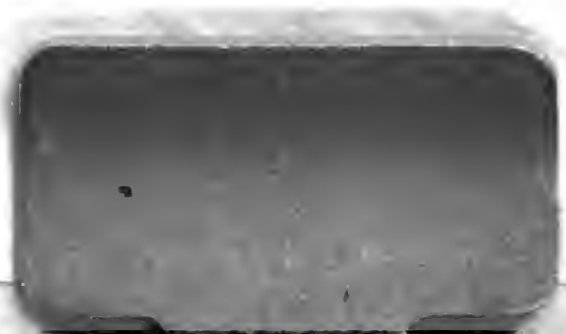
Sur le respect humain. page 177

Sur la presence de Dieu. page 217

Sur la fuite des occasion. p. 253

Sur la Confession. page 302

Sur la Nativité de Nôtre-Seigneur. page 337

Fin de la Table.

AN 1762538